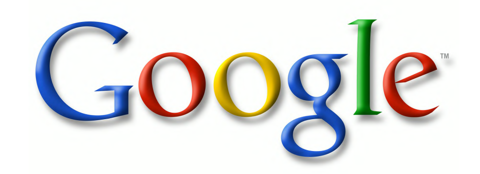
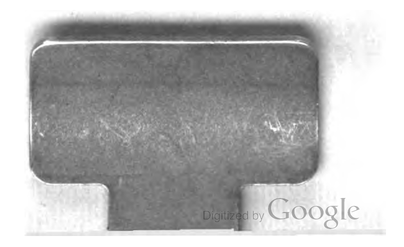




NOUVELLE

COLLECTION JANNET

JEHAN DE PARIS


Digitized by Google

LE ROMANT

DE

JEHAN DE PARIS

Imp. Eugène HEUTTE et Ce, à Saint-Germain.

LE ROMANT

DE

JEHAN DE PARIS

ROY DE FRANCE

REVU POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR DEUX MANUSCRITS DE LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE

PAR

M. ANATOLE DE MONTAIGLON



PARIS
Chez Alphonse LEMERRE, Libraire
27-29, passage Choiseul

M DCCC LXXIV

A M. JULES COUSIN

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Souvenir amical de l'éditeur

A. DE MONTAIGLON.

PRÉFACE

I

PARMI les romans grands ou petits qui n'ont pas cessé de demeurer vivants,—et les courts ont en général eu la meilleure fortune, — celui de *Jean de Paris* se présente pour son temps tout à fait à l'état d'exception ; car il est, à son époque, exactement le seul qui soit original et qui ne doive rien à la traduction directe ou à l'imitation traditionnelle.

En effet, dans ce genre de littérature, notre xve siècle n'avait fait que délayer en prose interminable les chansons de geste ou d'aventure des époques précédentes, arrivées à la période ennuyeuse par les répétitions de facture et les allongements maladroits; d'un autre côté, le xvie siècle, sans se douter qu'il se reprend indirectement au vieux fonds français, ne s'occupe guère qu'à traduire et à imiter lourdement les romans de chevalerie de la dernière heure,

récrits en espagnol ou en italien, et ne met qu'un moment à côté d'eux les vieux essais du roman antique.

Le chef-d'œuvre de Rabelais, étant tout personnel et aussi bien sans ancêtres que sans descendance, reste, bien entendu, en dehors de tous les cadres; mais, à part ce formidable éclat de bon sens, de gaîté, de raillerie, de gravité et de merveilleux style, — dont nous sommes peut-être aujourd'hui, avec la reculée du temps et le mûrissement de la postérité, meilleurs juges et plus justes admirateurs que ne le fut son propre temps, qui ne lui a pourtant marchandé ni l'éloge ni le succès,—il faut dire qu'entre le vrai cycle poétique du moyen âge français qui, depuis Constantinople jusqu'à l'Islande, a été le maître, le modèle et le fournisseur du monde littéraire européen encore plus que ne l'a été depuis notre grande et saine école de Louis XIV, et de l'autre côté les romans quintessenciés ou bourgeois du XVIIe siècle, l'histoire littéraire de la France ne présente pas de romanciers n'étant pas des conteurs, autres que l'auteur du *Petit Jehan de Saintré*, celui des *Quinze joyes* et celui de *Jean de Paris*.

Il n'avait pas de grandes prétentions; en réalité son œuvre était, pour l'écrivain comme pour ses premiers lecteurs, la distraction de quelques heures, une œuvre intime malgré sa qualité royale, en un mot

une production de circonstance écrite pour le plaisir délicat d'être, sous le voile d'une allégorie transparente, agréable surtout à une personne. Il s'est trouvé qu'une fois imprimée, sans réclames, sans partisans autorisés, sans être d'aucune école et d'aucun parti littéraire, elle est restée en lumière et a joui sans interruption d'une notoriété qui dure encore.

II

Dès le XVIe siècle, et alors qu'il est le dernier venu, *Jean de Paris* entre du premier coup dans la grande famille des romans de chevalerie, de laquelle pourtant il ne sort pas. Il n'est imprimé pour la première fois que vers 1530, par Pierre de Saincte-Lucie, dit le Prince, près Nostre-Dame-de-Confort, — c'est indiquer Lyon à tous les bibliophiles, — mais aussitôt il se répand et force de compter avec lui. Le trop sévère Antoine Du Saix le cite dès 1532 au nombre des livres les plus répandus qui sont à ne pas lire, — il n'a oublié que d'y mettre aussi le sien, — et à Lyon aussi, où parut en 1532 le second livre de Rabelais, celui-ci le consacre bien davantage lorsque, dans son chapitre de l'Enfer burlesque, où il déshabille et travestit à plaisir les héros de l'antiquité et les pala-

dins du moyen âge, il nous montre « Jan de Paris gresseur de bottes. »

Depuis lors les réimpressions ne s'arrêtent plus; une fois entré dans le courant de la Bibliothèque bleue, il pénètre partout avec elle; à la Rochelle, à Troyes, à Rouen, et de nos jours à Epinal et à Montbéliard. Grâce à elle *Jean de Paris* est partout, dans les provinces comme dans les villes, si bien que lorsque Mlle de Guise, alors princesse de Conti, envoyée en exil par le cardinal de Richelieu, s'arrêta par hasard chez un gentilhomme nommé M. de Jonquières, vers Compiègne, parce que son carrosse se rompit, « le soir qu'elle « y arriva, pour passer son chagrin elle de- « manda quelque livre, et lut avec plaisir un « vieux *Jean de Paris* tout gras, qu'elle « trouva dans la cuisine(1). »

III

Ce n'est pas à coup sûr le mélodrame bien inconnu de Marsollier, joué à Paris en 1807, qui était de nature à raviver la gloire du vieux roman, mais nous lui devons certainement d'avoir inspiré l'idée de reprendre le même sujet comme motif d'un opéra comique. Celui-ci, que notre temps

(1) Tallemant, édition Paulin Paris, in-8, I, 1854, p. 85. Je dois la connaissance de ce passage à la préface du précédent éditeur.

a revu, a pour auteur Godard d'Aucour; les paroles sont d'une naïveté qui désarme, mais je n'apprendrai à personne que la musique est une des œuvres les plus charmantes de Boïeldieu. C'est en 1802 qu'il fut représenté avec le succès que l'on sait, et nous avons tous entendu nos pères nous parler avec admiration de la manière dont Martin, chargé du rôle du Sénéchal, chantait l'air, devenu classique :

C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux.

Notre génération a pu juger de son effet pour l'avoir entendu dire à Stockhausen, un chanteur allemand dont le souvenir, avant un succès plus grand encore dans son pays, s'était déjà conservé en France pour la façon pleine de style avec laquelle, dans les concerts et à une des reprises de la pièce, il rendait la pompe et la majesté de ce bel air, plein de clarté et de noblesse. Il est même singulier que la valeur du roman se concentre sur le splendide apparat d'un cortége, et que le meilleur air de la partition, qui ne se rapporte plus au vrai personnage principal, soit précisément inspiré par ce même sentiment, transporté à l'annonce de l'entrée de l'héroïne. Mais ces souvenirs modernes nous éloignent du vieux roman, auquel nous revenons, et nous ne pouvons mieux faire que de commencer par l'étudier dans sa forme originale.

IV

Les premiers chapitres ne font en réalité que poser les prémisses de l'action.

Le roi d'Espagne vient à la cour de France demander du secours contre ses sujets, qui tiennent sa femme assiégée. Des lettres du Roi de France n'ayant obtenu des révoltés qu'une réponse insultante, il marche contre eux, et, le populaire lui ayant crié merci, il se contente de punir les chefs comme les plus coupables. Quand il va retourner à Paris, le roi et la reine d'Espagne, déjà vieux et inquiets de l'avenir de leur fille encore au berceau, la lui recommandent; il les assure, si Dieu lui prête vie, et bien qu'ils s'en défendent par modestie, que leur fille n'aura d'autre mari que son fils unique Jean, alors âgé de trois ans. Après cette promesse bien hâtive et qui finit par s'oublier, le roi de France meurt, la reine sa femme prend la régence, le petit Jean vient sur ses dix-huit à vingt ans, et la fillette sur ses quinze.

C'est à la suite de ce prologue que va s'engager l'action. Comme elle doit forcément en venir au mariage des deux enfants, il est naturel qu'elle commence par le projet d'un autre mariage, nécessaire pour faire penser le petit roi Jean à sa fiancée

inconnue. Il suit aussi de là que le prétendant ne peut que mal finir, et aussi que notre auteur, en bon Français, choisit pour ce rôle ridicule le roi d'Angleterre. Celui-ci, voulant se marier, s'est décidé, sur les éloges qu'il en entend faire, à demander la princesse; elle lui est accordée, et le comte de Lancastre l'épouse au nom de son maître.

Mais le roi est vieux, et, comme on lui rapporte secrètement qu'à cause de cela la fille ne prend pas plaisir au mariage, — il paraît que c'était un roi à qui l'on disait la vérité, — il veut, avant de la voir, et de peur de ne pas trouver dans son pays d'assez beaux draps d'or et d'assez fins joyaux, passer par Paris, la ville des élégances, pour acheter de quoi se faire bien venir et se faire à moitié oublier : juste modestie qui est peut-être encore augmentée par l'amour du plancher des vaches et la méfiance de la grande mer.

Il arrive donc à Paris avec une suite de quatre-vingts chevaux, escorte assez mince et qui sent son ménager. Après son entrée il va voir la régente, sans rencontrer le jeune Roi de France, qui chasse le sanglier à Vincennes; et, poussé par cette grande affection des vieillards « qui sont incontinent bridés, » il ne cesse, à souper, de vanter la beauté et le grand sens de la jeune fille, sans se douter, le malheureux, qu'il rappelle à la reine la promesse de son

mari. Aussi, lui parti, fait-elle venir ses beaux cousins d'Orléans et de Bourbon, et, sans tarder, les deux ducs s'en vont à Vincennes réveiller le Roi.

Celui-ci, plus vite intéressé à cette affaire personnelle qu'à une question politique, y songe toute la nuit et revient le lendemain, plus incognito qu'un souverain moderne en voyage, tenir conseil sur ce qu'il doit faire. Comme il se trouve qu'il sait ce qu'il veut, il le propose, et son plan est accepté. Si, par impossible, la fille ne lui plaisait pas, il serait mal d'empêcher son mariage; il n'y a donc qu'un moyen, c'est d'y aller voir lui-même sous un faux nom. Si elle lui plaît, il compte sur sa jeunesse, sur la fortune et sur sa volonté, pour l'emporter au dernier moment, en revendiquant son droit.

Là-dessus on s'arrange pour que le roi d'Angleterre ne voie le Roi que de façon à ne pouvoir pas le reconnaître, et, pour lui faire honneur, on le garde à Paris huit jours. Pendant ce temps-là, les gens qui doivent suivre le Roi et ceux qui ne doivent l'accompagner que de loin se préparent en grande hâte, et l'on commence par faire main basse sur tout ce qu'il y a de plus beau à Paris, de façon à ne laisser que le fretin à ce malheureux roi d'Angleterre, fort étonné de ne trouver que si peu de draps d'or et de soie. Le pauvre homme ne se doute pas qu'à partir de ce moment il

ne jouera plus que le rôle d'un volant sur une raquette.

Le jeune Roi, qui veut s'amuser dès le commencement, et, pour rendre complète son expédition de jeune homme, jouer en route avec lui comme fait un chat d'une souris, part le premier, après avoir fait la leçon à son monde. Désormais il ne sera plus que Jean de Paris, fils d'un riche bourgeois de la bonne ville, qui lui a laissé en mourant de fort grands biens ; et ce nom de Jean, qui ne se rapporte en rien à Jean le Bon, doit précisément à son sens de *génin* et de *sot* d'avoir été choisi comme contraste, pour son apparence de simplicité et de niaiserie.

Tout aussitôt le roi d'Angleterre est pris au piége ; une fois Etampes passé, il apprend qu'il a devant lui une grosse compagnie de gens fort bien accoutrés, et, en voyageur curieux, — sa curiosité ne lui réussira guère, — il envoie son héraut aux informations. Celui-ci ne peut revenir de la belle compagnie qu'il rencontre, et tombe de surprise quand il apprend qu'il n'a affaire qu'à des suivants; Jean de Paris est en avant d'eux, habillé comme les autres, reconnaissable seulement à un petit bâton blanc qu'il tient à la main, et escorté de deux cents cavaliers sur des chevaux tous d'un poil.

Le roi anglais n'y tient plus ; il va lui-même jusqu'à Jean de Paris, ce fils de

bourgeois, qui le reçoit avec une simplicité confiante qui le démonte, et de là jusqu'à Bordeaux ce ne sont qu'étonnements. A Artenay, il ne peut manger, lui et les siens, que grâce à Jean de Paris. Il envoie ses barons pour le visiter, et, après avoir pénétré dans son quartier fossoyé et palissadé, ils le trouvent mangeant seul à table et sous un dais. A la messe du lendemain, le pauvre roi est trop honoré qu'on lui fasse la grâce de s'asseoir à côté de Jean de Paris. En dehors de ces surprises, le fils du bourgeois y ajoute la raillerie, et se moque de lui à la suite d'un gros orage et du passage d'un gué dangereux.

Là-dessus le roi anglais, qui ne peut obtenir de ce singulier bourgeois d'éclaircissements sérieux sur le but de son voyage, commence à réfléchir. Si Jean de Paris pouvait se dire à lui, ce serait une belle suite; mais sans cela il en serait éclipsé, de sorte qu'il est enchanté de s'en voir quitter pour entrer sans lui à Burgos; mais, le lendemain, Jean de Paris envoie deux hérauts vers le roi d'Espagne, qui ne peut que demander conseil à son futur gendre ; et celui-ci, sous le coup de ces étonnements, fait à Jean de Paris la plus belle entrée de jeu qu'il pût désirer.

A partir de ce moment on marche de merveille en merveille. Il faut aux hérauts le logement de dix mille hommes, et, pour cela, le quart de la ville, de la porte jusqu'à

la grande église. Aux premiers qui débouchent on s'attend à voir arriver Jean de Paris, mais ce ne sont que ses fourriers. On leur offre ce qui peut leur être nécessaire de linge, de vaisselle et de tapisserie; mais ils n'ont besoin de rien, et préparent les logis comme pour une armée.

On le voit, on ne peut mieux poser une situation, mieux exciter la curiosité et l'intérêt. A partir de là, le nœud et la valeur du roman reposent sur une seule scène, toujours la même et cependant toujours inattendue, dont la répétition et la variété renouvelle incessamment l'intérêt. Il y a là, sous une apparente naïveté, une grande habileté littéraire; car l'histoire, sans jamais finir et sans paraître avancer, augmente, à chaque répétition, de force et d'intérêt.

A chaque fois que recommence une nouvelle troupe, tout le monde croit voir arriver Jean de Paris, qui n'arrive jamais. Ce ne sont, toujours par vingt-cinq, que les chariots de la tapisserie, ceux de la cuisine, ceux des robes, ceux de la vaisselle, c'est-à-dire ce qui est nécessaire aux grands offices d'une maison royale, escortés de deux cents hommes d'armes, et, après un entr'acte nécessaire pour raviver la surprise, les archers de la garde, deux mille d'abord, suivis de deux mille autres, puis les cent pages d'honneur, puis le grand écuyer en tête de six cents hommes d'armes.

Toute cette pompe, qui s'écoule lentement, deux par deux ou quatre par quatre, accompagnée des commentaires des spectateurs, et, à partir d'un certain moment, expliquée par un page qu'on a fait rester auprès de la fille du roi d'Espagne, met tout un jour à défiler, pour mieux faire valoir le maître, qui arrive enfin, reconnaissable seulement à son bâton blanc à la main et à son collier d'or au cou.

V

Dès lors le roman est fini; il ne peut plus que se hâter du moment où cesse la situation principale, ainsi reprise et allongée sans ennui, mais, je le répète, avec une adresse littéraire d'autant plus grande qu'elle est plus cachée et plus naïve.

C'est là même ce qui a fait le succès du livre, et on le comprend d'autant mieux si l'on se reporte à ces époques où aucune fête populaire, qu'elle fût religieuse, civile ou royale, qu'elle eût pour cause la tristesse ou la joie, n'était sans une procession ou sans un cortège, d'autant plus beau qu'il était plus long et plus interminable. Les lecteurs eux-mêmes se prennent ici par les yeux, comme le long des rues et aux fenêtres des maisons faisaient les hommes, les femmes et les enfants. Le mérite réel con-

siste, au lieu de n'arriver qu'à une énumération, comme dans les registres de ville et même dans les chroniqueurs, à avoir mis en scène toute cette pompe, à avoir ajouté l'intérêt d'une apparition finale, dans laquelle tout se résume et à laquelle tout concourt, et à en avoir fait le nœud et le cœur de l'action elle-même. Ce n'est pas le procès-verbal ni la relation d'un greffier, ce n'est pas même un récit, comme la marche de la mariée dans les *Mille et une Nuits,* c'est tout le roman lui-même, condensé et exprimé dans une situation unique et maîtresse, choisie avec art et filée avec un naturel qui en centuple la valeur. Il n'y a pas là le sentiment d'une simple énumération, comme celle des chefs des Grecs, faite du haut des murailles de Troie dans l'*Iliade,* ou de celles de Thèbes dans les *Sept Chefs,* et l'on ne citera pas, je crois, beaucoup de scènes analogues dans la littérature. Il y a là un caractère particulier de ressemblance complète sous une variété qui n'est qu'à la surface, d'augmentation toujours croissante et de redoublement de l'effet par la répétition du même moyen, qui est particulièrement à signaler.

On pourrait cependant peut-être en rapprocher une autre scène, indiquée plutôt que développée par la chronique de Notker, qui peut bien en avoir pris le sentiment et la donnée à quelque cantilène barbare, même à quelque poëme, je veux dire

l'arrivée de Charlemagne devant Pavie (1). Didier, qui s'est révolté pendant que le maître était loin, est sur les murailles, dans lesquelles il a cru pouvoir braver impunément la colère de l'Empereur, et il perd tout courage en voyant arriver, arriver toujours de nouvelles troupes, et sa terreur s'accroît avec leur nombre. Le « ferrum, ferrum, ferrum » du légendaire a, dans un autre sens et avec une autre portée, un effet dont on peut rapprocher celui de l'entrée de Jean de Paris. Dans les deux cas, ce qui le produit, ce n'est pas l'énumération, mais la répétition, l'accumulation de ce qui, en étant différent, arrive cependant à être la même chose.

VI

Une fois l'arrière-garde passée et les bourgeois rentrés dans leurs maisons, l'intérêt, comme on devait s'y attendre, languit, et il ne pouvait en être autrement du moment où, la situation capitale étant épuisée, tout le monde s'attend au coup de théâtre, dont la conclusion ne peut plus être douteuse pour personne.

La seule partie qui, dans cette fin, reste amusante, c'est la situation du pauvre roi anglais, toujours sur la sellette, auquel on

(1) Pertz, *Monumenta Germaniæ*, II, 779.

ne parle que de son rival, et forcé, quoi qu'il en ait, de servir à tout coup les affaires de ce beau damoiseau railleur. Une autre chose est à remarquer dans cette fin, c'est la manière dont s'y montrent les façons plus que simples et presque rustiques de l'esprit du moyen âge, qui régnaient encore dans le monde le plus élevé.

Sans parler de quelques grossièretés matérielles, qui seraient encore aujourd'hui fort bien venues dans une noce de paysans ou d'ouvriers, les explications qui font si grand honneur à l'esprit de Jean de Paris sont réellement enfantines. Les maisons contre la pluie qui sont des manteaux, les ponts sur les rivières qui sont des chevaux vigoureux, font sourire par leur puérilité; et l'énigme de la cane prise par un lasson, posé quinze ans auparavant, est une devinette qui ne pourrait plus avoir de succès qu'à la veillée d'hiver, autour d'un feu de chenevottes. En même temps il est certain que ce qui nous paraît trop simple n'a pas dû peu contribuer à maintenir la popularité du récit parmi les lecteurs de la Bibliothèque bleue. Si ce n'est un mérite, c'est tout au moins une excuse dont il serait injuste de méconnaître la portée.

VII

Ce qu'est le roman, on l'a déja vu. Il faut voir maintenant comment on l'a compris.

Dès le XVIIIe siècle on l'a appliqué à François Ier et par suite à son mariage avec Eléonore d'Espagne, la sœur de Charles-Quint. La première trace de ce sentiment me paraît être dans les éclaircissements du catalogue Guyon de Sardières (n. 865, éclaircissement XX) : « Le roman de *Jean de Paris* est un ouvrage moderne, composé depuis François Ier. On y trouve beaucoup de cérémonies qui n'étaient pas en usage avant le règne de ce roi, qui est le héros du roman, que l'auteur marie à une infante d'Espagne. » Ces quelques lignes sont devenues le thème des préfaces des éditeurs subséquents.

En 1842, M. Le Roux de Lincy ne dit pas autre chose : « Ce roman, dont la plus ancienne édition que je connaisse est de l'année 1544, a été évidemment composé quelques années auparavant dans une intention satirique, à l'époque de la lutte qui eut lieu entre François Ier et les deux rois d'Espagne et d'Angleterre, Charles-Quint et Henri VIII. Peut-être fait-il allusion à quelques circonstances du mariage de François Ier et d'Eléonore d'Autriche, qui fut célébré en 1531. Quant au luxe déployé par le jeune roi de France dans ses habillements, dans sa vaisselle, dans tous ses équipages enfin, il est facile de reconnaître François Ier. L'étiquette observée à l'égard de Jean de Paris est la même que celle introduite par ce roi dans sa cour. Tout ce qui est dit de

sa jeunesse et de sa beauté se rapporte aussi parfaitement à ce prince. L'allusion était donc facile à saisir, et la popularité dont cette petite histoire a joui dès l'origine n'a rien qui doive nous étonner... Je dois signaler entre la première version de Jean de Paris et celle qui fait partie de la Bibliothèque bleue une petite différence de rédaction. La première est plus étendue; les rapports entre les faits réels de l'histoire de François Ier et ceux du roman sont plus faciles à saisir que dans la seconde. »

Enfin, en 1855, M. Emile Mabille, qui le réimprimait pour la Bibliothèque Elzevirienne et qui, en recourant pour la première fois aux anciennes éditions, donnait le meilleur texte qu'on pût avoir en l'absence de manuscrits, n'était pas d'un autre avis : « Il a dû être composé entre 1525 et 1535, et selon toute apparence à l'occasion de la lutte que soutint François Ier contre les deux rois d'Angleterre et d'Espagne Henri VIII et Charles-Quint. Jean de Paris désigne évidemment François Ier. L'étiquette observée dans le roman lors de l'arrivée de Jean de Paris à Burgos est la même que celle qui fut introduite par François Ier dans sa cour. Tout ce qu'on dit de la beauté et de la vaillance de Jean de Paris peut se rapporter à ce roi, et l'allusion devient évidente quand on réfléchit au luxe déployé par le jeune roi de France dans ses habil-

lements, dans sa vaisselle et dans ses équipages. »

Si affirmatives que fussent toutes ces conclusions, et si constant que fût leur accord, une raison s'élevait déjà contre elles : c'est qu'il est impossible d'admettre que ce soit pour se moquer de quelqu'un qu'on s'allie par mariage à sa famille. On peut faire une sottise personnelle, mais on ne se moque pas de son beau-père pour cela ; ce n'est donc pas l'Espagne qui est le but de la raillerie du roman. En même temps, si l'on se moque de quelqu'un dans le roman, c'est uniquement du prétendant évincé, c'est-à-dire du roi d'Angleterre, et non pas du roi d'Espagne. Il y avait déjà de quoi réfléchir, et même, par incidence et sans s'en occuper à fond, quelques autres ne s'y étaient pas trompés.

VIII

L'AUTEUR de l'article imprimé dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, c'est-à-dire un des collaborateurs de M. de Paulmy, en faisant remarquer avec justesse que « dans ce roman d'une simplicité apparente se trouve un fond de malice qui le rend tout à fait piquant », et aussi qu'avec une intrigue aussi simple « il consiste tout entier dans une scène de plaisanterie filée pendant cinquante à soixante pages », ajoute, avec un sentiment juste du caractère géné-

ral : « L'auteur vivait apparemment au xve siècle (1). »

. Plus tard M. Villemain, dans son cours sur la littérature du moyen âge, ne s'y est pas plus trompé. Dans une de ses leçons (1830, II, 300-2) il a parlé rapidement de *Jean de Paris;* pour lui, et précisément peut-être parce qu'il n'avait fait que le lire, on s'y moque des Anglais, et l'œuvre est du xve siècle, ce qui est la vérité (2). C'est l'outrepasser que de dire, comme l'a fait M. Charles Nisard, dans son curieux ouvrage sur les livres populaires (3), que « son auteur vivait dans le milieu du xve siéle. » En érudition comme en politique, il y a quelquefois danger à être plus royaliste que le roi.

En somme, ce qui résulte de ces dernières appréciations, c'est que, pour de bons esprits, le sentiment du xve siècle résultait de la simple lecture, et cette opinion plus instinctive que raisonnée, et par là d'autant plus considérable, a reçu bientôt une confirmation matérielle qui reste définitive.

(1) L'article signé M dans la *Nouvelle bibliothèque universelle des romans* (1re année, tome III, 15 fructidor an VI, p. 1-32), n'est qu'une mauvaise analyse de l'article des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* qui arrange le récit beaucoup trop à la moderne.

(2) Dans un article publié dans le *Journal de l'Instruction publique* du 18 juillet 1863, par M. Vignier.

(3) Deuxième édition, 1864, in-12, II, 398-408.

Un curieux Suisse, des plus au courant de toute notre littérature, M. E. H. Gaullieur, presque aussitôt après la publication du *Jehan de Paris* dans la *Bibliothèque Elzevirienne*, écrivait dans un des derniers numéros de l'*Athenæum français* (1856, p. 607), une note curieuse qui venait sur un point mettre fin au débat. Il annonçait qu'il en possédait personnellement un manuscrit sur papier dont l'écriture n'était pas douteuse; le livre était certainement au moins de la fin du xve siècle, parce que l'écriture en était. Par là, François Ier était hors de cause, et il ne pouvait plus y avoir de doute qu'entre le temps de Charles VIII et de Louis XII, c'est-à-dire à l'époque de la première renaissance, au moment de la transition entre le xve et le xvie siècle, dans la période qui comprend les dernières années de l'un et les premières de l'autre.

Depuis, le manuscrit de M. Gaullieur étant passé entre les mains de M. Potier, libraire, celui-ci fut assez aimable pour me le prêter quelques jours en 1858, pour me mettre à même d'en collationner le texte et d'en relever les variantes, et je ne saurais trop le remercier de cette bonne grâce, car sans elle je n'aurais probablement jamais eu l'idée de faire à mon tour une nouvelle édition de *Jean de Paris*. Quelques années après, en 1864, je rencontrais par hasard, dans l'ancien catalogue des manuscrits de la Bibliothè-

que de la rue de Richelieu, l'indication d'une seconde copie sur papier de *Jehan de Paris*. Celle-ci n'avait pas de lacune, et non-seulement elle était du même temps que celle de M. Gaullieur, mais il n'y avait comme texte et même comme orthographe aucune variante sensible. L'écriture même en est si semblable qu'on pourrait presque croire que les deux manuscrits sont l'œuvre du même copiste; c'est dire combien ils sont du même temps.

Le fait matériel de l'existence et par conséquent de la composition de *Jehan de Paris* au xve siècle est donc maintenant définitivement acquis.

IX

Rien n'a certainement aux yeux de bien des gens la valeur d'un fait, quand il est indiscutable; mais ici il était possible de s'en passer et d'arriver par une autre voie et à la même conclusion et à la même preuve. Autrement dit, l'attribution à François Ier est formellément contredite par le texte lui-même; comme on ne peut en tirer que des faits et des peintures qui se rapportent à la fin du xve siècle, le livre, ainsi qu'il arrive si souvent, pour ne pas dire toujours, parlait de lui-même; il aurait suffi de l'écouter sans parti pris, ce qu'ont fait quelques-uns, pour voir clairement qu'il ne pouvait être que de la fin du xve siècle.

Ce qui a le plus trompé ceux qui l'ont successivement attribué au temps de François Ier, c'est la pompe de l'entrée et l'étiquette. François Ier, disent-ils, a seul été aussi somptueux, et c'est lui qui a le premier introduit à la cour un cérémonial aussi grand.

Sur le premier point, tous les comptes du moyen âge, toutes les descriptions des repas, des fêtes, des tournois, qui fourmillent dans les chroniqueurs des XIVe et XVe siècles, répondent suffisamment, et, à part la présence des chariots imposés au romancier par le voyage de Jean de Paris, qui est à l'étranger et dont l'entrée n'est préparée que par lui-même, le recueil du *Cérémonial françois* de Godefroy suffirait à ébranler la démonstration. Sur le second il n'y a pas plus de difficulté. Sans parler du livre de Constantin Porphyrogénète, qui n'est à Byzance qu'une tradition des souvenirs de l'empire romain, les chroniqueurs rappelés tout à l'heure nous montrent le luxe de la Cour en France, sous Charles V, à la visite de l'Empereur, et pendant tout le XVe siècle. La puissante cour de Bourgogne s'y complaisait, et c'est même elle qui, par la plume d'une femme, nous a valu ce livret curieux intitulé *les honneurs de la Cour*, bien digne, au point de vue des mœurs princières du passé, d'être réimprimé et annoté avec soin. Après le règne sombre du reclus de Plessis-lès-Tours, la reine Anne de Bretagne, qui a eu pour

la première fois des demoiselles d'honneur, avait mis en honneur à la cour de France non-seulement le retour du luxe, mais en même temps une délicatesse plus grande qu'en aucun temps antérieur. Les faits montrent donc que les splendeurs de la représentation, aussi bien que les habitudes du cérémonial, n'appartiennent en propre pas plus à François Ier qu'au XVIe siècle.

X

Ce qui est plus important dans une œuvre, ce n'est pas ce qui est d'un autre temps aussi bien que du sien, c'est ce qui est uniquement de son propre temps, ce qui en passe indirectement et naturellement sous la plume et sans que l'auteur y attache de l'importance et même s'en aperçoive. Les lieux, les titres, les costumes sont sur ce point des indices fidèles et qu'on doit consulter avec soin.

Or, quant aux localités, le roi dans *Jean de Paris* n'est qu'au Louvre et au Bois de Vincennes. Ce sont les vieilles demeures de la royauté, et nullement les nouvelles. Ce sont celles-là surtout qu'un romancier de tous les temps emploie de préférence, et, s'il était complet, un itinéraire des rois de France ne s'éloignerait pas de ce sentiment. En gros, s'il s'agit de la cour de Louis-Philippe, la scène du roman se passera au Palais-Royal ou à Neuilly; de

l'Empereur, à la Malmaison ou à Saint-Cloud; de Louis XVI, à Trianon ou au Temple; de Louis XV, à Choisy ou à Louveciennes; de Louis XIV, à Versailles ou à Marly; de Catherine, à l'Hôtel de Soissons ou aux Tuileries; de Henri II, à Fontainebleau ou au Louvre; de François Ier, à Chambord ou à Blois; de Louis XII, à Blois ou à Amboise. Les résidences sans éclat de Louis XI n'avaient rien changé au sentiment populaire, qui voyait depuis longtemps la royauté fixée à Paris ou près de Paris; Charles VIII fit connaître Amboise, mais il a commencé par être à Paris et à Vincennes; *Jean de Paris* a donc chance de ne pas lui être postérieur.

Les costumes s'opposent encore bien plus au temps de François Ier; le luxe des étoffes et des broderies est commun aux deux époques; mais ce qui caractérise surtout ceux qui sont décrits dans Jehan de Paris, c'est la mode des cheveux longs tombant sur les épaules et celle des longues robes d'hommes doublées et traînant à terre. Le règne de Louis XI a le vêtement bourgeois, celui de François Ier le vêtement italien, en particulier les cheveux ras et le manteau court, qui ne se peut pas rebrasser comme ceux des premiers suivants de Jehan de Paris. Ceux de Charles VIII et de Louis XII satisfont seuls au premier caractère indiqué, si bien même qu'il est inutile d'insister.

Il ne faut certainement pas chercher une concordance parfaite entre les événements réels et toutes les indications du roman, qui est précisément un roman parce que ses allusions et son déguisement le mettent à côté et en dehors de l'histoire; mais il ne faut pas non plus y trouver des différences irréductibles. François Ier est marié quand il monte sur le trône; lorsqu'il épouse la sœur de Charles-Quint, elle est veuve; la France n'a eu de régente que pendant son absence. Charles VIII au contraire épouse une jeune fille; son règne commence par la régence de sa tante Anne de Beaujeu, qui lui est comme une mère.

Réunissons ensuite le nom des grands qui figurent dans Jean de Paris. Du côté du roi d'Angleterre, le seul est le comte de Lancastre, dont le nom disparaît dès Henri VII avec l'avènement des Tudor. Du côté du roi d'Espagne, il y a les rois d'Aragon, de Navarre et de Portugal; du temps d'Isabelle la Catholique il n'y a plus pour l'Europe de royaumes séparés d'Aragon et de Navarre. Ajoutons que l'ennemi du roi d'Espagne a été le roi de Grenade, et que Grenade a été prise précisément en 1492. Du côté du roi de France, il y a les ducs d'Orléans, de Bourbon et de Normandie, qui jouent le rôle des oncles et des aînés de Jean de Paris. Sous François Ier il y avait le roi et ses fils; sous Louis XII, le duc d'Orléans n'était qu'un

collatéral et un héritier. Sous Charles VIII le duc d'Orléans était le futur Louis XII, plus âgé que le roi ; le duc Pierre de Bourbon était le mari de la régente, l'oncle par alliance du roi ; si le frère de Louis XI est mort duc de Guyenne, il avait été duc de Normandie. Tous ces titres sont donc à leur place à propos de Charles VIII, et ne se réunissent à cette époque autour d'aucun autre.

XI

Tout ceci amène à une conclusion, c'est qu'il s'agit du mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Voyons donc s'il se trouve de son côté des impossibilités. Son mariage, dans tous les cas, a bien son côté romanesque, et dans les lettres papales qui en consacrent la validité et en couvrent les vices, le pape ajoutait sur ce point ces mots bien significatifs : « dummodo non rapta sit (1). »

En effet, rien n'avait été plus surprenant; la duchesse de Bretagne était depuis longtemps mariée par procureur au roi des Romains ; le roi de France était avec elle en pleine guerre ; il se présente devant Rennes, et on décide avec peine la jeune duchesse à un accommodement. Alors, sous prétexte d'un pèlerinage, Charles VIII entre dans Rennes, comme Jean de Paris à Burgos, en

(1) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne,* preuves, III.

voyageur, en roi et en guerrier à la fois; le lendemain il va saluer la duchesse, avec laquelle il a un long entretien particulier; trois jours après ont lieu les fiançailles à la chapelle Notre-Dame, aux portes de Rennes, et presque immédiatement le mariage au château de Langeais en Touraine, le 6 décembre 1491 (1).

La personne même du jeune roi avait certainement été pour beaucoup dans ce mariage subit que personne ne pouvait prévoir.

Il en est de même dans le roman; d'abord la fille d'Espagne a été assiégée toute jeune, et il suffit de se reporter au règne troublé du duc François II pour voir combien cette circonstance cadre bien avec ses guerres sur son propre sol. Elle est, au moment du mariage, sur ses quinze ans, et Jean de Paris sur ses dix-huit à vingt ans. En 1491, Charles VIII, né en juin 1470, avait vingt ans et demi; Anne de Bretagne, née en janvier 1476, était dans sa seizième année; la concordance serait étrange si elle était due au seul hasard.

Dans le roman la fille d'Espagne a deux fils du roi de France, à cinq ans de distance, et Anne de Bretagne en a eu deux de Charles VIII. Les deux fils qu'elle a eus de Louis XII sont morts presque en naissant; mais, si le

(1) Je suis, comme M. Leroux de Lincy, le récit de Jean Molinet. Sur la date du mariage, voyez la dissertation de Lancelot, Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XIII.

second fils qu'elle a eu de Charles VIII n'a vécu qu'un mois, du 8 septembre au 8 octobre 1496, le premier était né le 13 octobre 1492, juste quatre ans avant l'autre; il est mort le 6 décembre 1495, un an avant son frère cadet. A cause de cette circonstance que la reine Anne n'a jamais eu deux fils en même temps, il serait difficile de fixer une date précise à la composition du livre; mais comme elle a eu de nombreuses grossesses où elle devait toujours espérer des fils, le romancier était toujours à même de caresser son désir et de la représenter avec deux fils. Il est même remarquable qu'il fasse le premier roi de France et le second roi d'Espagne, alors qu'il y a dans le contrat de mariage avec Louis XII cette stipulation expresse (1), que le second enfant mâle, ou fille à défaut de mâle, hériterait de droit du duché de Bretagne. Le sentiment qui fit inscrire cette condition dans le second contrat, fait non plus par une toute jeune fille, mais par une femme, ne pouvait pas être nouveau pour la duchesse bretonne, et cette analogie n'est pas une des moins frappantes parmi toutes celles que nous avons relevées.

Dans un autre sens, il est bien à croire que le nom de l'Espagne a été choisi pour l'identité de sa syllabe finale avec le

(1) Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, Preuves, III, 813.

nom de Bretagne, que par là il cache et rappelle tout a la fois. D'un autre côté, l'archiduc Maximilien, le prétendant malheureux, était déjà veuf depuis 1482, et même tout à fait vieux pour la duchesse, puisqu'il était né en 1459. La différence d'âge n'est donc qu'exagérée dans le roman, mais elle existait, et si le rôle de futur battu et mécontent est passé de l'Autrichien à un Anglais, c'est d'un côté qu'à moins de tout dire avec les noms il fallait déguiser surtout celui-là; et, dans cette série d'allusions flottantes à moitié justes et à moitié fausses, qu'il avait à un moment été question pour la duchesse d'un mariage avec l'Angleterre. Richard III y avait mis bon ordre en faisant tuer à la Tour de Londres ses neveux pour leur succéder, mais il avait été parlé de fiançailles entre la fille de François II et le jeune Edouard V, fils d'Edouard IV. C'est même probablement ce souvenir qui a été une raison pour choisir l'Angleterre.

Une dernière preuve vient encore se joindre à l'ensemble des précédentes : c'est un simple mot du texte, qui ne s'y trouve qu'une fois et dans un titre de chapitre. Personne n'y a fait attention, bien qu'il soit dans les imprimés comme dans les manuscrits, et je n'en ai remarqué moi-même l'importance que longtemps après avoir été frappé du caractère du xv[e] siècle et de la probabilité d'une allusion au

mariage de Charles VIII. Voici cette phrase, qui décide peut-être la question à elle seule : *Comment le roy d'Angleterre fiança la fille du roi et de la roine d'Espagne, appellée* ANNE, *par procureur*. L'on comprend que l'auteur n'ait mis le nom qu'une fois et d'une manière incidente. Il voulait indiquer, faire voir, mais ne pas dire positivement et encore moins appuyer. Pour les contemporains, ou, pour mieux dire, pour les familiers de la reine, car le roman peut n'avoir été fait que pour elle, le nom suffisait, et rendait claires toutes les autres allusions.

XII

Une dernière question reste à indiquer plutôt qu'à résoudre, celle de la personne de l'auteur. On a dit seulement qu'il devait être prêtre, parce qu'en deux ou trois endroits on trouve la marque de sentiments pieux.

A cette époque, la raison est tellement loin d'être suffisante que, s'il y avait une conclusion à tirer de ces allusions rapides, l'opposé serait encore plus vraisemblable. Les traces de religiosité sont dans ce texte si peu nombreuses et si courtes, que l'auteur ne doit pas avoir été un prêtre.

Ce qui est certain, c'est que l'auteur, quel qu'il fût, était du monde de la cour, et peut-être même de la maison d'Anne de Bretagne ; mais son livre ne me paraît rien

contenir qui puisse mettre sur la trace de son nom ; et, à moins de la découverte d'une mention positive, il a toute chance pour continuer de rester inconnu.

Une chose seulement peut être remarquée, parce qu'elle mettra peut-être sur la voie, c'est à quel degré la ville de Lyon et ce qui l'entoure se retrouvent avec fréquence dans les diverses questions qui se peuvent soulever au point de vue purement littéraire.

Les quelques parisianismes de langage qui s'y remarquent ne sont pas uniquement parisiens, et il serait assez singulier pour un habitant de la grande ville de faire remarquer que Vincennes est près de Paris ; mais ceci ne préjuge aucune autre localité. Le fait de la trouvaille en Suisse par M. Gaullieur d'un des deux manuscrits n'est pas non plus une raison valable, parce qu'un manuscrit se transporte et voyage aussi facilement qu'un volume. La présence sur ce même manuscrit du nom d'un Jean Sala, alors qu'il y a un Pierre Sala qui figure dans l'histoire littéraire de Lyon (1), n'a pas non plus rien de concluant, bien que le dernier ait laissé un ouvrage manuscrit des hardiesses de divers rois, où il raconte d'original des faits relatifs à Charles VIII (2).

(1) Voir Péricaud, Bibliographie Lyonnaise, 2e partie, p. 48.

(2) Mémoires de Comynes, édit. de Mademoiselle

Mais il y a des raisons plus positives, sinon pour donner à *Jean de Paris* une origine complétement lyonnaise, au moins pour lui reconnaître plus de relation avec cette ville qu'avec aucune autre.

Les deux éditions les plus anciennes sont de Pierre de Sainte-Lucie et de Chaussard, c'est-à-dire qu'elles sortent de deux librairies purement lyonnaises, et celles du parisien Bonfons ne viennent qu'après. D'un autre côté, Du Saix, qui en parle dès 1532, est de Bresse, et par là presque complétement Lyonnais au point de vue du milieu littéraire. Rabelais en parle dans son second livre, et ce second livre a été écrit à Lyon et y a été publié pour la première fois la même année, en 1532 (1). Ce sont, jusqu'à présent, les deux seuls contemporains qui parlent de *Jean de Paris*, et ils sont en cela Lyonnais.

De plus, le seizième siècle a eu plus tard deux bibliographes : La Croix du Maine, qui est du centre parisien, ne mentionne même pas *Jean de Paris ;* et Antoine du Verdier, sieur de Vauprivas, qui est du centre lyonnais, le mentionne. Il ne lui consacre qu'une ligne (2), mais elle devient

Dupont, III, 420, et M. Le Roux de Lincy, *Vie d'Anne de Bretagne*, I, 130-1.

(1) Il faut remarquer que Rabelais écrit *Jan* comme les premières éditions; cela excluerait l'idée qu'il ait connu l'auteur, qui prononçait ainsi, mais qui n'a pas écrit de cette façon.

(2) Ed. de Rigoley de Juvigny, II, 558.

presque considérable en face du silence complet de La Croix du Maine.

Est-il besoin d'ajouter combien il serait naturel que l'ouvrage ait été écrit à Lyon, même par quelqu'un d'étranger au pays par sa naissance, lorsqu'on songe combien ont été fréquents et longs les séjours d'Anne de Bretagne dans cette ville, où elle a fait autre chose que passer, où elle a réellement vécu ? La raison de sa préférence était le voisinage des Alpes, et c'est là qu'elle a demeuré le plus souvent pendant les guerres d'Italie, pour avoir aussitôt que possible des nouvelles de Charles VIII, et ensuite de Louis XII. Sa maison et la cour même y étaient avec elle, et, par suite, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un de ses familiers ait pensé à l'y distraire des inquiétudes de l'attente en écrivant pour la reine une de ces œuvres où le déguisement de la personnalité, en se dérobant et en grandissant sous le voile complaisant d'une fiction de roman, ne peut manquer de plaire à la personne à laquelle on s'adresse. En tout cas, si c'est par hasard que *Jean de Paris* et la ville de Lyon se trouvent ainsi associés l'un à l'autre dans une certaine mesure; il n'en est pas moins vrai que le fait matériel était assez réel pour mériter d'être signalé.

Un dernier rapprochement, et j'aurai fini. Il y avait à la vente du roi Louis-Philippe, sous le numéro 1304, un manuscrit qui était un abrégé en prose du roman de Tristan. Il était de Sala, clerc de

la chambre de François Ier, qui l'avait signé.

> Il vous plaira d'excuser l'escripvain,
> Vostre Sala, très-humble en vostre chambre,
> Qui vous requiert que de lui vous remembre.

Est-ce le même que le Pierre Sala des *Hardiesses de divers rois?* Le fait de cet abrégé de roman, dont il deviendrait curieux d'étudier le style, serait alors tout à fait important.

Serait-ce donc le nom de Pierre Sala qu'il faudrait mettre sur *Jean de Paris,* ce qui lui donnerait pleinement droit de cité dans l'histoire littéraire, pour avoir écrit une aussi jolie *nouvelle?* Une étude, faite dans ce but, sur les *Hardiesses de divers rois* et sur l'*Abrégé de Tristan,* une poursuite dans les Comptes des faits et des dates relatifs à Sala, mettraient seules à même de se faire là-dessus une opinion.

Ce qui est possible, c'est, après avoir entrevu au dernier moment la possibilité de la supposition, de ne pas s'en taire, mais de se borner à l'exprimer, sans la défendre et sans y croire, dans l'espérance que la question posée pourra recevoir d'un autre une réponse.

A. de Montaiglon.

Sannois, 16 juin 1867.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS.

J'ai suivi pour le texte les manuscrits, qui sont aussi identiques que peuvent l'être deux copies distinctes, et n'y ai fait d'autres changements que de couper les chapitres en alinéas et en dialogues, ce qu'on fait rarement, et ce qu'à mon sens on devrait faire presque toujours, particulièrement dans les œuvres d'imagination, où la clarté résultant de la facilité de la lecture est un des premiers devoirs de l'éditeur. Le lecteur en jugera du reste; il est plus nécessaire, au lieu d'insister sur ce point, de décrire matériellement les deux manuscrits, qui sont tous les deux sur papier et de format petit in-folio carré.

L'un, que j'appellerai le manuscrit Gaullieur, se compose de neuf cahiers de huit feuillets. Le premier cahier a perdu ses trois premiers feuillets et le huitième. Comme le roman finit au sixième feuillet du dernier cahier, cela a causé la perte des deux premiers feuillets de ce cahier, après qu'un des possesseurs a arraché les deux feuillets qui le terminaient, soit pour ce qui s'y trouvait écrit, soit pour en employer le papier blanc. Le texte est à longues lignes qui sont au nombre de ving et une à la page; elles portent sur une réglure de carmin. Les titres des chapitres sont en rouge; les initiales, qui, sauf l'A et l'E, ne sont presque plus gothiques, sont alternativement rouges et bleues.

Au-dessus du mot *Fin,* on voit, écrit en

deux lignes : *Ce livre est à moy*, — *Jehan Sala*. Il avait auparavant appartenu à une femme qui y a écrit un compte de mailles de tricot, avec une très-mauvaise écriture du XVe siècle. *Quatre vin et une chemyse*. — *Fet sans et vint et VIII nou* (c'est-à-dire : Fait 128 nœuds), et enfin — *Sys mille sen san cinquants et deux mailles*, c'est-à-dire 6552 mailles. Du reste les possesseurs de ce manuscrit ont beaucoup écrit sur ses gardes, car on y lit encore *Amor vincit omnia*, un *W* avec un paraphe, la devise *Rien ou cela* en lettres énormes du plein XVIe siècle; *Riens sans cela*, qui, comme *Amor*, est d'une petite écriture de la fin du XVIe siècle, et enfin, d'une écriture de la même époque (*Sancta et individua trinitas*). La marque du papier est une grappe de raisin.

Le manuscrit de la bibliothèque du roi est le frère du précédent. Ses soixante-trois feuillets sont divisés en huit cahiers. Il est réglé de même, mais en noir; il est écrit en longues lignes au nombre de 23 à la page; les titres des chapitres sont en rouge, et les initiales, alternativement rouges et bleues, ont le même caractère. Le papier est sans marque. Au bas du dernier recto on lit d'une écriture de la fin du XVIe siècle : *Ce présent livre est à moi qui me nomme Anthoinette Begon*. Au verso, trois lignes qui peuvent contenir un autre nom de possesseur sont tellement barrées d'encre qu'elles seraient impossibles à lire, même si

elles n'étaient pas cachées sous un papier contrecollé qui porte le timbre de la Bibliothèque du Roi. Il provient du fonds *De la Mare* où il portait le numéro 209, qui est devenu dans l'ancien numérotage 7544³; il porte maintenant le numéro 1465 dans le fonds français.

L'écriture des deux manuscrits est aussi semblable que possible; c'est cette grosse écriture très régulière des manuscrits soignés du xvᵉ siècle, dont on peut avoir une idée très-juste en se reportant au fac-simile de quelques lignes du roman d'Olivier de Castille qui figurent sous le numéro 40 dans les planches de l'article *Manuscrits* du recueil *le Moyen âge et la Renaissance.*

BIBLIOGRAPHIE DES EDITIONS (1).

Sensuyt ung très-beau et excellent romant nommé Jehan de Paris, Roy de France, lequel, après que son père eut remys le roy de Espaigne en son royaulme, par sa proesse et par ses pompes et subtilitez, espousa la fille du dict roy de Espaigne, laquelle il amena en France, et vesquirent longuement en grand triomphe et honneur et à la gloire de toute France. On les vend à Lyon en la maison de Pierre de Saincte-Lucie, dict Le Prince, près Nostre-Dame de Confort. In 4° gothique de 36 feuillets à longues lignes; 34 lignes par page.

(1) J'indique par un astérisque les éditions que j'ai pu voir.

Au recto du dernier feuillet on lit : Cy finist ung excellent romant, nommé Jehan de Paris, Roy de France. Imprimé nouvellement à Lyon par Pierre de Saincte-Lucie, dict le Prince, près Nostre-Dame de Confort.

La plus rare et la plus ancienne des éditions de *Jean de Paris*. Le prince d'Essling la possédait (1845, n° 307, vendu 700 francs). M. Brunet, 5e édition, III, col. 523, la dit imprimée entre 1530 et 1540. Il est, je crois, possible de serrer un peu plus cette date. Frère Antoine du Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg en Bresse, en a parlé dans son *Éperon de discipline*, qui a eu deux éditions. La seconde, en lettres rondes, qui est de Paris, Denis Janot, porte pour la première partie la date de 1539, et pour la seconde la date de 1538, mais la première édition est certainement de 1532. En effet, la seconde partie porte au titre cette date, et l'on retrouve perpétuellement dans les entourages à l'antique que du Saix, qui avait alors 27 ans, déclare avoir imités de ceux de Geoffroy Tory, cette date de 1532, en même temps que la croix de Savoie, et sur deux cartels le nom de GIRAR-DIERES, qui doit avoir été l'ami et peut-être le Mécène d'Antoine du Saix. Si donc l'édition de Pierre de Saincte-Lucie est bien l'édition la plus ancienne, ce que ne prouve pas suffisamment le *imprimé nouvellement*, elle ne peut pas être postérieure à 1532, et peut même avoir paru bien avant.

S'ensuyt ung très-beau excellent romain (sic)..... Imprimé à Lyon, par François et Benoist Chaussard frères...... Mil cinq cens cinquante quatre, le pénultième de juillet, in-4 gothique de 40 feuillets, sig. A-K, figures en bois (Brunet).

Le prince d'Essling la possédait aussi (n° 308, 205 francs); M. Giraud (n° 1909, 279 francs). En 1842, M. le Roux de Lincy la regardait comme la plus ancienne.

* Le romant de Jean de Paris, Roy de France, lequel....... A Paris, pour Jehan Bonfons, libraire, demeurant à la rue Neufve Nostre-Dame, à l'enseigne sainte Nicolas, in-4 goth., figures en bois.

L'exemplaire de l'Arsenal porte de la main de M. de Paulmy cette note :

« Ce roman, que j'ay lu tout entier, est fort singulier et amusant. C'est de luy que vient le proverbe : *Train de Jean de Paris.* Voyés la note que j'ay mise à une autre édition que j'en ay, in-8. C'est ici la plus ancienne édition ; elle est rare. »

L'autre note, que je n'ai pas retrouvée, a probablement été utilisée pour le grand article publié dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, volume VIII, marqué H (5e partie, Romans du XVIe siècle, section I, Paris, Moutard, 1780, p, 279-325).

* Le romant de Jean de Paris... A Paris, pour la vefve Jean Bonfons, demourant en la rue Neuve Nostre-Dame, à l'enseigne sainct Nicolas. Petit in-4 gothique de 28 feuillets à longues lignes, en sept cahiers sous les signatures A-G.

Le titre est encadré dans une bordure; à la fin la grande marque de Bonfons; quatre bois, non faits pour le livre; lettres ornées à l'antique de toutes paroisses.

Le romant de Jean de Paris..... Paris, Nicolas Bonfons, sans date et en lettres rondes. In-4, à 2 col., fig. en bois. (Prince d'Essling, no 309, 151 francs.)

* Le romant de Jean de Paris, etc. A la Rochelle, Toussaint de Gouy, imprimeur et libraire, in-8, à 2 col., sig. A-H, sans pagination.

C'est de cette édition que M. Brunet paraît faire dater les modifications de Jean de Paris qui se sont

perpétuées dans la Bibliothèque bleue. Nous ne savons si elle a précédé ou suivi celle dont on va voir l'indication.

* Le romant de Jean de Paris... A Paris, chez Hubert Velut, demeurant à la rue de la Tannerie, près le pont Nostre-Dame, à l'enseigne N. D. de Boulongne, et à sa boutique contre l'Hostel-Dieu. 1600, in-4 à 2 col., sig. A-G.

* Le romant de Jean de Paris... A Troyes, chez Nicolas Oudot, maistre imprimeur, demeurant en la rue Nostre-Dame au Chapon d'Or. Petit in-8, sig. A-E, sans pagination.

On en cite, sous le nom de Nicolas Oudot, des éditions avec les dates de 1613 et 1617, in-8.

Le roman de Jean de Paris... Rouen, 1701, in-8.

* Histoire de Jean de Paris, roi de France. Troyes, chez J. A. Garnier, imp., rue du Temple, in-8 de 48 pages.

Avec privilége à Pierre Garnier, en date du 19 mai 1738. En tête, un vieux bois de Louis XIII jeune à cheval.

Histoire de Jean de Paris, etc., corrigée par M. C. Mallemans de Sagré. Troyes, s. d., in-8. (Catalogue Guyon de Sardières, nº 899.)

Histoire de Jean de Paris, s. d., in-12 de 46 p., chez Pellerin, à Epinal.

Histoire de Jean de Paris, s. d., in-12 de 47 pages, chez Deckherr frères, à Montbéliard.

Ces deux dernières, analysées dans Charles Ni-

sard, Livres populaires, 2e édition, 1864, II, 398-407.

* Nouvelle Bibliothèque bleue, ou Légendes populaires de la France, précédées d'une introduction par Charles Nodier et accompagnées de notices littéraires et historiques par Le Roux de Lincy. Paris, Colomb de Batines et Belin Leprieur, 1842, in-12.

La notice occupe les pages XXIX à XXXIII, et le texte les pages 97-151.

* Le roman de Jehan de Paris, publié d'après les premières éditions et précédé d'une notice, par Emile Mabille. Paris, chez P. Jannet, libraire, 1855, in-16 de 125 pages.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque elzévirienne. C'est la première fois que l'on s'est servi, pour établir le texte, de la collation des éditions les plus anciennes, et, en l'absence des manuscrits, c'est non-seulement la meilleure, mais même la seule qui pût être faite.

On a vu du reste, pour tout ce qui se rapporte à l'indication des éditions populaires, combien elles figurent ici d'une façon incomplète; mais un travail bibliographique complet sur la Bibliothèque bleue n'existe nulle part, et nos grandes bibliothèques n'en offrent pas même les éléments. A plus forte raison sommes-nous sûr d'être plus incomplet encore pour ce qui concerne l'étranger. Il n'y en a de traduction, il n'en a été signalé du moins, ni en espagnol, ni en italien, ni en anglais, ni en allemand. Je ne puis en indiquer qu'une en flamand, sans pouvoir rendre compte de sa raison d'être. A-

t-elle été faite à un moment où l'on avait intérêt à étendre dans les Flandres l'influence française par tous les moyens possibles? L'a-t-elle été seulement parce que, la Bibliothèque bleue y ayant pénétré en masse, *Jean de Paris* a été traduit comme tout le reste? La seconde explication me paraît la seule vraie; mais il est sûr qu'il y était traduit au moins dès la fin du XVIIe siècle, puisque c'est l'époque probable de l'édition dont voici le titre et que j'ai vue à la Bibliothèque impériale.

Een schoone historie van den Edelen Jan van Parys Coninck van Vranckryck, die door de groote Vromigheyt, geschickteyt ende subtielheyt verkreegh ende troude de Dochter van den Coninck van Spagnien, de welcke onder-trow war met den Coninck van Engelant. Seer playsant en vermakelyck om lesen. Antwerpen, by de Weduwe van Andreas Paulus Colpyn, woonende op de groote Merckt, in de Pauw. Goth de 48 pag, à 2 col.—*A la fin:* Vidit P. Coens Can. et libr. Censor.

Le livre est garni de bois de toute espèce, mauvais et bons, nouveaux et anciens, même du XVIe siècle, et qui se rapportent au sujet s'il plaît à Dieu; en tête se trouve une tête d'homme avec la perruque à la Louis XIV et une cravate à large nœud. Combien de fois cette traduction a-t-elle été réimprimée, d'abord en *black letter*, comme les livres populaires anglais, et ensuite en lettres rondes, c'est ce que je ne puis dire;

mais je puis affirmer qu'elle s'imprime encore aujourd'hui, car il y a quelques années j'ai acheté à Anvers un exemplaire in-18 d'édition toute moderne et toute populaire, qui figurait à la pauvre vitrine d'un petit marchand, entre des abécédaires et des almanachs. C'est un in-8 de 80 pages, avec l'adresse : Antwerpen, H. J. Herleyn, Boekhandelaer, Kammestraat, 40. Des bois inouis et la vieille approbation de P. Coens.

Pour terminer cette bibliographie, il ne me reste qu'à indiquer brièvement les pièces que Jean de Paris a inspirées depuis le commencement de ce siècle. La première est un mélodrame certainement inspiré par l'article de la Nouvelle Bibliothèque des Romans. En voici le titre :

Jean de Paris, mélodrame en trois actes et en prose et à grand spectacle, par M. Marsollier, musique de M. Darondeau, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 26 février 1807. Paris, Barba, 1807, in-8 de 39 pages.

Le roi de France y vient en Espagne pour exterminer les loups, et la cane, pour ne pas prêter à rire aux gens du poulailler, y est devenue une petite poule. Inutile de dire qu'on y trouve tous les accompagnements obligés du mélodrame d'alors, costumes selon les exigences du sujet, au premier acte une scène de boxeurs, au second une entrée de pirates suivie de leur défaite, au troisième un ballet final composé d'un

boléro, d'une gavotte et d'une anglaise, dansé par des Espagnols, des Français et des Anglais. Marsollier, pour rendre la chose plus intéressante, s'est inspiré de Marivaux, et fait Jean de Paris devenir amoureux de la suivante Inès, qui n'est autre que l'Infante. On voit par là que ce n'est pas le roman, mais le mélodrame, qui est le modèle et le point de départ du livret du fameux opéra comique de Boïeldieu, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 4 avril 1812, et plusieurs fois repris. Le *poëme,* si l'on peut se servir de ce mot pour un pareil livret, a été publié par Vente, à Paris, 1812, in-8, et on l'ira chercher plus facilement, s'il se trouve un lecteur qui y tienne, dans la « Suite du Répertoire du théâtre français, avec un choix des pièces de plusieurs autres théâtres, arrangées et mises en ordre par M. Lepeintre, » tome 67, Opéras comiques en prose, tome XII. Paris, Mme Vᵉ Dabo, 1823, in-18, p. 75-157.

Les paroles en sont de Godard d'Aucour, et doivent être l'original de la traduction ou de l'imitation anglaise cataloguée par Watt (nº 7650 de la *Bibliographia Britannica*) :

John of Paris, a comic opera from the french, 1814, in-8, par James Pocock, esq.

J'en aimerais mieux une vieille traduction anglaise, imprimée par Richard Pynson. A. de M.



CY COMMENCE

UNG NOBLE ET TRÈS EXCELLANT ROMANT

NOMMÉ

JEHAN DE PARIS

Roy de France.

En *l'honneur de Dieu, notre créateur, et rédempteur de toute nature humaine, et de sa benoiste Vierge mère, puissions nous faire et dire chose, en cestuy transitoire monde, que à luy soit plaisante et à nous prouffitable. Mais, pour ce que nostre pauvre fragilité est tantost lassée et fatiguée à lire ou escouter choses salutaires et qu'ilz nous doibvent conduire à la éternelle felicité et remonstrance de nos péchez, et tantost facilement s'encline à vices et péchez, et que grant mal est au jour d'huy pour ce que chascun entend de légier en*

railleries dissolues et diffamations, dont grans maulx en viennent, et pour éviter oysiveté, qui est seur de péchié, j'ay voulu icy mettre par escript une histoire joyeuse, que j'ay translatée d'espaignol en langue françoise. Et pour ce, s'il y a chose qui ne soit comme il appartient, me soit pardonné, car je l'ay fait pour seullement faire passer le temps aux lisans qu'ilz vouldront prendre la peine de le lyre.

Comment le roy d'Espaigne se gecta aux piedz du Roy de France, qui venoit de la messe avecq plusieurs grans seigneurs et barons de grant renom.

Il fut jadis en France ung Roy fort sage et vaillant, lequel avoit un très beau fils de l'eage de trois ans, nommé Jehan, et plus n'en avoit de la Royne sa femme, qui moult notable et saige dame estoit. Si se tenoit alorz le Roy en la cité de Paris avecques la plus grant partie de sa baronnie de son royaulme en grand desduit et soulaz ; car alors n'estoit nulles nouvelles de guerre en France, par quoy le Roy et tous ses suppotz en grans triumphes et richesses habundoient.

Ung jour, comme le Roy venoit de messe, acompaigné de ses barons et chevaliers, et ainsi qu'il estoit à l'entrée de son Palaix royal, et que celuy jour estoit une solempne feste, arriva devant luy le roy d'Espaigne, qui, en grans pleurs et gémissemens, se gecta aux piez du Roy de France, et tantost le Roy de France se bessa pour le faire lever, car incontinant il le congneut ;

mais le roy d'Espaigne ne se voulut nullement lever, ne parler ne pouvoit, mais grans soupirs faisoit, dont le Roy grant compassion en avoit, et tous les barons d'entour luy.

Et quant il veit que lever ne se vouloit, il luy dist telles parolles : « Beau frère d'Espaigne, je vous prie que vous vous levez et vostre grief courroux vueillez ung peu refrener tant que nous sachons la cause, car en bonne foy vous promectons que à nostre pouvoir ayderons à la mettre à fin le mieulx que nous sera possible, si faire le povons. »

Si se bessa de rechef et redressa le roy d'Espaigne, lequel va commencer à dire en se desconfortant et criant à haulte voix : « Très crestien et puissant Roy, je vous mercie humblement de la belle offre que de vostre bénigne grace vous a pleu me faire; et, pour ce que vous et voz prédecesseurs estes conservateurs de toute royaulté et noblesse et justice, je suis venu à vous pour vous dire mon infortune, meschief et douloureuse complaincte. Sachez, Sire, que, à grant tort et sans raison, et soubz couleur d'un nouvel tribut que en mon royaulme avoit esté mis pour éviter à la dampnable entreprinse du roy de Grenade, infidèle à nostre loy, qu'il avoit faict

contre mon royaulme et la saincte foy catholique, les Nobles de mon royaulme ont par leur faulx donné entendre au peuple et séduit à l'encontre de moy; que m'ont voulu faire mourir, et m'en a faillu fouyr au mieulx que j'ay peu, en l'estat que me povez veoir; et tiennent la royne ma femme et une mienne petite fille, qui n'a que trois mois, assiégée en une de mes villes appelée Seguonye, et ont desliberé la faire mourir pour mieulx avoir le royaulme à leur voulenté.» Et, en racomptant ces parolles, le cueur luy serra, et tomba pasmé aux piez du Roy de France, lequel le fit incontinant lever et revenir.

Et, quant il fut en son sang rassis, le Roy, qui pitié avoit de luy, dit en ceste manière: « Beau frère d'Espaigne, ne vueillez plus par tristesse et courroux vostre cueur affliger; mais vueillez prendre couraige vertueulx comme par cy devant avez tousjours heu, car je vous prometz et jure par ma foy que, demain au plus matin, envoyray lectres en Espaigne aux barons et peuple du royaulme, et, s'ilz ne veulent obeyr, je iray en personne les mectre à raison.» Quant le roy d'Espaigne ouyt ceste promesse, il fust terriblement joyeulx, et dit tout humblement au Roy qu'il le mercioit.

De cecy furent fort joyeulx les barons de France, car grant compassion avoient du

roy d'Espaigne; et aussi avoient grant desir de eulx exerciter en faitz d'armes, car long temps avoit qu'en France n'avoit eu guerre. Tout celuy jour fut moult festoyé le roy d'Espaigne, et pour l'heure plus ne fut parlé de la matière, si non de faire bonne chière.

Comment le Roy de France escrivit aux Barons d'Espaigne qu'ilz eussent à venir réparer le tort et deshonneur qu'ilz avoient faict à leur roy.

QUANT vint le lendemain au matin, le Roy fit escripre une lettre ainsi que s'ensuyt, et au marge de dessus estoit escript :

De par le Roy, et la lectre contenoit ainsi :

Chiers et bien aymez, Nous avons receu la complaincte de nostre cher et bien aymé frère le roy d'Espaigne, vostre droict et naturel seigneur, contenant comme à tort et sans cause l'avez deschassé de son royaulme, et, que plus est, tenez assiegée nostre belle seur sa femme, et plusieurs aultres grans cas qu'avez faitz à l'encontre de luy, que sont de très mauvais exemple à toute royaulté et noblesse.

Pour ce est-il que Nous voulons savoir la vérité du cas, pour y donner telle pugnition et provision qu'il appartiendra estre faicte par raison; car Nous l'avons mis en nostre protection et sauvegarde, luy, sa famille et biens. En vous mandant que incontinant et sans aulcun délay vous vuydez le siège de devant la royne, vostre naturelle dame, et luy faictes et faictes faire telle obéissance comme, par avant ceste question, estoit faicte et acostumée de luy faire. Et avec ce venez, des principaulx d'entre vous, jusque au nombre de xx, *avec telle compaignie qu'il vous semblera bon, pour dire les causes qui vous ont meu à ce faire, pour en faire la raison comme il appartiendra, en vous notiffiant que, ce vous y faictes faulte, Nous y irons en personne, et en ferons telle pugnition qu'il en sera perpétuelle mémoire. Fait à Paris le premier jour de mars.*

Et au dessus des lectres estoit escript: *Aux Barons et peuple d'Espaigne.*

Le Roy fit incontinent despescher ung courrier auquel furent baillées les dictes lectres, et luy commanda le Roy que il fist extrême diligence. Aussi fit-il, car en cinq sepmaines il fut allé et revenu.

Comment le hérault du Roy de France apporta la responce que luy avoient faicte les Barons d'Espaigne.

QUANT le dict hérault fut arrivé à Paris, il s'en alla tout droit au Palaix descendre de son cheval, puis monta les degrez et vint en la chambre où le Roy estoit. Si luy fist la révérence et dit: «Sire, plaise vous sçavoir que j'ay esté à Seguonie, où j'ay trouvé grant peuple devant, que tiennent la ville assiégée et la royne qui est dedans, et présentay vos lectres aux barons et cappitaynes de l'armée, lesquelz incontinant se assemblèrent et firent lire les lectres par ung de leurs gens; et incontinant qu'ilz les eurent fait lire, ilz me firent tirer à part et tindrent conseil. Au bout de deux heures après m'envoyèrent querir et me firent reponce de bouche, en disant qu'ilz s'esmerveilloient grandement de quoy vous preniez peine et soucy d'une chose qui en riens ne vous touchoit, et que vous ne vous mectez jà en telle adventure de les aller chercher au pays pour telle achoison, et que, par quelque promesse que leur dit roy vous aye faicte, ne vous en devez meler, car pour voz lectres ne pour voz menasses ne lairront à

mectre fin à leur entreprinse, car avecq vous ilz n'ont riens à faire. Je leur requis qu'ilz me baillassent leur responce par escript, mais ilz me respondirent que aultre chose n'en auroye, et me firent commandement que dedans six heures vuydasse le siège et bien tost le pays. Et quant je viz que aultre chose ne pouvoye faire, m'en suis retorné. Et me semble que la ville est assez forte à l'encontre d'eulx, et ne la pourront prendre d'ung long tempz, s'il y a vivres dedans et gens qu'ilz soyent léaulx à leur dame. »

Quant le Roy ouyt telle réponse, il en fust moult mal content, et non sans cause; mais le roy d'Espaigne et les barons de France en estoient bien joyeulx, car grant vouloir avoient que le Roy y allast en armes, comme il fit. Car incontinant le Roy manda tous ses barons, cappitaines et chiefz de guerre, et sans aulcun delay fit appareillier ce qui estoit de besoing pour aller en Espaigne commancer la guerre contre les barons du pays.

Si fut faict telle diligence que, à la fin du mois de may ensuivant, le Roy partit de Paris avecq le roy d'Espaigne, jusques au nombre de cinquante mille bons combatans bien en point, et s'en vint passer à Bourdeaulx et de là à Bayonne.

Comment le Roy de France arriva en Espaigne et ne trouva personne en chemin, sinon le gouverneur d'Espaigne, lequel s'en fuyt incontinent.

Quant le Roy fut près d'Espaigne, il mit ses gens en moult belle ordonnance, et donna la charge de l'avant-garde au roy d'Espaigne. Ilz entrèrent en Biscaye, tousjours serrez ensemble, car ilz n'estoient jamais loing les uns des aultres de deux ou de trois lieues. Si ne trouvèrent adventure aulcune que à compter fasse jusques ils furent bien advant dedans Espaigne, où ils rencontrèrent le gouverneur dudict pays avecq bien xxv^{m} combatans qu'il avoit amassez, qui estoient fort mal acoustrez; et quant ilz apparceurent noz gens, qui venoient bien serrez et rengez, le cueur leur faillit, et s'en fouyrent de peur qu'ilz avoient, de quoy noz gens ne firent pas grand compte, car ilz vouloient aller lever le siège de devant Seguonye.

Si arrivèrent devant une ville que leur fut ouverte, appellée Burges, qui estoit une des bonnes citez du païs, et le Roy les print à mercy, pour ce qu'ilz avoient si tost obéy.

Comment les embassadeurs des Barons d'Espaigne vindrent devers le Roy de France pour avoir paix.

En icelle ville de Burges sejournèrent huit jours le Roy de France et d'Espaigne, et ce pendant le Roy de France remist à son obéissance grant partie des villes à l'entour, et celles qui faisoient grant signe de rebellion, il les faisoit raser et mettre tout à feu et à sang. Les aultres, qui venoient à mercy, leur pardonnoit, tellement que le bruit et l'effroy fut si grant par tout Espaigne que toutes les villes, citez et chasteaux apportoient les clefs et venoient faire obéissance au Roy de France.

De là à huict jours passez s'en partirent pour aller droit à Seguonye, mais ilz trouvèrent en chemin l'ambassade des barons du siège, qui venoient devers le Roy pour traicter paix. Et fut faict plusieurs remontrances au Roy de France de la part des ditz barons, en eulx complaignant à grant tort du roy d'Espaigne, leur seigneur. Mais, pour en faire bref, le Roy de France, qui moult saige et vaillant estoit, congnoissant leur malice et mal talant, fit responce que, se bon leur sembloit, qu'ilz se missent en deffense, car jamais si il ne les pren-

droit à mercy jusque à ce qu'il verroit et viendroient tous les nobles à genoulx devant leur roy, crier mercy, et le peuple tout en chemise, testes nues, et que des plus coulpables il en pugniroit jusques au nombre de cinquante, affin qu'il en fust perpétuelle mémoire.

Ceulx qui estoient venus pour la dicte embassade furent bien esbays, et non pas sans bonne raison, voyant que à la puissance de France ne pourroient resister, et mesmement que les deux tiers du pays estoient jà en sa main. Si ne sceurent que faire, forz qu'ilz obtindrent du Roy dix jours de respit, pour aller notiffier les nouvelles à ceulx qui les avoyent envoyez. Et, quant ilz furent devers eulx et leur eurent dit et fait leur raport, tous furent si estonnez que le plus hardi ne sçavoit que dire.

Comment les embassadeurs des Barons du royaulme d'Espaigne apportèrent la response que leur avoit faicte le Roy de France, et comment le populaire vint par devers le Roy pour luy crier mercy, quant ils sceurent les nouvelles du Roy de France.

Comment le populaire fut tantost dessevré d'avec les seigneurs, par quoy, voyant que resister ne pouvoient, si vindrent tous

à la mercy du Roy de France en la forme que les embassadeurs leur avoient denuncié. Le Roy les receut à mercy et se informa diligemment des principaulx ammoteurs de cestuy peuple, et trouva que quatre des plus grans barons d'Espaigne avoient cecy machiné pour parvenir au royaulme à leur vouloir. Ceulx furent prins, et jusques à cinquante de leurs complices, que le Roy fit mener après luy jusques à Seguonye devers la royne, la quelle vint, à grant honneur et moult belle compaignie, au devant du dict Roy et de son mary jusques à quatre lieues.

Quant elle fut devant le Roy de France, elle se mist à deux genoulx d'aussy loing qu'elle le peut veoir, et de là ne se voult lever jusques le Roy hastivement descendit, et la redressa, puis la baisa. Et la royne, qui moult sage dame estoit, va dire telles parolles :

« Hélas! très hault et puissant Roy, qui pourroit vous récompancer le très hault bien et secours que de vostre bénigne grace avez donné à ceste pouvre captive? C'est chose impossible à tous les humains ; mais Nostre Seigneur Jésus-Christ doint grace à monseigneur mon mary et à moy d'y faire le possible, et Dieu vueille le résidu parfaire en sa saincte gloire !

— Belle seur, dit le Roy de France, qui fut fort content de son recueil, cela est tout compensé; ne parlons plus que de faire bonne chière, et allez veoir vostre mary, qui vient icy après, avec les prisonniers et gens de vostre royaulme.

—Sire, dit-elle, quand je vous voy, je voy tout; si ne vous laisseray, mais que je ne vous déplaise, jusques à la ville. »

Quand le Roy vit la grande humilité de ceste femme, il la fist monter à cheval, et s'en retourna arrière, et la mena avec luy à force devers le roy d'Espaigne son mary, qui grant feste luy fit. Si s'en allèrent moult joyeusement, en devisant de moult de choses, jusqu'en la ville, laquelle fut toute tendue le plus richement que l'on peut faire. Et fut receu le noble Roy de France au plus grand honneur et humilité que l'on peut. Dont luy et tous ses gens se contentèrent moult fort, et furent bien joyeulx de veoir cette belle ville et si bien accoustrée comme elle estoit, car oncques n'avoient veu telles besongnes.

Comment le noble Roy de France entra en la ville de Seguonye avecques le roy et la royne d'Espaigne, et aussi les prisonniers qu'il menoit après luy, pour faire la pugnition telle qu'il appartenoit.

Quinze jours dura la feste en Seguonye, où il fut faict de moult beaux esbatemens et joustes, que je laisse pour cause de briefveté. Mais tousjours faisoit faire le noble Roy de France justice de ceulx qui avoient encommancée l'injure contre le roy d'Espaigne. Si fit au bout de xv jours drecer un eschaffault au milieu de la ville, et illec, devant le peuple, fit décoller les quatre plus principaulx coulpables du cas. Puis envoya en chascune bonne ville cinq des aultres pour monstrer exemple au peuple de bien servir et obéyr à leur roy mieulx qu'ilz n'avoient faict par avant, et que ung chascun y print exemple. Après ce mit le roy d'Espaigne en son royaulme, et fut mieulx obéy et craint que jamais n'avoit esté par avant. Cela fait, deslibéra s'en retourner en France avecq son armée, car il avoit mis tout le pays en bonne paix et concorde.

Comment le roy d'Espaigne et la royne, voyant que le Roy de France s'en vouloit retourner, se vindrent agenoillier devant luy en luy merciant le bien, l'honneur et le service qu'il leur avoit faict, et luy recommandèrent leur fille.

QUANT le roy d'Espaigne et la royne virent que le Roy de France s'en vouloit retourner en France, si ne sçavoient en quelle manière ilz le devoient remercier ne regracier le bien et l'honneur qu'il leur avoit fait. Par quoy s'en vindrent devant tout le peuple mectre à ses piedz, en disant:

«Très hault et puissant Roy, bien sçavons que icy ne povez bonnement guières demourer, pour les grans affaires de vostre royaulme. Si sçavons bien que à nous n'est pas possible de vous pouvoir recompancer en aulcune manière, mais, toutefoiz, ce que en nous sera possible desirons fort de faire et acomplir envers vous. Si vous prions et requérons que veuillez mectre sur nous et noz successeurs tel tribut et revenu comme il vous plaira, car de vous et de voz successeurs voullons doresnavant tenir nostre royaulme comme bons et loyaulx subgetz, car c'est bien raison.»

Quant le Roy ouyt ses parolles, il en eut

moult grant pitié; si leur respondit, en les relevant : « Mes amys, croyez que envie de gaïgner et acquérir pays ne m'a pas fait venir en ce royaulme, mais le desir et vouloir de justice augmenter et les honneurs royaulx garder et entretenir. Si vous prie que plus ne soit parlé de ces parolles, ains le vous deffens en autant que craignez à me desplaire; mais pensez de bien faire, et sagement gouverner voz subgetz en bonne justice et en craincte de Dieu. Car par ce moyen prospérerez, et non autrement; et si riens vous survient, faictes le moy sçavoir, car sans nulle faulte vous secourray et ayderay. »

Quant ilz virent la grant amour et cordialité que le Roy avoit envers eulx, la royne print sa fille, qui estoit de l'aage de cinq à six mois, entre ses bras, et vindrent devant le Roy de France, luy requérant que son plaisir fût ouyr et escouter une petite requeste qu'ilz luy vouloient faire.

« Je le veulx bien, » dit le Roy.

Adonc la royne commença à parler ainsi: « Sire, puis que ainsi est que à vous du tout avons nostre espérance, vous prions et requérons que ceste pouvre fille que voyez cy entre mes bras vous soit pour recommandée; car jamais n'avons espérance d'avoir d'aultres enfans, pour ce que sommes desjà fort

sus l'eage; par quoy, si Dieu luy donne grace de vivre eage competant pour marier, vostre plaisir soit la pourveoir de mary comme il vous plaira et que verrez que luy sera nécessaire, et à icelluy bailler le régime et gouvernement de cestuy pays, car nous voullons que de par vous y soit mis et ordonné roy comme bon vous semblera, car c'est raison. »

Quant le Roy de France vit leur grant humilité et affection, le cueur luy actendrit, et eut grant pitié d'eulx, et leur respondit en ceste manière : « Chers amys, je vous remercie la grant affection et amour que avez envers moy, et sachez que vostre fille n'est pas à refuzer; et si Dieu donne grace à mon filz de vivre en eage parfait, et vostre fille aussi, je seroye moult joyeulx que fussent conjoins par mariage ensemble. Et, si Dieu me donne grace de vivre jusques à l'heure, je vous prometz que mon filz n'aura aultre femme que vostre fille.— Hélas, Sire, pour Dieu mercy, n'entendez pas que monseigneur mon mary et moy soyons si présumptueux que le vous ayons dit et requis à celle fin que la prenez, mais seullement pour quelque seigneur de voz barons, tel que vostre bon plaisir sera, car trop nous feriez de l'honneur de luy donner vostre filz.

—Certes, dit le Roy, ce qui est dit est dit, et se nous vivons il en sera plus avant parlé, car maintenant n'en pouvons bonnement aultre chose faire; si prendrons congé de vous.

—Vrayement, dit la royne, s'il vous plaist, monseigneur mon mary et moy vous conduyrons jusques à Paris, car j'ay grant desir de veoir ma très honnorée dame la Royne.

—Mes amys, respond le Roy, vous ne pouvez bonnement bouger, ny ne devez, quant à present, car ce peuple, que nouvellement a esté réduit, pourroit facillement en vostre absence estre séduit en peu de temps; car tous les coulpables ne sont pas mors, ne aussi les parens des pugnis, que pourroient faire à l'encontre de vous quelque vengence ou quelque maulvaise conspiration; par quoy ne veulx que nullement vous vous despartez d'ici, mais que seullement les entretenez en bonne paix et amour, et vous tenez sur vos gardes, et tenez bonne justice, et craignez et aymez Dieu et le servez, et tout bien vous en viendra, et sans sa grace ne pouvez nul bien avoir. Je vous recommande aussi l'estat de l'Esglise et les pouvres, [qui sont les membres de nostre Seigneur,] et gardez bien qu'ilz ne soient opprimez ne follez, et

Dieu vous aymera.» En ces belles remonstrances et enseignemens que le Roy leur fit, présent plusieurs barons, prindrent congié les ungs des aultres à grans souspirs et regrez.

Comment le Roy de France print congié du roy d'Espaigne et de la royne, et comment le peuple du païs acompaigna le Roy grant chemin.

Toutesfoiz, pour abrégier, le Roy se despartit d'Espaigne à grans pleurs et lamentations du roy, de la royne, et de ceulx du pays, qui l'acompaignèrent grant espace de temps, et donna le roy d'Espaigne de grans et riches dons au Roy et aux barons et aux chevaliers, tellement qu'il n'y avoit en toute l'armée petit ne grand qui ne s'en louast et qui ne tint le roy d'Espaigne à vaillant et puissant roy.

Si firent tant par leurs journées qu'ilz vindrent à Paris, où ilz furent moult joyeusement et honnorablement receuz, et dura la feste dix jours. Puis print chascun congié du Roy, qui bien les envoya joyeulx et contans en leurs maisons.

Comment le Roy de France morut, dont fut demené grant dueil par tout le royaulme.

Le bon Roy de France, au bout de quatre ou cinq ans après, print une maladie que longuement luy dura, et en la fin en morut, dont fut grant dommage au pays, et en fut demené grant dueil par tout le royaulme, et expressément la Royne, que moult l'aymoit. Si fut embasmé comme à tel prince et seigneur apartenoit. La Royne, qui saige dame estoit, après la sépulture du Roy print le gouvernement du royaulme, pour ce que son filz estoit encore jeune, et le gouverna en bonne paix et transquilité et union de justice quelque peu de temps. Après fut sacré à roy Monseigneur Jehan, son filz, dont fut fait par tout le païs une merveilleuse joye.

Si laisserons à parler d'eulx et retornerons au roy d'Espaigne et à la royne, qui si bien ensuivirent et gardèrent les bons enseignemens que le Roy de France leur avoit faitz qu'ilz gardèrent et gouvernèrent leur païs et royaulme en bonne paix, justice et amour de leurs subgetz.

Comment le roy et la royne d'Espaigne sçeurent que le bon Roy de France estoit mort, dont ilz demenèrent grant dueil.

En ce temps vint nouvelles en Espaigne comme le Roy de France estoit allé de vie à trespas, dont fust demené ung merveilleux dueil par le roy et la royne et les barons du pays, et n'y eut monastère, esglise ne convent où le roy ne fit faire obsèques, prières et oraisons pour l'ame du bon Roy, et en portèrent le roy et la royne le dueil ung an, et moult bien en firent leur devoir. Toutesfoiz il n'est dueil que au bout de quelque temps ne s'appaise et que on n'oblye, et mesmement quant les parties sont loing l'une des aultres. Le roy et la royne d'Espaigne nourrirent leur fille moult bien, et luy firent apprendre toutes bonnes meurs et à parler tous languages, tant que on ne sçavoit fille en tout le royaulme plus belle, plus sage, ne mieulx moriginée qu'elle estoit.

Le père et la mère devindrent vieulx, qui aultres enfans n'avoient que celle fille de l'eage de quinze ans ou environ, et pensèrent entr'eulx qu'il estoit besoing et temps, pour le mieulx, de la marier à quelque ung qui

gouverneroit le royaulme, et se faisoient enquérir par toutes terres mary que fut propice pour la fille, car ilz avoient du tout oublié la promesse qu'ilz avoient faicte au Roy de France, tant que les nouvelles en vindrent au roy d'Angleterre, que pour lors estoit vefvé, par quoy envoya une embaxade en Espaigne.

Comment le roy d'Angleterre fiença la fille du roy et de la royne d'Espaigne, appelée ANNE, *par procureur.*

LE roy d'Angleterre, qui ouyt parler de ceste fille qui estoit tant belle, tant sage et bien moriginée, se pensa en luy mesmes qu'il seroit bon que la fit demander. A ceste cause envoya en Espaigne une moult belle compaignie de barons et chevalliers en embassade pour demander la fille en mariage, et donnèrent plusieurs beaux présens au roy et à la royne, à la fille et aux barons et chevaliers d'Espaigne, pour mieulx les attraire à leur voulenté, et firent tant envers le roy et la royne que leur fille leur fut accordée, dont la fille n'estoit pas bien contente, car on luy avoit raporté que le roy d'Angleterre estoit desjà fort vieulx et cassé; mais, pour amour de son père et de sa

mère, n'en oza mot sonner, à celle fin qu'ilz n'en fussent marris ne courroucez à l'encontre d'elle.

Les fiançailles furent faictes par procureur, et la fiença le procureur et conte de Lencastre pour et au nom du roy, dont les Anglois furent moult joyeux et en firent grant feste, et donnèrent de beaux joyauls à leur nouvelle dame et aux damoiselles. Huit jours après s'en voulurent torner pour faire la responce au roy comme ilz avoient exploicté et besongné, et fut prins terme d'espouser, et promirent que dedans le dict temps amèneroient leur roy pour parachever le mariage.

Si prindrent congié les ungs des aultres et s'en partirent les Anglois bien joyeulx d'Espaigne, de ce qu'ilz avoient si bien fait la besongne, et firent tant par leurs journées qu'ilz arrivèrent en Engleterre, où ilz furent receus à grant joye, et vindrent à Londres, où le roy les festoya merveilleusement.

Comment les ambassadeurs apportèrent nouvelles au roy d'Angleterre de ce qu'ilz avoient faict avecq le roy d'Espaigne.

Si furent les ambassadeurs receuz à moult grant honneur et joye du roy d'Angle-

terre, leur seigneur, et leur demanda comment ilz avoient besongné touchant la matière. Le conte de Lencastre dit comme, eulx estre arrivez en Espaigne, en parlèrent au roy et à la royne, « lesquelz nous firent responce qu'ilz estoient bien joyeulx du mariage et que vous leur faisiez beaucop de l'honneur. Par quoy, sans plus actendre, la fiançay pour vous comme procureur, et avons mis terme d'espouzer d'uy en quatre mois. »

Le roy, oyant les nouvelles, fut si souspris de joye qu'il fit crier parmy Londres que l'on ne ouvrist les bouticques de huit jours et qu'on fit feste. Cependant fit faire le roy d'Angleterre grant appareil pour espouser celle qui avoit desjà gaigné le cueur de luy, car il desiroit fort la contempter, pour les biens que on luy avoit dit d'elle, et aussi pour ce que on luy avoit rapporté secrètement qu'elle ne prenoit pas plaisir au mariage. Et, pour ce que le roy d'Angleterre ne trouvoit pas bien en son païs draps d'or à sa voulenté, deslibéra de venir passer à Paris pour soy y fournir de bagues, coliers et joyaulx, comme mestier luy estoit.

Si s'en partit d'Angleterre bien acompaignié de chevaliers et barons, car en celuy temps n'estoit nulles nouvelles de guerre.

Si vint descendre en Normandie, à quelque IIIIxx chevaulx acostrez selon la mode du pays, et fit tant par ses journées qu'il vint à Paris, là où estoit le jeune Roy de France, de l'aage de XVIII à XX ans, tant beau, tant sage que merveilles; et par la Royne, sa mère, totallement se gouvernoit, et bien luy en prenoit, car elle tenoit le royaulme en bonne pollice, justice et transquilité.

Comment la Royne de France envoya au devant du roy d'Angleterre des plus grans de ses barons et aussi les bourgeoys de la Ville.

QUANT la Royne de France sçeut la venue du roy d'Angleterre, elle fit aller au devant de luy tous les barons, bourgeois et citoyens de Paris en belle ordonnance. Ce jour n'estoit pas à Paris le jeune Roy, ains estoit allé à la chasse à ung sanglier au Boys de Vincennes, où il demeura tout le jour.

Quant le roy d'Angleterre fut entré dedans Paris, il vint veoir la Royne, laquelle moult bien le festia; et, ainsi qu'ilz estoient au soupper, le roy d'Angleterre desclara à la Royne la cause de son voyagé, et pour quoy il estoit passé par France. Si loua merveilleusement la beaulté et le sens de la

pucelle, et ne fut, au soupper, parlé d'aultre matière, car le roy y avoit grande affection, et mesmement comme ces vieillards, qui sont incontinent bridez. Après soupper, les instrumens vindrent, et dancèrent et firent la meilleur chière qui leur fut possible. Le roy d'Angleterre souhaicta fort à veoir le jeune Roy de France, et, aprez qu'ilz eurent longuement passé temps, le roy d'Angleterre s'en alla retraire, et aussi toutes ses gens, qui moult furent joyeux du recueil et de l'honneur que la Royne leur avoit fait. Quant le roy fut en sa chambre, ilz encommancèrent à parler et louèrent merveilleusement la Royne, que si grant honneur leur avoit fait.

Quand la Royne fut en sa chambre, bien luy souvint des parolles que le feu Roy son mary luy avoit dictes quant il revint d'Espaigne, comme il avoit promis à son filz la fille du roy d'Espaigne. Aussi désiroit-elle fort que son filz fut marié. Si envoya quérir le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, qui en Espaigne avoient esté avec le feu Roy, et leur dit en ceste manière :

« Beaux cosins, je vous ay envoyé quérir comme mes principaulx amys et de mon filz. Vous avez ouy les grans biens qu'on dict estre en ceste fille d'Espaigne. Il est temps, comme vous voyez, que le Roy, mon

filz, soit marié. Si me suis pensée que plus beau mariage ne pourroit trouver, si la fille est telle comme l'on dit; pour ce vous prie que m'en conseillez, car bien croy que, si le roy d'Espaigne savoit que mon filz la voulsist avoir, voulentiers la luy donneroit. »

Les seigneurs regardèrent la Royne et luy dirent en effect que mieulx ne pouvoit faire. Si se tindrent fort coupables de ce que plus tost n'en avoient parlé, et pour ce à celle heure s'en allèrent monter à cheval à peu de compaignie et s'en allèrent au Bois de Vincennes devers leur jeune Roy, leur seigneur, luy dire les nouvelles. Si le trouvèrent couché; mais, dès incontinent qu'il sceut qu'ilz estoient arrivez, les envoya querir et les fit venir jusques à son lit pour savoir que les mouvoit à celle heure, car desjà estoit fort tard.

Comment le duc d'Orléans et de Bourbon vindrent tout de nuyt au Boys de Vincennes pour apporter les nouvelles au Roy, comme vous orrez.

Quant les barons eurent tout compté au Roy la matière que avoit esté entre sa mère et eulx, il leur dit qu'ilz s'alassent coucher, et que demain au bon matin il y auroit pensé

et leur en feroit responce; par quoy les barons prindrent congié de luy et s'en allèrent en leurs chambres.

Et quant ilz s'en furent allez, le Roy cuydoit dormir, mais il ne pouvoit. Si veilla toute la nuyt en pensant à la beaulté qu'ilz luy avoient dit qui estoit en la fille, car elle luy estoit jà entrée au cueur; mais il doubtoit fort le reffuz, pour ce que le roy d'Angleterre l'avoit jà fiancée. Si deslibéra en soy une moult estrange façon de faire, laquelle il délibéra en son entendement de faire et acomplir, et la mena à fin le plus sagement que oncques fit personne.

Quant vint au matin, le Roy se leva, qui n'avoit pas oublié la besongne; si dit à ses barons : « Je veulx aller par devers ma mère la Royne si secrètement que ne soye apparçeu. Allez-vous en devant, et me faictes assembler tous les principaulx de mon Conseil en quelque lieu que n'en soit mot sonné. »

Tantost partirent de Vincennes, et vindrent à Paris, car guières n'estoit loing, et vindrent devers la Royne luy dire ce qu'ilz avoient besongné et comme le Roy venoit dissimulé, pour ce qu'il ne vouloit estre cogneu des Anglois, congnoissant que le Roy avoit une singulière affection en la besogne. Si vint vers sa mère, que, incontinant que

elle le vit, luy fit une merveilleuse chière. Si fit dès l'heure assembler les principaulx de sa baronnie et de son Conseil, et, quant il y fut, commença à parler en ceste manière :

Comment le Roy de France vint dissimulé pour peur qu'il ne fust congneu des Angloys.

Ma chière dame et mère, j'ay entendu que m'avez mandé, et y ay assez pencé. Et sçay bien que vous, ne mes parens que icy sont, ne me vouldriez conseillier chose que ne fust à mon honneur et prouffit. Si la chose est telle comme l'on dit, je y vouldrois bien entendre, car mieulx ne sçaurois trouver; mais je y voys deux grans ostacles et empeschemens, pour ce qu'elle est fiancée au roy d'Angleterre, qui y va pour l'esposer, par quoy à l'aventure le roy d'Espaigne ne vouldra pas rompre sa promesse; et, si ainsi estoit, ce nous seroit ung reprouche et deshonneur perpetuel. L'aultre point si est que, si le dict roy d'Espaigne la nous octroye, et puis, quand nous l'aurons veue, elle ne nous est agréable, ce seroit une aultre grant villenye de luy avoir fait perdre son premier mariage. Et, comme vous sçavez, c'est une chose qui doit venir de fran-

che voulenté, car c'est une longue chance que mariage. Et pour donner à ces deux poins conclusion et fin, je me suis pensé de m'en aller en Espaigne en habit dissimulé, en la plus grant gorre et triumphe que sera possible, et changeray mon nom et feray aller mon armée par quelque autre lieu, et mes chariotz, que tous les jours sçauront de mes nouvelles. Et quant je seray arrivé de par de là, selon que je verray la matière d'espouser ou non, je le feray. Si vous prie que en ce vueillez aviser et en dire voz oppinions, car je ne suis point arresté à mon opinion que je ne vueille bien faire et user par vostre bon conseil. »

Quant la Royne ouyt ainsi sagement parler son filz, elle en fut moult joyeuse; si furent tous ceulx du Conseil. Adonc la Royne va dire en ceste manière : « Mon très aymé filz, il me semble que vous avez merveilleusement et sagement prins vostre voulenté et intention de vous en aller en la manière que vous avez devisée; car, principallement, nul mariage ne se doit faire si les parties ne s'i consentent et qu'elles y viennent par bonne et vraye amour; autrement il en vient beaucop de inconvéniens. Pour ce, je suis de vostre oppinion, pourveu toutesfoiz que au plus hault estat que faire ce pourra vous y alliez, si cas d'a-

venture advenoit que le mariage se fist, car monseigneur vostre père en vint en grant triumphe et honneur, par quoy ne fault pas amaindrir vostre estat; car il est besoing que y soyez fort et en grant triumphe, pour tousjours honnorer et faire craindre vostre royaulme. »

Pour abréger, tous furent de celle oppinion. Et quant tout fut conclu, l'on ordonna que le Roy ne verroit point le roy d'Angleterre, si non secrètement, affin qu'il ne fut de luy congneu, et fut ordonné que tous les draps d'or et de soye, les plus beaulx bagues, cheynes, coliers et aultres choses servans à la matière, seroient retenus et prins pour porter en Espaigne, et que on en laisseroit une partie pour ayder à fornir le roy d'Angleterre, et que la Royne l'entretiendroit sept ou huit jours jusques le Roy de France seroit prêt de partir. La Royne fist ouvrir tous les trésors du feu Roy son mary, qui estoient merveilleusement grans, car jamais n'avoit eu guerre que en Espaigne, par quoy il s'i trouva grant habundance de riches joyaulx, lesquelz le Roy print pour porter avecques luy.

Le duc d'Orléans eut en charge de faire la diligence de l'apprest de ce qui estoit nécessaire. Si print cent les plus beaux barons de cheux le Roy, qui estoient de son

eage, et cent jeunes pages que merveilleusement estoient beaux, car ilz avoient les cheveulx aussi jaulnes que fin or. Si les fit le duc d'Orléans habiller de livrée comme il luy sembla pour le mieulx. Le Roy retourna à Vincennes et dit au dict duc d'Orléans qu'il fist la plus grant diligence que faire ce pourroit, et que, incontinent que les pages et barons seroient prestz, que les luy amenast à Vincennes. Et ce pendant le dict duc d'Orléans et de Bourbon, qui eurent la dicte charge, firent apprester deux mille hommes d'armes, des plus grans du royaulme, et quatre mille archiers, avec les costilliers et pages, pour conduire et garder le grant nombre des coffres et bahutz qu'il menoit, car dedans iceulx furent mis habillemens, draps d'or et de soye, bagues et aultres richesses innumérables, et fit mener, avecq les dictz sommiers, chariotz, costuriers et brodeurs, qu'ilz ne faisoient aultre chose que faire habillemens de diverses manières.

La Royne entretint le roy d'Angleterre au mieulx qu'elle peut et le plus honnorablement que faire se pouvoit, en attendant que son filz fut prest. Et ce pendant le dict roy faisoit chercher draps d'or, de soye, et aultres bagues pour eulx fornir; lesquelz en trouvèrent bien peu, car le Roy de

France avoit prins tout le meilleur et le plus beau, dont les Anglois estoient fors esbays comme en une telle ville que Paris avoit si peu de draps de soye; toutesfois leur fut force de prendre en gré ce qu'ilz trovèrent. Cependant le Roy de France fut prest pour partir, et s'en allèrent secrètement par bandes, les ungs par un lieu, les autres par ung aultre, tellement que le roy d'Angleterre ne ses gens s'en apparceurent point.

Comment les cent chevaliers et les cent pages, tous montez et habillez de mesmes, arrivèrent devers le Roy de France à Vincennes.

Les cent barons et les cent pages, en belle ordonnance, vindrent devers le Roy à Vincennes, habillez si mignonnement que c'estoit merveilles et belle chose à veoir; car ilz estoient tous vestus de velours noir, brodé tout à l'entour de fin or, et les pourpoins estoient de fin satin cramoisy. Ilz estoient merveilleusement beaulx et blondes et bien en poinct; mais sur tous estoit le Roy le plus beau et le plus parfaict, car bel et grant homme estoit.

Si deffendit incontinant à ces gens qu'ilz ne dissent à personne qu'il estoit, si non

qu'il avoit nom Jehan de Paris, et qu'il estoit filz d'ung riche bourgeois du dict lieu, qui luy avoit laissé moult grand richesses et grans biens après son décèz.

Quand il sceut que le roy d'Angleterre vouloit partir demain de Paris, il part et tire son chemin par la Beausse, car il sçavoit bien que le roy Anglois vouloit tirer à Orléans et de là à Bourdeaulx, et pour ce il s'en alla devant jusques vers Estampes. Et quant il fut adverti que le roy d'Angleterre venoit, il partit d'Estampes et se mit à chevaucher la Beausse tout bellement pour contre actendre le roy d'Angleterre.

Ce fut un mardy aprèz que le Roy, qui Jehan de Paris se faisoit nommer, chevauchoit à tout les deux cens chevaulx grisons et gens telz comme avez ouy compter cy devant. Et son ost estoit allé par aultre chemin, affin que le roy d'Angleterre ne les apparceust, et conduisoient les chariotz et richesses de Jehan de Paris, et avoient tous les jours nouvelles les ungs des aultres. Le roy anglois se partit iceluy jour d'Estampes et chevauchoit moult fort. Si luy dirent ses gens que devant eulx avoit une compaignie de gens moult belle et bien acoustrée : « Il seroit bon envoyer veoir que c'est. »

Comment le roy d'Angleterre envoya l'ung de ses hérauLx pour les veoir et savoir que c'estoit, et comment il demanda le chef de la compaignie.

Alors le roy d'Angleterre commenda à l'ung de ses barons qu'il allast quérir ung hérault, lequel fut incontinent venu; et alors le roy luy dit et chargea que il allast veoir celle belle compaignie, et qu'il s'enquérist et demandast qui estoit le seigneur d'eulx, et qu'il le saluast de par luy.

Incontinent le hérault partit et picque son cheval des esperons, et fit tant qu'il arriva près d'eux, et regarda comme ilz chevauchoient en belle ordonnance, et tous les chevaulx pareils. Il ne sceut que faire, car ilz luy sembloient estre tous anges descendus des cieulx, ny oncques sa vie n'avoit veu si belle compaignie.

Si print courage et se mit en la garde de Dieu, et vint jusques au plus près des derniers, tout paoureux et tremblant, et dit: « Dieu vous gard, messeigneurs; vueillez sçavoir que le roy d'Angleterre, mon maistre, qui vient icy après moy, m'a envoyé vers vous pour savoir qui estoit le cappitaine et seigneur de si belle compaignie.

—Amy, dit l'ung d'eulx, elle est à Jehan de Paris, nostre maistre.

—Et est-il icy?

—Ouy, respondirent les François; il chevauche bien loing devant.

—Et vous semble y, dit-il, que je puisse parler à luy, et quel cheval il chevauche?

—Vous pourrez bien parler à luy, mais que vous hastez ung peu de chevaucher.

—Et comment le congnoistrey-je?

—Vous le pourrez congnoistre; et si il est habillé comme les aultres, mais il porte une petite verge blanche en sa main. »

Si dist le hérault : « Grant mercy. »

Adonc chevauche le hérault parmy la presse, voyant si grant triumphe qu'il en estoit quasi en rêverie. Si chevaucha tant qu'il vit celuy que l'on luy avoit dict; lors vint à luy et le salua honnorablement en disant :

« Très hault et puissant, je ne sçay voz tiltres par quoy vous puisse honnorer; si me aurez pour excusé. Plaise vous sçavoir, mon très redoubté et honnoré seigneur, que le roy d'Angleterre, mon maistre, m'a icy envoyé par devers vostre Seigneurie sçavoir quelz gens vous estez, car il est icy bien près et desire fort estre en vostre compaignie.

—Mon amy, vous luy pourrez dire que je me recommande à sa bonne grace, et que, s'il chevauche ung peu legièrement, nous

pourra actaindre, car nous ne chevauchons pas trop fort.

— Et que luy diray-je qui vous estes?

— Mon amy, dictes luy que Jehan de Paris suis appelé. »

Le hérault ne l'oza plus interroguer, doubtant luy desplaire. Si s'en retourna vers son seigneur, tout esmerveillé de ce qu'il avoit veu. Si chevaucha si fort jusques qu'il vint devers le roy. Et, quant fut à luy, si luy compta les triumphes et merveilles qu'il avoit veues et ouyes. Et luy dit qu'ilz estoient environ deux cens chevaulx, tous d'une livrée, et estoient les chevaulx tous d'un poil, et y avoit cent hommes et cent pages, tous d'ung mesme habit et de mesure d'eage, les plus belles gens que jamais il avoit veuz. « Si croyroy-je plus tost que ce fussent esperitz que corps mortelz; toutesfoiz suis venu à eulx et ay tant fait que j'ay parlé à leur maistre, lequel j'ay salué de par vous. Et m'a dit qu'il estoit nommé Jehan de Paris, car plus avant ne l'ay ozé interroguer, et si n'y a différence entre eulx et luy si non qu'il porte ung baston blanc en sa main, et est merveilleusement bel sus tous les aultres, et ne chevauche pas si fort que tost ne l'ayez aconceu. »

Comment le roy d'Angleterre commanda à ses barons qu'ilz chevauchassent, quant il sceut les nouvelles de Jehan de Paris.

Or chevauchons, dit le roy d'Angleterre; et alors dit au plus principaulx de ses barons qu'ilz chevauchassent auprès de luy en belle ordonnance. Si chevauchèrent tant qu'ilz vindrent joindre jusques aux derniers, et, quant il les vit, il en fut esmerveillé. Toutesfoiz les salua moult doucement, et ilz luy rendirent son salut.

« Messeigneurs, dist le roy Anglois, je vous prie que me vueillez monstrer Jehan de Paris, pour ce que l'on m'a dit qu'il est seigneur de ceste compaignie.

— Sire, dirent ceulx, nous sommes ses serviteurs; si le trouverez ung peu plus avant, où il porte ung baston blanc en sa main et chevauche devant, pour l'amour de la pouldrière.

— Je vois parler à luy.

— En bonne heure, » dirent-ilz.

Tant chevaucha le roy, regardant de çà et de là, qu'il vint jusques à Jehan de Paris, lequel il salua moult doucement, en disant:

Comment le roy d'Angleterre arriva auprès de Jehan de Paris en le saluant moult doucement, et Jehan de Paris le roy.

DIEU doint honneur et joye à Jehan de Paris et à sa belle compaignie; ne vous desplaise, car je ne sçay le tiltre de vostre principalle seigneurie.

— Sire, dist Jehan de Paris, vous le sçavez bien, car c'est mon droit tiltre que Jehan de Paris. Vous soyez le très bien venu; et, s'il vous plaist, me direz le vostre.

— Voulentiers, dist le roy; je suis le roy des Anglois appellé.

— En bonne heure, dit Jehan de Paris; et où allez vous en ces marches?

— Certes, dit le roy, je m'en vois marier en Espaigne à la fille du roy du pays.

— En bonne heure, par sainct Piquault, dit Jehan de Paris.

— Et vous, dit le roy, en quel pays allez vous?

— Certes, dit Jehan de Paris, je m'en vois passer le temps par les pays, car je me esmayoie à Paris. Et pour ce ay déliberé d'aller jusques à Bourdeaux, et ailleurs, si le courage le me conseille.

— Or me dictes, beau sire, dit le roy, s'il est vostre plaisir, de quel estat estes-vous, qui telle compaignie menez, car c'est la plus belle que je vis oncques.

— Certes, respondit-il; je suis filz d'ung moult riche bourgeois de Paris, qui trespassa il y a long temps et me laissa moult de biens; si m'en vois en despendre une partie, et puis j'en amasseray de l'autre.

— Comment! amasser? dit le roy; et menez vous tout ce train à voz despens?

— Ouy certes, et est bien peu de chose quant à moy, veu ce que mon père m'a laissé.

— Par ma foy, dit le roy, vous en serez bien toust à bout, car il n'y a roy sus la terre que n'en fut bien las et chargé de entretenir ung si bel estat.

— Certes, dit Jehan de Paris, il ne vous en fault jà soussier, car j'en ay bien plus ailleurs. Or chevauchons plus fort, car il nous faut aller anuyt coucher près d'Orléans. »

Si s'en vont chevauchant plus fort qu'ilz n'avoient acostumé. Et le roy disoit parfoiz à ses gens : « Cest homme est bien fol de ainsi aller despendant le sien par le pays à si grant triumphe et honneur; et, fut il roy ou empereur, il a ung beau train.

— Sire, dirent ses gens, il a moult belle

contenance, et, se il né fust bien sage, il n'eust sçeu assembler, pour argent qu'il aye, une telle compaignie.

— Bien est vray, dit le roy; je ne sçay que y pencer. Mais ce m'est une chose moult impossible à croire que le filz d'ung bourgeois de Paris puisse maintenir cest estat. » Puis picquoit et venoit parler à Jehan de Paris, qui ne tenoit compte de luy que bien à point et en bonne forme. Si tenoit une moult belle gravité, et avec ce belle contenance.

Quand ilz furent prèz d'ung lieu nommé Artenay, Jehan de Paris va dire au roy d'Angleterre, qui moult fort le regardoit :

« Sire, s'il est de vostre plaisir, vous vous en viendrez soupper avecques moy, et ferons bonne chière.

— Grant mercy, dist le roy, mon amy; mais je vous prie que viengnez avecques moy, et deviserons des choses que avons veues.

— Non feray, respondit Jehan de Paris; je ne laisseroye pour riens mes gens. »

Et, en parlant de beaucop de choses, chevauchèrent tant qu'ilz vindrent au dict lieu pour logier, là où il trouva ses fourriers, qui avoient acoustré les logis le plus sumptueusement que l'on pourroit deviser. Car les cuysiniers et maistres d'ostelz al-

loient tousjours devant à celle fin que tout fut prest quant il seroit arrivé, ce que le Roy d'Angleterre ne faisoit pas; pour ce luy failloit prendre en gré ce qu'il trouvoit par les hostelleries, qui souvent estoient mal acoustrées. Quant ilz furent arrivez auprès de la ville, chascun s'en alla en son logis avecq leur compaignie.

Comment le roy d'Angleterre s'en alla en son logis, et comment Jehan de Paris luy envoya de ses biens au soupper.

Quant Jehan de Paris fut entré en son logis, il fust moult joyeulx, car il estoit bien acoustré et le soupper prest, auquel avoit grant quantité de venaison et voullataille de toutes sortes, car il y avoit gens qui ne faisoient aultre chose que d'aller à travers pays pour trouver et achepter ce que leur estoit necessaire, par quoy riens ne leur failloit. Les genz du roy d'Angleterre firent tuer beufz et moutons, et de vieilles poulailles qu'ilz trouvoient. Vous povez penser si la chair estoit fort tendre. Quant il fut temps de soupper, Jehan de Paris fit porter au roy d'Angleterre, en grans platz d'or, de viande de toutes sortes

et vin à grant foyson, dont le roy et tous les Angloys furent plus esbayz que devant; toutesfoiz il les mercia et se assit à soupper, tandis que la viande estoit chaulde, car son soupper n'estoit pas prest, et si n'y avoit pas grant chose que actendre deust estre.

Grant parlement estoit, entre ses gens et le roy, de Jehan de Paris; les ungs disoient :

« Il est bien fol de ainsi legierement despendre ung si grant tresor, lequel est impossible qu'il luy puisse longuement durer. »

Les aultres disoient : « Par Dieu, si a il une moult belle contenance, et ressemble bien estre sage homme.

—Certes, dist l'aultre, je m'esmerveille de la grant hausterité qu'il tient, car il ne tient compte du roy n'emplus que de son pareil.

—Mais où a il si tost trouvé telle provision, dist le roy, comme il nous a envoyé, et quelle vaixelle a il? Vrayement, c'est une choze bien dure à croire à qui ne le verroit; toutesfoiz, c'est ung beau passetemps que d'estre en sa compaignie; plust à Dieu qu'il voulsist tirer nostre chemin.

—Certes, Sire, dit un Angloys, si fait il jusques à Bourdeaulx, comme il dit.

— J'en suis moult joyeulx, dit le roy; nous n'avons riens que luy envoyer, mais je veulx que vous soyez celuy qui le yra remercier des biens qu'il nous a envoyez, et luy demanderez s'il veult venir coucher en nostre logis, car je crois que nous avons le meilleur quartier. Si verrez son estat et façon de faire.

—Voulentiers, Sire, y irons, et vous en sçaurons à dire quelque chose, s'il leur plaist nous laisser entrer; et Jehan de Paris de par vous saluerons, et sa noble compaignie.

Comment le roy d'Angleterre envoya six de ses barons devers Jehan de Paris luy remercier les biens qu'il lui avoit envoyez, et pour luy dire qu'il vint coucher avec le Roy.

Les barons du roy d'Angleterre s'en allèrent au quartier de Jehan de Paris, qu'ilz trouvèrent tout fossoyé et barré de taudis, et gardes armez à la porte; si furent tous esmerveillez, et demandèrent ausdictes gardes à qui ilz estoient. Et ilz leur repondirent :

« Nous sommes à Jehan de Paris; et vous, à qui estes vous ?

—Messeigneurs, nous sommes, direntles

Anglois, au roy d'Angleterre, qui nous envoye devers Jehan de Paris luy remercier les biens qu'il a envoyez à nostre maistre; se vous plaist il, nous ferez parler à luy.

— Ouy voulentiers, dirent ilz, car il nous a commandé que aux Angloyx ne soit riens refusé, pour ce qu'ilz sont venus en sa compaignie. »

Les barons entrèrent tous esmerveillez de ce qu'ilz véoient, et, quant ilz furent devant le logis de Jehan de Paris, ilz trouvèrent aultres gardes que la porte gardoient, ausquelz ilz firent révérence et leur dirent la cause de leur venue; et lors le cappitaine de celle garde alla sçavoir si l'on les laisseroit entrer, lequel fut incontinent revenu, et dit aux Anglois :

« Messeigneurs, nostre maistre est à table, mais nonobstant, il veult bien que vous entrez; or vous en venez après moy. » Adonc se mit devant, et les barons après.

Et quant il entra en la salle où Jehan de Paris estoit, il se gecta à genoulx; et aussi firent les Angloys, quant ilz virent ung tel estat, et que Jehan de Paris estoit à table tout seul, et ses gens autour de luy en si belle silence, et ceulx à qui il parloit mectoient tousjours le genoil à terre. La salle estoit toute tendue de moult riche tapisserie, et le ciel et le pavement aussi tout

tendu. Jehan de Paris bienveigna les Anglois et leur fit grant chière, et en souppant devisa longuement avecques eulx, et, quant il eut souppé et Graces furent dictes, instrumentz de toutes sortes commancèrent à sonner en grant mélodie. L'on mena soupper les Anglois avec les barons de France, que furent moult haultement servis, et tout de viande chaulde. Si s'en esmerveilloient moult grandement, de la grant largesse de biens qui y estoit et de la vexelle d'or et d'argent qu'ilz véoyent.

Après soupper, les Anglois prindrent congié et s'en retournèrent au roy, auquel ilz comptèrent tout au long ce que avoient veu, dont il fut de plus en plus esbay. Si ne sçavoit que dire, mais que point ne le laisseroit tant comme leur chemin il vouldroit tenir.

Quant vint au matin, Jehan de Paris alla à l'esglise, où on luy avoit fait tendre ung moult riche et beau pavillon, puis fut commencée la messe à beaulx chantres qu'il menoit avecques luy. Il y eut des Angloys qui l'alèrent bien tost racompter au roy, lequel s'en vint le plus hastivement qu'il peut à l'esglise. Jehan de Paris luy manda qu'il vint en son pavillon; si l'alèrent querir et luy dirent :

« Sire, Jehan de Paris vous prie que ve-

niez en son paveillon ; si serez mieulx à vostre ayse. »

Le roy leur dit : « Voulentiers je iray. »

Et quant le roy entra dedans le pavillon, il salua Jehan de Paris, lequel luy rendit son salut et luy fit plasse au près luy, et faisoit moult beau veoir le dict pavillon par dedans, et les beaulx carreaulx et oreilliers qui y estoient aussi faisoit beau veoir. Les ornemens de sa chappelle estoient moult fort beaux et riches. Quant la messe fut dicte, chascun print congié, et s'en vindrent en leurs logis pour desjuner. Jehan de Paris envoya au roy d'Angleterre de viande toute chaulde, comme il avoit faict le soir. Puis montèrent à cheval et chevauchèrent, en la manière que avez ouye, jusques à Bourdeaulx, que tousjours Jehan de Paris avoit ses logis faitz et aournez et forniz de vivres à planté, et à chascun repas il en envoioit au roy d'Angleterre, que moult s'esmerveilloit d'ont icelle viande pouvoit venir, et en si petites bourgades comme ilz logeoient aulcuns soirs.

Comment le roy d'Angleterre et Jehan de Paris chevauchèrent ensemble et devisoient de leur chemin.

Ung jour, comme ilz chevauchoient par delà Bourdeaulx, le roy Anglois demanda à Jehan de Paris se il yroit jusques à Bayonne, et Jehan de Paris luy respondit que ouy.

« Pleust à Dieu, dit le roy, que vostre voyage s'adressast de venir jusques en Espaigne, car j'en seroye moult joyeulx.

—Certes, dit lors Jehan de Paris, à l'aventure se fera il; car, si le vouloir m'en prens, je l'acompliray, sy plaist à Dieu. A autre chose ne suis-je subget, après Dieu, sinon à mon vouloir; car pour homme qui vive je ne feroys que à ma voulenté.

— C'est grant chose, dit le roy, que, se vous vivez longuement en ce monde, il vous faudra changer propoz, ou vous pourrez bien savoir que veult dire soufferte.

—Certes, dit Jehan de Paris, de ce n'ay-je garde, car, la Dieu mercy, j'ay des biens assez plus que n'en pourray engaster à tenir tout mon vivant l'ordre que je tiens et l'estat que je mayne. »

Le Roy regarda ses gens en disant à soy-

mesmes que cest homme n'avoit pas bon sens naturel, et estoit tout esbahy, tant qu'il ne sçavoit que y penser. Mais tant y avoit que Jehan de Paris tenoit le roy le plus ayze que onc en son vivant eust esté.

Ung jour, comme ilz chevauchoient entre Cibe Favyère et Bayonne, il se mit très fort à plouvoir.

Comment Jehan de Paris et ses gens, voyant la pluye venir, vestirent leurs mantheaulx et chapperons à gorge.

Quant Jehan de Paris et ses gens virent que la pluye venoit à force, ilz prirent leurs manteaulx et chapperons à gorge, et vindrent jusques au près du roy d'Angleterre, qui commença à les regarder, en tel estat qu'i n'avoient garde de la pluie. Et alors le roy luy deist : « Jehan de Paris, mon amy, vous et vous gens avez trouvez bons habillemens contre la pluye et le maulvais temps. » Car luy ne ses gens n'avoient nulz manteaulx, car au temps d'alors n'en usoient point en Engleterre, et aussi ne sçavoient pas la manière de les faire, et si portoient les Angloys leurs bonnes robbes qu'ilz avoient fait faire pour les nopces ; car en leur païs n'estoit point nouvelles de

porter males ne mener bahutz. Par quoy vous pouvez pancer en quel point pouvoient estre leurs robes : les unes estoient longues, les aultres courtes ; les aultres fourrées de martres, de renars et plusieurs aultres fourrures, qui estoient toutes retraictes pour l'amour de l'eaue, et le lendemain eussiez veu le drap qui floctoit sur les dictes forrures, gastées et retraictes. Lors respondit Jehan de Paris au roy en ceste manière :

« Sire, vous qui estes roy d'Angleterre et grant seigneur, deussiez faire porter à voz gens maisons pour eulx couvrir en temps de pluye. »

Le roy d'Angleterre pour ces parolles se print fort à rire, et luy va respondre : « Pardieu, mon amy, il fauldroit avoir des holifans grand planté à porter tant de maisons. » Puis se retira vers ses barons, en disant et en riant : « N'avez vous pas bien ouy que ce gallant a dit ? Ne monstre il pas bien que c'est ung folastre ? Il luy est advis, pour le grand tresor qu'il a, lequel il n'a pas acquis, que riens ne luy est impossible.

—Sire, dirent les barons anglois, c'est ung beau passetemps que d'estre auprès de luy. Si ne vous en devez ennuyer mesmement, car il vous fait beaucop de plaisirs,

et si en passez plus legierement le païs. Que pleust à Dieu qu'il voulsist aller avecq vous aux nopces, car tout vostre estat en seroit honnoré, mais qu'il se voulsist allouer à vous en luy donnant une bonne somme d'argent.

— Je le vouldroys bien, dit le roy; mais, se il ne se disoit à nous, ce nous seroit une grande mesprison, car peu priseroient les dames nostre estat contre le sien.

—Par Dieu, dirent les barons, Sire, vous dictes vray. »

Si laissèrent du tout le parlement les Anglois, car la pluye les chargeoit tant qu'il n'y avoit celuy à qui le logis ne luy tardist. Quant ilz furent en la ville, chascun s'en alla logier au logis qui luy estoit appareillé. Si envoya Jehan de Paris tousjours au roy d'Angleterre de ses biens. Le lendemain au matin partirent et vindrent logier à Bayonne, et le lendemain matin se partirent dudit Bayonne et se mirent aux champs, et en chevauchant trouvèrent une petite rivière qui estoit moult mauvaise, car il s'i noya plusieurs Anglois, comme vous orrez.

Comment, en passant une petite rivière, beaucop des Anglois se noyèrent, et comme Jehan de Paris et ses gens passèrent ardyment.

QUAND ilz furent arrivez auprès de la rivière, le roy d'Angleterre et ses gens, qui estoient devant, se mirent à passer la rivière à gué, où il y en eut de trois à quatre vings de noyez, qui estoient mal montez, dont le dict roy fut moult desplaisant. Jehan de Paris, qui venoit après tout bellement, qui ne s'esmayoit guières de celle rivière, pourceque luy et sa compaignie estoient bien montez, arrivèrent à la rivière et commancèrent à passer les ungs après les autres, en telle façon et manière que tous passèrent par la voulenté et grâce de Dieu, sans nul peril ne danger, car la rivière estoit devenue grosse, et avoit abbattu le pont qui y estoit, par quoy il y avoit grant danger; mais Dieu à celle fois garda Jehan de Paris et ses gens d'estre noyez. Le roy d'Angleterre estoit sus le bourt de la rivière, lamentant et plourant ses gens qu'il avoit perdus, et regardoit comme Jehan de Paris passoit, dont estoit fort esmerveillé de ce que personne des gens de Jehan de Paris ne demouroient en la rivière.

Et quant ilz furent dehors oultre, le roy commensa à dire à Jehan de Paris : « Mon doulz amy, vous avez heu meilleur heur et meilleur adventure en ceste rivière que moy, qui y ay perdu plusieurs de mes gens. »

Lors Jehan de Paris se print à soubzrire, et luy dit : « Je m'esmerveille de vous, qui estes si puissant et riche roy, que vous ne faictes porter ung pont pour passer vos gens ; car, quant il vient à ses rivières passer, il leur seroit bien necessaire. »

Le roy ce print à rire, nonobstant sa perte, et dit : « Par Dieu, vous me baillez de bonnes raisons. Or sus, chevauchons, car je suis fort moillié, et vouldroys estre au logis. »

Si luy dit Jehan de Paris, comme celuy qui faignoit ne l'avoir point entendu : « Sire, chassons ung peu par ces boys. — En bonne foy, dist le roy, je n'ay tallent de railler à ceste heure. »

Si chevauchèrent fort, tant que chacun arriva en son logis, là où les Anglois se plaignoient et lamentoient de leurs parens et amys qui c'estoient noyez en celle rivière. Toutesfoiz firent ils la meilleur chière qui leur fut possible, car il leur failloit aller aux nopces, qui fut une partie de oublier leur mélancolie et courroux ; et sejournèrent là de deux à trois jours.



Quant vint ung aultre jour, ainsy qu'ilz estoient aux champs, et que le roy d'Angleterre avoit oublié partie de sa mélencolie, en chevauchant il demanda à Jehan de Paris : «Mon doulx amy, je vous prie, dictes nous icy, en passant temps, par quelle occasion vous venez en ce pays d'Espaigne ?

—Vrayement, Sire, dit Jehan de Paris, je vous le diray voulentiers. Je vous diz et asseure pour vray que il y peult avoir environ quinze ans que feu mon père, à qui Dieu face mercy, vint chasser en ce pays, et, quand il s'en partit, il tendit ung petit las à une canne ; et je me viens esbattre icy pour veoir si la canne est prinse.

— Par ma foy, dit le roy en riant, vous estes ung grand chasseur, que si loing venez cercher vostre gibier. Par Dieu, si elle estoit prinse, elle seroit pourrie et mangée des vers.

—Vous ne sçavez, dist Jehan de Paris, car les cannes de ce pays ne semblent pas aux vostres, car ceulx-cy se gardent moult longuement sans pourrir. »

De ceste response rirent les Anglois, pour ce qu'ilz n'entendoient pas à quelle fin il le disoit, et aulcuns disoient qu'il estoit demy fol.

Quant ils furent assez près de la cité de Burgues, où estoit le roy et la royne

d'Espaigne, et en laquelle ville les noces se devoient faire, le roy d'Angleterre va dire à Jehan de Paris en ceste manière : « Jehan de Paris, mon bon amy, si vous voulez venir avecques nous jusques à Burgues, et vous avoüer pour moy, je vous donray de l'argent bien largement, et si verrez une moult belle assemblée de dames et seigneurs.

—Sire, dist Jehan de Paris, d'y aller je ne sçay que j'en feray, car se sera selon le vouloir qu'il m'en prendra. Mais quant est de m'avouer à vous et à vostre subjection, cela ne vous fault-il impencer, car, par Dieu, pour vostre royaulme ne le feroie, ne de vostre argent je n'en ay que faire, car j'en ay plus que vous. »

Quant le roy se ouyt ainsi refusé, il en fut moult dolent, et eust bien voulu que Jehan de Paris fût encore en France, doubtant que, s'il alloit à Burgues, son estat n'en seroit pas tant prisé contre le sien. Si ne luy en oza plus parler fors que il luy dit: « Par vostre foy, y pensez-vous point venir ?

—Par mon serment, respondit Jehan de Paris, à l'aventure que je yray, à l'aventure que non, selon que je trouveray en moy. » A tant en laissèrent les parolles. Mais le roy se pensa bien que il y vien-

droit, dont fort s'esmayoit, mais aultre semblant n'en oza faire.

Le soir logèrent comme ilz avoient acostumé; et quant ce vint lendemain matin, Jehan de Paris dit au roy qu'il ne l'attendît point, car il ne bougeroit d'illec de tout le jour; et pour ce le roy s'en partit; c'estoit jour d'ung samedy, et les nopces devoient estre le lundi ensuivant. Tant chevaucha le roy que celuy jour arriva à Burgues, où il fust receu à grant triumphe et honneur.

Comment le roy d'Angleterre arriva a Burgues, où il fut honnorablement receu.

Environ trois ou quatre heures de soir, arriva le roy d'Angleterre à Burgues, où il fut moult bien receu, car il y avoit une moult belle assemblée; car avecq le roy d'Espaigne estoit le roy de Portugal, le roy et la royne d'Arragon, le roy de Navarre, et plusieurs princes et barons, dames et damoiselles sans nombre, qui tous firent grant honneur au roy d'Angleterre; mais, quant la fille du roy d'Espaigne l'eut bien veu et regardé, et qu'elle l'eut en soy bien considéré, elle n'en fust pas trop joyeuse, car saige fille estoit. Si se pensa en elle que

ce n'estoit pas ce qu'il luy failloit. Toutesfoiz, la chose estoit si avancée que aultre remède n'y pouvoit mectre, pour l'honneur de ses père et mère garder.

Si laisserons ung petit d'eulx à parler, et retournerons à Jehan de Paris, qui chevaucha tout le dimenche comme le roy Anglois, jusques à deux lieues près de la ville, car bien sçavoit le jour des nopces, et s'en vint logier en une petite ville qui estoit à deux lieues de Burgues. Si envoya deux héraulx, accompaignez de cinq cens chevaucheurs, au roy d'Espaigne, luy demander logis en la ville pour Jehan de Paris.

Comment les deux héraulx, quand ilz furent auprès de la porte, laissèrent les cinq cens chevaucheurs qui estoient venuz avecq eulx, et n'entra en la ville que eulx et deux serviteurs, qui estoient habillez de mesmes.

Les deux héraulx estoient tous deux vestus d'ung riche drap d'or, montez sur deux acquenées blanches, tant richement arnachées que c'estoit une merveille à les veoir. Quand ilz furent près de la cité, ilz firent demeurer leurs gens là jusques ilz fussent retournez, et ne menèrent que

chascun ung page, qui estoient habillez d'ung fin veloux violet, et les arnachemens de leurs chevaulx de mesmes. Si s'en entrèrent en la ville et vindrent vers le palaix du roy, et dirent à des gens qu'ilz trouvèrent à la porte qu'ilz vouloient parler au roy. Adonc leur demandèrent à qui ilz estoient. «Nous sommes, dirent ilz, à Jehan de Paris, que nous envoye icy pour dire aulcunes choses au roy de par luy.»

L'on l'alla dire au roy d'Espaigne, qui jà estoit à table et toute la baronnie. Si fut dit au roy qu'il estoit arrivé deux héraulx, les mieulx en point qu'ilz eussent oncques veuz, « que se disent serviteurs d'ung nommé Jehan de Paris, qui les envoye par devers vous. Que vous plaist-il, Sire, qu'on leur die?» Le roy leur dit: «Entretenez les, et les faictes bien loger et servir jusques nous aurons souppé, et puis nous parlerons à eulx.»

Comment le roy d'Angleterre, qui avoit ouy parler le message, commença à compter des faictz de Jehan de Paris, dont il fut bien ris tout le long du soupper.

CEPENDANT le roy d'Angleterre, qui bien congneut que Jehan de Paris vouloit venir

à la feste, commença à parler en ceste manière :

« Mon très cher seigneur, je vous prie que aux héraulx donnez bonne responce, car vous verrez grand merveilles, et cuyde bien sçavoir que leur maistre demande.

— Et qui est ce Jehan de Paris, dit le roy d'Arragon ?

— Sire, dit-il, c'est le filz d'ung bourgeoys de Paris, qui maine le plus beau et haultain train que oncques homme mena, pour tant de gens qu'il maine.

— Et combien en a il ?

— Dit le roy d'Angleterre : De deux à trois cens chevaulx, les plus belles gens et les mieulx acoustrez que vous veistes oncques, à mon advis.

— Par Dieu, ce dit le roy d'Arragon, ce seroit une merveilleuse chose se ung simple bourgeois de Paris pouvoit maintenir ung tel estat si longuement comme de venir jusques icy.

— Comment ! ce dist le roy d'Angleterre ; de la vexelle d'or et d'argent de quoy il est servy seullement, est assez bastante pour achepter ung royaulme, car je vous affie qu'il semble mieulx à ung songe ou fantazie qu'à aultre chose.

— Or, par Dieu, dit la royne d'Arragon, il le feroit bon veoir. Si vous prions toutes

que, quelque chose qu'il doyve couster, que nous le voyons.

— Certes, dit le roy d'Angleterre, il est plus fort à contenter en fait d'honneur que vous veistes oncques, et si vous dy bien tant qu'il ne prise honneur royal n'emplus que le sien; aultrement il est bien doulx, courtois et bien fort communicatif; mais, certes, bien vous diray plus, que il me semble, quelque belle manière qu'il aye, il tient ung quartier de la lune, car il dit des motz aulcunesfoiz que n'ont ne chef ne queue; aultrement l'on le jugeroit pour très sage homme.

— Et qu'esse qu'il dit, beau-filz, dit le roy d'Espaigne?

— Par ma foy, dit le Roy d'Angleterre, monseigneur, je le vous diray. Ung jour, comme nous chevauchions ensemble, il plouvoit très fort; luy et ses gens avoient prins certains habillemens qu'ilz faisoient porter à leurs chevaulx, que moult bien les gardoient de la pluye. Je luy dis qu'il estoit bien en point encontre la pluye. Et il me respondit que moy, qui estois roy, devois faire porter à mes gens maisons pour les garder de la pluye. » De ce mot tous ce prindrent à rire.

« Or, messeigneurs, dist le roy de Portugal, il ne fault pas mocquer les gens

en leur absence. Je ne crois point qu'il ne soit ung saige homme, se il a peu trouver la manière de conduire une telle compaignie si loing. Ce n'est pas vraysemblable que ce ne soit sans grans sens et entendement. »

A ces parolles du roy de Portugal donnèrent grant foy les seigneurs et dames, car moult sage estoit.

« Encores n'avez-vous riens ouy, dit le roy d'Angleterre. Je vous en diray deux, les plus nouvelles que vous ouystes oncques. Ung jour, à passer une rivière, plusieurs de mes gens furent noyez, pour l'eaue qui moult roide alloit et qui estoit hors de rivage, et, comme je regardoye vers la dicte rivière, cil vint à moy, et, pour me bien consoler, il me va dire : Sire, vous qui estes ung puissant roy, deussiez faire porter ung pont pour passer à voz gens les rivières, affin qu'ilz ne noyassent. » Quant il eut dist cela, si commencèrent à rire par la salle, tant que c'estoit une terrible chose, et longuement dura.

Quant tout fut appaisé, la fille du roy d'Espaigne, qui tout cecy escoutoit, luy va dire : « Mon très cher seigneur et amy, je vous prie, dictes nous l'aultre qu'il vous a dit.

— Certes, dit-il, ma mye, voulentiers. L'aultre si est que, ainsi que chevauchions

ensemble, je luy demanday, pour passer le temps, qui estoit la cause pourquoy il venoit en ce païs. Il me respondit qu'il y avoit environ quinze ans que son feu père estoit venu en Espaigne, et à son retour il avoit tendu ung las à une canne, et il venoit maintenant veoir si la canne estoit prinse. » Quant l'on ouyt ses parolles, le ris fut plus grant que devant.

Et tellement fit durer le roy d'Angleterre ce qu'il recitoit de Jehan de Paris, que le soupper fut parachevé. Quant les tables furent levées et Graces dictes, le roy envoya querir les héraulx et les fist venir devant toute la compaignie, lesquelz entrèrent en la salle moult hardiment, et saluèrent le roy et la compaignie moult honnorablement, comme vous orrez.

Comment les héraulx de Jehan de Paris entrèrent en la salle là où estoit le roy d'Espaigne, accompaigné de plusieurs roys et barons, dames et damoiselles, pour demander logis au roy pour leur maistre.

« Sire Roy d'Espaigne, nostre maistre Jehan de Paris vous salue et toute la noble compaignie. Si vous prie qu'il vous plaise luy faire deslivrer logis compétant pour luy

et ses gens en ung quartier de ceste ville à part, et il vous viendra veoir et les dames; aultrement il ne viendra poinct.

—En bonne foy, mes amys, dist le roy, pour logis ne demourra il pas, car assez luy en feray bailler.

—Sire, dirent les héraulx, s'il vous plaist, à ceste heure le nous ferez delivrer, pour veoir s'il y pourra loger.

— Je le veulx bien, » dit le roy. Si leur bailla ung sien maistre d'hostel et leur dit: « Or, allez de par Dieu, mes amys, et si vous avez affaire de quelque chose, demandez le et je le vous feray delivrer.

—Grans mercis, Sire, » dirent les hérаulx.

Si s'en allèrent par la cité, et leur vouloient bailler logis pour trois cens chevaulx; mais ilz n'en tindrent compte. Si furent remenez devant le roy, qui leur demanda s'ilz avoient assez logis.

« Par Dieu, Sire, nenny, car il nous en fault bien dix foiz autant avant que nostre maistre et ses gens puissent logier.

— Comment, dit le roy, avez vous à loger plus de trois cens chevaulx ?

—Ouy, Sire, plus de dix mille, ou il ne viendra point icy. Il nous fault avoir depuis la grant esglise jusques au bas à la porte.

—Comment! dit le roy; c'est plus du quart de la cité!

—Sire, nous ne pouvons à moins, comme verrez demain.

—Or, par Dieu, si l'aurez vous demain au bon matin; car les dames desirent moult à veoir vostre maistre. Si ferons anuyt desloger ceulx qui y sont logez, et demain au matin vous le trouverez prest. »

A tant prindrent congié du roy et luy dirent qu'ilz yroient querir les fourriers pour faire les logis bien matin.

« Or, allez seurement, dit le roy, car il n'y aura point de faulte, et me recommandez à vostre maistre. »

Grant parlement fut tenu celle nuyt de Jehan de Paris; si leur tardoit le lendemain matin pour le veoir.

Si laisserons d'eulx à parler, et dirons des hérauIx, qui sortirent de la cité, et vindrent vers leurs cinq cens hommes à cheval qu'ilz avoient laissez, et lesquelz ne cessèrent toute nuyt de eulx acoustrer pour l'endemain.

Comment les héraulx vindrent devers Jehan de Paris luy dire la responce que le roy d'Espaigne leur avoit faicte.

Les hérauIx chevauchèrent toute nuyt pour aller faire leur responce à Jehan de Paris, de ce qu'ilz avoient fait et besongné avecq le roy d'Espaigne. Si firent tant qu'ilz arrivèrent devers Jehan de Paris et luy comptèrent au long ce qu'ilz avoient fait, et de la grand beaulté de la pucelle, qui moult agréa à Jehan de Paris. Si les en fist retourner pour aller conduyre les premiers cinq cens pour faire les logis. Puis appela tous les princes et barons, et leur pria que bien gardassent ses commandemens selon la forme et manière qu'ilz avoient desliberé tenir. Si ne fault pas demander si chascun avoit grant desir de le bien servir et honnorer, car à autre chose ne taschoient que à luy faire chose qui luy fust agreable.

Quant vint le lendemain au matin, les seigneurs et dames qui aux nopces estoient venus, et mesmement la fille d'Espaigne, si se levèrent moult grant matin, de la grant paour qu'ilz avoient que point ne veissent arriver Jehan de Paris. Si firent clorre tous les sentiers et rues de la

ville, affin que Jehan de Paris ne peust passer par autre lieu que par devant le palais.

Ce pendant qu'ilz en parloient, voicy arriver deux héraulx avecq les deux pages, au point que devant avez ouy; puis venoient les cinq cens fourriers après bien en point. Si coururent les nouvelles au palais que c'estoit Jehan de Paris qui venoit. Incontinànt qu'ilz ouyrent les nouvelles, vous eussiez veu venir gens à si grans flottes que c'estoit une merveilleuse chose. Car le maistre n'atendoit pas le vallet, ni le vallet le maistre; qui pouvoit mieulx aller alloit. Et quant les François commancèrent à aproucher le palaix et qu'ilz passoient, le roy s'avansa pour parler à eulx, comme voz orrez.

Comment les François passèrent devant le palaix du roy d'Espaigne, lequel leur dit qu'ilz fussent les bien venuz.

Le roy d'Espaigne leur dit : « Messeigneurs, vous soyez les trèsbien venuz; dictes-nous, s'il vous plaist, lequel est Jehan de Paris, à fin de le congnoistre.

—Sire, dit l'ung d'eulx, il n'est pas en ceste compaignie.

—Et qui estes-vous donc? dit le roy.

—Nous sommes, dirent-ilz, ses fourriers, que lui venons faire son logis. »

Quant les princes qui là estoient et les dames cette responce ouyrent, et véoient telle assemblée de fourriers, ilz en furent tous esbays.

Si dit le roy d'Espaigne au roy d'Angleterre : « Comment, beau filz, vous disiez qu'il n'avoit en tout que environ trois cens chevaulx, et ilz sont jà passez plus de cinq cens, et si ne viendra pas sans belle compaignie!

—Par mon serment, dit la fille, voilà de belles gens et bien en poinct. Certes, bien devez festier leur seigneur, qui nous vient faire si grant honneur de venir à noz nopces, car toute la feste en sera honnorée.

—Vrayement, ma fille, dit le roy, vous dictes verité. Si envoyray devers ces gens qui sont venus, pour les faire fournir de linge, vaixelle et tapisserie, et de tout cela qui luy sera necessère. »

Si appella son maistre d'ostel et luy dit : « Allez au quartier qu'avez delivré à ses gens, et leur faictes bailler tout ce que leur sera necessaire. »

Le maistre d'ostel si y alla, et les trouva tous embesongnez ; les ungs faisoient bar-

rières, les aultres rompoient maisons pour passer de l'une en l'autre, les aultres tendoient tappisseries qu'il sembloit que ce fut une foire.

Quant le maistre d'ostel vit cecy, il en fut tout esbay ; toutesfoiz il fit son message, et leur dit : « Messeigneurs, le roy m'a icy envoyé devers vous pour vous dire que ce qu'il vous fauldra, soit linge, vaixelle, tappisserie et aultres choses, que je le vous face delivrer. »

—Sire, respondit ung des héraulx, grantz mercyz au roy et à vous ; certes il ne nous fault riens, car les chariotz arriveront tantost, ceulx qui aportent les utencilles, et dictes au roy que, s'il estoit enserré de tapisserie, vaixelle d'or ou d'argent, nous en avons assez pour nous et pour luy ; et, si luy en fault, pour ce qu'il a grant seigneurie estrange, comme l'en dit, venez le nous tantost dire, et nous ferons arrester devant son palaix dix ou douze chariotz chargez que bien le forniront.

—Grant mercy, » dit le maistre d'ostel, et à tant s'en part tout esmerveillé, et s'en vient au palaix, où il fit son rapport au roy, devant toute la baronie et aussi les dames, qui bien l'escoutèrent.

Moult se esmerveilloient les barons et les dames du rapport que fait avoit le mais-

tre d'ostel. Si ne parloient par le palaix que de Jehan de Paris, duquel la venue leur tardoit beaucop. Le roy fit chanter la messe, et tous les princes, barons, seigneurs, dames et damoiselles l'alèrent ouyr; et, quant vint vers la fin de la messe, voicy venir ung escuyer courant qui vint dire : « Venez voir arriver celuy Jehan de Paris; hastez-vous tantost. » Les roys prindrent les dames chascun en son endroit et s'en vindrent aux fenestres du palaix ; les aultres sortoient hors en la rue pour le mieulx veoir.

Comment les conducteurs des chariotz de Jehan de Paris vindrent en belle ordonnance, après les chariotz de la tappisserie.

Alors arrivèrent deux cens hommes d'armes bien en point, armez et bardez comme tel cas le requiert, et alloient deux trompettes devant et deux taborins de Suysse et un phiphre, et estoient montez ces gens sus bons coursiers, qu'ilz vous faisoient saulter et faire penades que c'estoit ung triumphe à les regarder, et venoient deux à deux en moult belle ordonnance.

Le roy d'Espaigne demanda au roy d'Angleterre qui estoient ces gens.

« Sire, respondit-il, je n'en sçay riens, car point ne les ay veuz au voyage. »

Et lors le roy de Navarre, qui tenoit la pucelle par la main, cria par la fenestre : « Qui estes vous, messeigneurs ?

—Nous sommes, dirent ilz, les conducteurs des chariotz de Jehan de Paris, qui icy viennent après nous.

—Hée! Vierge Marie, dit la pucelle, que voicy bel estat pour ung homme!

— Pensez, belle seur, dit le roy de Navarre, que j'en suis tout effrayé; ce semble mieulx songe que aultre chose. »

Ainsi comme ilz parloient, voicy apparoistre les chariotz de la tappisserie à tout gros coursiers, et en chascun chariot avoit huyct gros coursiers moult richement harnechez, et y avoit xxv chariotz, tous couverts de velours sus velours vert moult riche.

Quant les dames virent ces beaux chariotz, elles furent toutes ravies, et les seigneurs aussi. « Helas! dit la pucelle, nous ne le verrons point, car il doit estre dedans ces beaulx chariotz. »

Alors le roy de Navarre cria à ceulx qui les chevaulx des dis chariots conduysoient, car à chascun cheval avoit deux hommes à pié pour mieulx gouverner les dis chevaulx, qui moult fiers et puissans estoient :

« Dictes, mes amis, qu'est-ce dedans ces beaux chariotz ?

—C'est la tappisserie, dit l'ung. »

Et, quant il en fut passé xx ou xxii, il dit à ung aultre : « Dictes, mon amy, qu'est-ce dedans ces beaux chariotz ?

—Monseigneur, respondit celuy, tous les couvers de vert sont les chariotz de la tapisserie et linge. »

Moult furent esmerveillez tous, quant ilz ouyrent celle response.

« Haa ! mon amy, dist la pucelle au roy d'Angleterre, vous ne nous aviez pas tout dit ce que vous sçaviez de Jehan de Paris.

— Par Dieu, ma mye, respondit le roy d'Angleterre, je n'en avoie veu sinon ce que j'en ay dict. Si suis moult esbay que ce peult estre. »

En tant comme ilz parloient, les dis chariotz acheverent de passer.

Comment aultres XXV chariotz entrèrent, que portoient les utenciles de la cuysine.

INCONTINENT après les premiers chariotz en apparçurent aultres xxv chariotz à groz coursiers comme les aultres, mais les cha-

riotz n'estoient couvertz que de grans pans de cuyr rouge.

Et tantost le roy de Portugal demanda: « Dictes, messeigneurs, quieulx chariotz sont-ce là et à qui sont ilz?

—Ilz sont, firent-ilz, les chariotz de la cuisine de Jehan de Paris.

— Par Dieu, dit le roy, je me tiendroye bien honnoré d'en avoir une demye douzaine de telz, et en feroye bien mes grans honneurs. »

Pareillement dirent tous les aultres.

« Hée! doulce Vierge Marie, dit la royne d'Arragon, qui est celuy qui peult mener et entretenir une telle triumphe, et ne le verrons-nous pas? »

Ainsi comme ilz devisoient, on leur vint dire que le disner estoit prest: « Helas! pour Dieu, dirent les dames, ne parlez plus de cela, car il n'est pas plaisir que de veoir ces innumerables richesses. »

Quand les dis chariotz furent passez, tantost en arriva aultres xxv, couvers de damas bleu et les coursiers harnechez de mesmes, comme vous orrez.

Comment il entra en la ville aultres XXV chariotz, couvers de damas bleu, qui portoient les robbes de Jehan de Paris.

Or regardez, dit la pucelle; voicy venir aultres chariotz encores plus riches que les aultres. »

Et quant ilz furent près, on demanda à ceulx qui les menoient à qui estoient les dis chariotz qu'ilz menoient. Alors respondirent en disant : « Se sont les chariotz de la garde-robbe de Jehan de Paris, nostre maistre.

—O Royne des cieulx! quieulx habillemens peult il avoir leans, et qui se pourroit ennuyer de regarder cecy ? » Puis cria elle-mesmes à la fenestre : « Dictes, mon amy, combien en y a il de la garde-robbe?»

Et il luy respondit que xxv.

« Par Dieu! dit le roy de Portugal, voilà assez de richesse pour achepter tous noz royaulmes. Il me semble que je songe quant je voy cecy. »

Grant bruit en estoit par toute la cité, et en especial au palays, de la venue de cest homme, car les chevaulx hannissoient et menoient tel bruit que c'estoit merveilles. Le roy d'Angleterre estoit tant estonné

de veoir ce qu'il veoit, et ouoit les rapors que l'on faisoit par la cité de ce homme, car de luy ne tenoit on plus d'estime. Mesmement, que pis estoit, il n'avoit loisir ny espace de parler, ny de soy jouer avecq sa fiancée, comme il desiroit, dont il estoit fort marry.

Toutesfoiz, pour abréger la matière, ces xxv chariotz furent passez. Tantost vindrent les aultres xxv chariotz, tous couvers d'un veloux sur veloux cramoisi broché d'or, fort riche, à tout franges d'or de Chippre; si reluisoient contre le soleil à merveilles. Quant l'on les vit apparoistre, chacun s'avansa pour regarder.

Comment les chariotz de la vaixelle de Jehan de Paris entrèrent.

Certes, dist la pucelle, je croy que Dieu et paradis doit arriver à ceste heure. Et que peult estre ce? Est il homme mortel qui puisse telle noblesse assembler?

— Par Dieu, respondit le roy de Navarre, si l'on m'eust dit que c'eust esté le Roy de France, je ne m'en fusse pas fort esmerveillé, car c'est ung triumphant royaulme; mais de cestuy bourgeois je ne

sçay que y rimer; si suis si fort estonné que je ne sçay où je suis.

—Comment, dit la pucelle, vous semble il bien que ung Roy de France pourroit bien autant faire comme cestuy?

—Certes, ma doulce seur, je croy que ouy, quant il l'auroit bien entreprins.

—Par ma foy, dit-elle, c'est une merveilleuse besongne. Il me tarde fort que je le voye, savoir mon si c'est ung homme comme les autres. »

Tant parlèrent ensemble que les xxv chariotz furent passez, fors que ung aultre conducteur, auquel le roy demanda: « Dictes, mon amy, qu'i a il en ces chariotz couvers de cramoisy?

—Sire, dit il, c'est la vaixelle et les bagues de Jehan de Paris. »

Et incontinant après va arriver deux cens hommes d'armes tous empoint comme pour combatre, et venoient quatre à quatre en moult belle ordonnance et sans bruict.

Le roy d'Espaigne appella le premier, qui portoit ung penon en sa lance, et leur dit: « Messeigneurs, Jehan de Paris est il en ceste compaignie?

—Sire, dit celuy, nenny. Il ne viendra encore de deux heures, car luy et ses gens dinent aulx champs; mais nous sumes com-

mis pour la garde de ces xxv chariotz qui passent cy devant. »

Quant les chariotz et les deux cens hommes d'armes eurent passé, le roy va dire que l'on allast disner ce pendant; mais les dames luy firent requeste que, pour Dieu, il laissast bonnes gardes à la porte, qu'ilz vinssent dire de bonne heure les nouvelles quant il viendroit; car, comme elles disoient : « Tous ses gens sont passez, si n'amenera pas grand rocte avecq luy, et point ne le verrons arriver.

— Ne vous en souciez, dit le roy, car j'en seroye plus doulant que vous. Si y mectré si bonne garde que bien en sçaurons les nouvelles. »

Alors ilz allèrent disner; mais oncques ne fut de riens parlé en toute la table que des grandes merveilles qu'ilz avoient veues, dont le roy d'Angleterre estoit tout estonné; si ne pouvoit il faire bonne chière, mais la royne d'Espaigne, qui moult sage estoit, l'entretenoit au mieulx qu'elle povoit.

Quant ilz eurent disné et Graces dictes, si commancèrent à deviser des noces. Mais veez cy venir deux escuiers que dirent : « Venez veoir la plus belle compaignie que oncques fut veue sus terre.»

Lors saillirent les roys, avecq les da-

mes, barons et chevaliers, tenant chascun une damoyselle par la main, selon leurs degrez, et s'en vindrent les ungs aulx fenestres, les aultres en plaine rue, que tant estoit plain de peuple d'ung costé et d'aultre que c'estoit une chose infinie.

Comment les archiers de la garde de Jehan de Paris entrèrent en grant triumphe et honneur.

TANTOST arrivèrent six clèrons moult bien empoint, qui sonnoient si mélodieusement que c'estoit une belle chose de les ouyr; puis venoit ung homme d'armes, monté sus ung grant coursier bardé qui alloit saillant, lequel portoit l'enseigne, et après luy venoient deux mille archiers bien montez et bien en point, qui tous avoient ocquetons d'orfaverie, que moult fort reluisoient contre le soleil, qui fort bel et cler estoit.

Le roy d'Espaigne demanda à celuy qui l'enseigne portoit si Jean de Paris estoit illec, et il luy respondit que nenny. « Cecy sont les archiers de sa garde que je guide.

— Comment, dit le roy, m'apelez vous ceulx-cy archiers, qui tous semblent estre grans seigneurs?

— Par Dieu, dit le cappitaine, vous direz

bien aultre chose avant qu'il soit arrivé. »

Si passa oultre, menant ses gens le petit pas, deux à deux, en belle ordonnance. Il ne fault jà demander comment ilz estoient diligemment regardés, tant d'hommes que de femmes. Si n'eussiez ouy ung seul mot sonner, tant estoient enclins à regarder les merveilles qu'ilz véoient.

Atant vint ung des héraulx de Jehan de Paris au palaix demander au roy la clef d'une petite esglise pour y ouyr vespres, car Jehan de Paris les vouloit ouyr ce jour, pour ce qu'il estoit dimenche.

Le roy luy dit: « Mon amy, vous aurez tout ce que sçauriez demander; mais je vous prie que, si bonnement povez icy demourer pour nous monstrer Jehan de Paris, que demeuriez.

—Je ne puis, dit le hérault, à present; mais je vous laisseray mon page, qui le vous monstrera; il ne viendra pas encores, car trop y a de ses gendarmes à venir, qui entreront premier que luy. » Si s'en alla et commenda à son page que tout leur monstrast.

La pucelle appela le page, que moult bien estoit aprins, et incontinent luy demanda son nom. Et il respondit que Gabriel s'appelloit.

« Or, Gabriel, dit la pucelle, je vous prie

que point ne vous departez de moy, et véez cy cest anneau que je vous donne.

—Grant mercy, dame, dit le page.

—Helas, mon amy Gabriel, viendra encores Jehan de Paris?

— Ma damoiselle, dit il, non pas, car il y a à venir premièrement ses gens d'armes.

— Et comment, dit elle, ne sont ce pas ceulx icy que passent?

— Nenny, dit le page, ce ne sont que ses archiers de l'avant garde, qui sont deux mille, et aultant en l'arrière garde; je ne scay s'ilz viendront avant les hommes d'armes ou après. »

Les roys et les dames escoutoient le page, dont ilz estoient tout esbays. « Et comment, dist le roy d'Arragon, va il en quelque guerre, qu'il maine tant de gens d'armes?

— Certes, dit le page, nenny, car ce n'est que son droit estat qu'il entretient tous les jours.

— Par Dieu, dit le roy, c'est la plus estrange chose de quoy jamais ouysse parler. »

Comment il entra six aultres clèrons qui menoient les archiers de l'arrière-garde de Jehan de Paris.

TANTOST vindrent aultres six clèrons, comme les aultres, et leur cappitaine devant, qui guidoit les aultres deux mille.

« Par Dieu, ce dit le roy d'Angleterre, je crois que ces gens entrent par une porte et sortent par l'autre, pour nous faire icy muser.

— Vrayement, dit le roy de Portugal, ce seroit finement faict. » Si envoya deux barons au quartier du logis de Jehan de Paris, qui allèrent tout visiter, et, quant ilz furent retournez, ilz vindrent faire leur rapport de ce qu'ilz avoient veu.

Tous furent espouventez, car tous ceux, comme ilz disoient, ainsi comme ilz arrivoient on prenoit leurs chevaulx, et se mectoiént en belle bataille, en moult fière ordonnance : « Et vous di bien tant, ce dit celuy qui le raport faisoit, que, ce vous prenez tant soit peu de noise à eulx, ilz sont gens pour vous oultrager tant que vous estes. Se n'a pas esté bien regardé ne advisé de mettre tant de gens en ceste ville.

— Par Dieu, dit le page qui là estoit,

lequel estoit duyt et fait à entretenir dames et seigneurs, car aultrement n'eust heu la charge de demeurer en ce lieu, il ne vous en fault doubter, car ilz ne viennent icy pour aulcun mal ou desplaisir vous faire; et tant y a que, quant vous luy feriez reffuz et il se courrousseroit contre vous, jà vostre cité ne vous garentiroit de sa puissance.

— Or vrayement, dit le roy d'Espaigne, il soit le très bien venu, car grant joye et grant honneur nous fait. »

En tant passèrent les aultres deux mille archiers, qui fort furent regardez des gens, tant du palais comme de la cité.

Comme le maistre d'hostel de Jehan de Paris entra honorablement avecq les cent pages d'honneur.

Après que les archiers eurent passé, arriva ung bel homme, grant et bien formé, qui estoit vestu d'ung drap d'or, à tout ung grant baton en sa main, sur une moult belle acquenée grise, et après luy venoient les cent pages d'honneur de Jehan de Paris, tous vestuz d'ung moult beau velours cramoisy et les pourpoints de satin broché d'or moult riche, montez tous sur chevaulx grisons harnechez de velours cra-

moisy, comme les robbes des pages, semée d'orfaverie dorée bien espesse. Si venoient leur petit train moult bien arrangez deux à deux, et les faisoit merveilleusement beau veoir, car ilz avoient estéz choisis à l'eslite, et avoient les cheveulx aussi blondez que fin or, qui leur batoient jusques sur leurs espaules; bien estoient dignes d'estre regardez, et aussi estoient ilz de plusieurs et en maintes manières. La pucelle cuydoit bien de vray que celuy qui alloit devant les pages fût sans nulle doubte Jehan de Paris; si se leva debout pour le cuyder saluer, et aussi firent plusieurs barons et dames.

Mais le page, qui beaucop sçavoit, s'en aperceut et dist : « Madamoyselle, ne vous bougez jusques je le vous diray, car celuy que vous voyez là est le maistre d'hostel de mon maistre, qui est ceste sepmaine en ceste office. Ilz sont quatre que servent par sepmaine; et il maine les pages après luy pour aller veoir comment les logis sont en point. »

Comment les trompettes de Jehan de Paris entrèrent avecq moult belle compaignie.

Véez cy arriver une moult belle compaignie avecq les trompettes, lesquelles fu-

rent tantost ouyes de ceulx de la ville. Si estoient toutes couvertes d'orfaveries, et les chevaulx aussi, jusques en terre, et estoient XII trompetes. Après venoit le cappitaine, que portoit une grant banière de taffetas bleu; mais il n'y avoit nulles armes, de peur d'estre congneuz; si estoit monté sur un beau et merveilleux cheval tout couvert d'ung damas violet semé d'orfaverie, et estoit habillé de mesmes coleurs. Si le cheval estoit fier, aussi estoit le maistre qui dessus estoit; et après luy venoient mille et cinq cens hommes d'armes montez et habillez moult richement. Se l'ung estoit bien en point, l'aultre estoit encore mieulx.

Le page monstroit aux roys et aux dames tout l'estat et l'ordonnance, dont fort s'esmerveilloient, et bien disoient tous qu'il estoit pour subjuguer à soy tout le monde.

Comment le grant escuyer, qui portoit son espée dedans le fourreau, tout couvert d'orfaverie et de pierres précieuses, entra en grant triumphe.

QUANT tous les hommes d'armes furent passez, que longuement durèrent, vint ung moult beau chevalier vestu d'ung riche

drap d'or semé au rebras de perles et de pierreries, lequel chevauchoit ung grant coursier tout couvert de mesmes, si non que la hosseure estoit de violet. La robe du dict chevalier traynoit plus bas que la hosseure du cheval, et estoit fourrée la dicte hosseure d'hermines moult richement. Cestuy portoit en sa main une espée dedans son forreau, et estoit le forreau tout couvert de riches pierreries qui fort estincelloit contre le soleil.

Lors le page cria haultement, tant qu'il fut ouy des seigneurs et dames du palays, en disant : « Or, ma damoiselle, veez là celuy qui porte l'espée de Jehan de Paris. Certes, il sera icy maintenant.

— Helas, mon amy, regardez bien, à celle fin que le nous monstrez de bonne heure.

—Si feray-je, dit le page, n'en doubtez point.»

Si eussiez veus venir six cens hommes montez sur chevaulx grisons tous d'ung poil et d'une sorte et de semblables harnois, tous semez d'orfaverie tout au long des bors, tant que c'estoit belle chose de les veoir ; car par dessus les croppes des chevaulx avoit grosses campanes d'argent qui estoient attachées à grosses chaynes d'argent toutes dorées qui menoient grant bruit, et les seigneurs qui montez estoient dessus estoient

tant beaulx qu'ilz ressembloient proprement anges, et si estoient tous vestuz d'ung riche velours cramoisi et pourpoins de satin broché d'or, comme les pages qui estoient devant passez. Si venoient deux à deux en moult belle ordonnance, et bien monstroient qu'ilz estoient gens de grant estat et honneur.

Le page vit venir de loing Jehan de Paris; si appella la pucelle en disant : « Or sus, ma damoiselle, je me vois acquicter envers vous, car je vous monstreray le plus bel crestien, le plus noble et le plus gratieux que vous vistes oncques : c'est Jehan de Paris, mon maistre. »

Comment Jehan de Paris arriva en la ville de Burgues en grant triumphe.

Lors dit le page : « Ma damoiselle, regardez là en bas, celuy qui porte ung petit baton blanc en sa main et ung collier d'or au col; regardez comment il a les cheveulx jaulnes ; l'or de son colier ne luy change point la couleur de ses cheveulx. »

Si fut moult joyeuse la pucelle des parolles que le page luy disoit.

Si arriva Jehan de Paris moult riche-

ment habillé; et à l'entour de luy avoit quatre lacquetz, deux de ça et deux de là, habillez tous de drap d'or. Quant la pucelle l'eut apparceu, elle devint si rouge qu'il sembloit que le feu luy sortist du visaige. Si fut toute ravye, et le roy de Navarre, qui bien l'apparçeut, luy estraignit la main; or elle tint la meilleur contenance que à elle fut possible, et, quant Jehan de Paris fut au droit d'elle assez près, elle luy tendit ung couvrechef de plaisance qu'elle avoit en sa main, en le saluant bien doulcement.

Et quant Jehan de Paris la vit si belle, si fut feru de ung dart d'amours, comme vous aultres messeigneurs les amoureux sçavez bien; si broche le cheval des esperons, qui fit ung tel sault que en saillant print le couvrechief, et osta son bonnet et fit la révérence et mercia la damoyselle. Adonc passe oultre, et ses gens après luy.

Le roy d'Espaigne et tous les aultres seigneurs et dames furent moult joyeulx du beau recueil que la pucelle luy avoit faict, sans en avoir de nulluy esté advertie, et disoient tous que moult bien et honnestement avoit fait la pucelle, et encore mieulx le jouvencel; mais de ce n'estoit pas trop joyeulx le roy d'Angleterre, car en son cueur pensoit que ce luy pourroit tourner à quelque dommaige et deshonneur. No-

nobstant, fallut qu'il print en patience, et luy fallut faire la meilleur contenance qu'il luy estoit possible, pour son honneur.

Comment les cinq cens hommes d'armes de l'arrière-garde entrèrent en moult belle ordonnance.

Quant Jehan de Paris fut entré comme avez ouy, arrivèrent les cinq cens hommes d'armes de l'arrière-garde, qui estoient demourez derrier pour secorir Jehan de Paris, s'il en eust eu necessité. Si furent merveilleusement eshahis les seigneurs et dames de veoir tant de gens; si dit adonc la pucelle : « Hée, Dieu de paradis! y a il encor des gens derrière?

—Ma damoiselle, dit le page, c'est l'arrière-garde de nostre maistre, qui sont cinq cens, de mesmes à ceulx qui sont passez devant.

— Par mon serment, dit le roy de Navarre, il feroit mal prendre noise à ung tel seigneur. Je croy que au demeurant du monde n'a point tant de richesse que aujourd'huy nous en avons veue. »

Quant tout fut passé, il fut entre trois et quatre heures après midy. Les dames vindrent devers le roy, luy requérir que son

plaisir fût d'envoyer quérir Jehan de Paris, et le roy leur promit qu'il y envoyroit. Si appella le conte ·de Quarion et ung aultre de ses barons, et leur dit comme voz orrez.

Comment le conte de Quarion et son compaignon allèrent devers Jehan de Paris.

Alors le roy dit au conte de Quarion et à ung sien aultre baron : « Vous vous en irez vers Jehan de Paris et le saluerez de par moy, et luy dictes que moy et les dames luy prions que son plaisir soit de venir en nostre palays pour commancer la feste, et menez avecq vous jusques à cinquante des plus nobles barons de ceans. »

Tantost partit le conte bien joyeux avec sa compaignie pour aller faire son message. Et quant ilz commencèrent à entrer au quartier qui avoit esté délivré à Jehan de Paris, ilz furent tous esbahis, car ilz trouverent les rues toutes fossoyéez et fortiffiéez, avecq bonnes barrières et gens d'armes à grant nombre que les gardoient, tous en point comme pour combatre. Si trouvèrent les gardes de la première barrière, que leur demandèrent : « Que demandez vous, messeigneurs ?

— Nous sommes, dit le conte, au roy d'Espaigne, que nous envoye à Jehan de Paris.

—Et n'y a il icy ne duc ne conte? dirent les gardes.

—Ouy, certes, dit le conte.

—Or entrez doncques avecq vostre compaignie. »

Lors entrèrent, et virent les rues tendues de moult riche tappisserie; et quant ilz furent venus jusques devant le logis de Jehan de Paris, ilz trouvèrent là grant compagnie de gens d'armes qui avoient haches en leurs mains comme pour combatre, et estoit le cappitaine devant la porte du logis en moult riche estat. Le conte de Quarion luy demanda s'il pourroit parler à Jehan de Paris.

« Et qui estes vous? dit le cappitaine.

—Je suis le conte de Quarion, à qui le roy d'Espaigne a donné charge de venir parler à Jehan de Paris.

—Or me suyvez, dit il, avecq voz gens. »

Si se met devant, et le conte avecq ses gens après.

Et quant ilz entrèrent en la première salle, que moult estoit grande et toute tappissée, le dessus et les costés, d'ung drap d'or de haulte lisse, à grans personnages,

de la Destruction de Troye, la plus riche besongne que l'on sçeut veoir.

Quant ilz eurent une piesse regardé, vint le dict cappitaine, que leur dit : « Attendons encores ung peu, car je n'ay peu entrer, pour ce qu'on tient le conseil ; si n'oseroye hurter à l'huys. »

Quand ilz eurent ung peu attendu, le cappitaine entendit ouvrir l'uys. Si alla incontinant celle part et mena avecq luy le conte de Quarion et sa compaignie. Si parla le cappitaine à un des chambellans, et luy dit que le conte de Quarion vouloit parler à Jehan de Paris.

« Je vois appeller le chancelier, dist le chambellan, que parlera à vous. » Si ferme l'uys et s'en va querir le chancellier, lequel incontinant il amena.

Et quant il fut arrivé il demanda audict conte : « Que demandez vous, voz aultres messeigneurs ?

—Nous venons, dit le conte, parler à Jehan de Paris de par le roy d'Espaigne.

—Et comment, dit le chancelier, est-il si fort mallade qu'il ne fust peu venir jusques icy dire ce qu'il veult ? Certes, vous n'y pourriez parler ; jà ne vous fault icy plus actendre. »

Quand le conte et ses compaignons ouyrent ces responces, ilz furent moult esbays;

si se mirent à retourner au plus bref qu'ilz peurent.

Les dames et damoiselles estoient aux fenestres en grant nombre, attendant la venue de Jehan de Paris, et, quant elles virent venir le conte sans luy, si furent moult desconfortées et marries. Si dist la pucelle au roy son père : « Helas, monseigneur, nous ne verrons point ce beau prince, car vecy venir le conte de Quarion qui point ne l'amaine. »

Comment le conte de Quarion, luy estre arrivé devant le roy d'Espaigne, luy fit la responce de ce qu'il avoit fait avecq les gens de Jehan de Paris, present les barons.

QUANT le conte fut entré en la salle, tous vindrent au tour de luy pour escouter la responce qu'il feroit; si leur conta la manière comment les rues estoient jà fortifiées, et les grans gardes qui l'entrée gardoient.

« Par Dieu ! dit le roy, il doit estre vaillant guerroyeur, qui si bien se veult tenir sus ses gardes. »

Après leur conta comment les rues estoient toutes tendues de tappisserie moult riche, et comment ilz étoient venuz jusques devant son logis, où ilz avoient trouvé

le cappitaine de la garde en ung moult riche estat, « lequel nous a menez en une salle tapissée de la plus riche tappisserie que jamais nous vismes, car il n'y avoit guières aultre chose que filz d'or et d'argent, là où estoit pourtraicte la Destruction de Troye, en grans personnages tous faitz de fin or et de soye, et avons esté là bien l'espace d'ung quart d'heure, tandis que le cappitaine estoit allé à la porte de la chambre de Jehan de Paris, à laquelle il n'a ozé heurter; si nous a faillu actendre que quelcun aye ouvert l'uys; mais le cappitaine, qui bien tenoit l'ueil si personne ouvriroit point la porte, a veu ung des chambellans à la dicte porte. Si nous a menez à luy en luy disant: « Monsieur le chambellan, veez cy le conte de Quarion, que le roy d'Espaigne envoye pour parler à Jehan de Paris. —Or, demeurez icy, dit le chambellan, je le vois dire au chancellier. » Si est rentré en la chambre et fermé l'uys après luy, et bien tost après a amené le chancellier, qui est ung homme de grant représentation, qui m'a demandé que je vouloye. Et je luy ay respondu que le roy m'avoit envoyé pour parler à Jehan de Paris. Et lors il m'a respondu en ceste manière: « Comment! le roy est-il si fort malade qu'il ne luy pouvoit venir dire ce que luy veult? Certes,

vous n'y pourriez parler. » Et adonc avons esté tous esbahis ; et le plus que nous avons peu nous en sommes retournez vous venir dire la responce. »

Le roy d'Angleterre de ce fut moult joyeulx, pensant qu'il ne se trouveroit point à la feste; mais cy fit, dont il fut bien marry, comme voz orrez. Si dit : « Ne vous avois je pas bien dit qu'il avoit la tête lunatique et qu'il tenoit du fol? Et, cy c'estoit à moy à faire, je ne le prieroye jà plus.

—Par Dieu, dit le roy d'Arragon, si le roy me veult croire, il le ira convoyer, et je iray avecq luy. Et que luy peult cela nuyre, veu qu'il a si noble estat et qu'il est venu en sa cité, mesmement contre une telle feste, par quoy n'y doit regarder nul ordre? »

Les dames furent fort joyeuses de ce que le roy d'Arragon avoit dit; si l'en remercierent grandement.

Comment le roy d'Espaigne, accompaigné du roy d'Angleterre, allèrent convier Jehan de Paris.

Vrayement, dit le roy d'Espaigne, il vault bien que l'on y aille devers luy, et ne puis croire que ce ne soit ung très sage homme. Sy yray veoir se je le pourray amener, et

croyez que jà ne sera ma faulte qu'il ne s'en viengne festier avecq les dames.

— Je iray avecq vous, » dit le roy d'Arragon. Aussi le dirent tous les aultres.

Le roy d'Angleterre, pour faire le bon vallet, va dire : « Certes, messeigneurs, je yray, car nous sommes long temps venus ensemble ; si en viendra plus voulentiers, car aussi l'avoye convié de y venir.

— C'est moult bien dit, dit le roy d'Espaigne ; nous yrons, mon beau fils et moy, et vous demeurerez pour entretenir les dames, dit-il au roy d'Arragon et de Navarre, et à plusieurs autres barons et seigneurs, et aussi pour recevoir plus honnorablement Jehan de Paris ; car je cuyde qu'il viendra pour moy et pour l'amour de nostre beau filz, lequel est venu avecques lui, comme il dit. » Ainsi s'en partirent les rois d'Espaigne et d'Angleterre avecq moult belle compaignie.

Et quant ilz furent à la première barrière et virent que la rue estoit si fortiffiée, ilz en furent moult esmerveillez. Le roy dist aux gardes : « Mes amys, nous voulons aller parler à Jehan de Paris, si vous avez congié de nous laisser entrer.

— Et qui estes vous ? dist le portier.

— Je suis le roy de ce païs.

— Pardonnez-moi, Sire, car je ne vous

congnoissoye; à vous n'est riens fermé, car nous l'avons par exprès commandement. »

Si vouloit entrer le roy par le petit huisset; mais le portier ne le voulsist oncques souffrir, ains luy ouvrit toute la grant porte, et ne fut oncques puis fermée tandis que le roy d'Espaigne fut dedans.

Si furent moult esmerveillez les deux rois, quand ilz alloient par les rues, de veoir si belle tappisserie, car il leur sembloit un paradis des delices et plaisances et beaultez et richesses qui y estoient, et y estoit tout plain de gens d'armes, qui point ne faisoient semblant de eulx desarmer.

Quant ilz furent arrivez devant le logis, ilz trouvèrent le cappitaine de la garde, qui à merveilles estoit bel homme, et qui estoit en ung moult riche estat.

Le roy luy dist: « Sire, pourrions-nous point parler à Jehan de Paris?

—Et qui estes vous? dit le cappitaine.

—Je suis le roy de ce païs, et veez cy mon beau filz, le roy d'Angleterre; si voulons semondre Jehan de Paris aux nopces.

—Sire, dit le cappitaine, ne vous deplaise, car je ne vous congnoissois point; mais je congnois bien le roy d'Angleterre. A vous, Sire, n'est riens fermé; si me mectray devant vous pour vous conduyre. »

Et alors se mect devant, et le roy d'Es-

paigne, qui tenoit l'aultre par la main, se mect après avec grant nombre de gens. Quant ilz furent en la salle du commun, ilz se esmerveillerent de la richesse de la tapisserie que illecq estoit.

Tantost le cappitaine alla hurter à la chambre du Conseil, et dit à ung des huissiers que le roy d'Espaigne et d'Angleterre estoient à la porte qui voulloient parler à leur seigneur. Tantost sortit le chancelier de la chambre, acompaigné bien de cinquante barons en ung moult bel et riche estat, entre lesquelz estoient les ducs d'Orléans et de Bourbon, et plusieurs aultres ducs et contes anciens, car tous les jeunes princes, Jehan de Paris les tenoit avecques luy, du nombre des cent que avez ouy cy devant.

Le chancellier receut moult honorablement les roys et leur compaignie. Si dit le chancelier au roy : « Sire, que venez-vous icy faire, vous qui avez tant de passe-temps en vostre palaix? Vous soyez le très bien venu en vostre mesme terre.

— Certes, dit le roy, je ne me pourroye tenir de venir veoir Jehan de Paris, et le semondre que son plaisir soit de venir jusques mon palays et le sien, veoir les dames, que moult fort le desirent; si vous prie que à luy me fassiez parler, s'il est possible.

—Par Dieu, Sire, il est bien aysé à faire; car il y a exprès commandement que à vous ne soit riens cellé ne fermé, et povez entrer par jour et par nuyt et commander comme en vostre maison.

—Grantz mercis, dit le roy.

—Or venez donc, Sire, dist le chancellier, et je vous monstreray le chemin. »

Si les mena en la chambre du Conseil, que toute estoit tendue de satin rouge broché de fueillaige d'or, le ciel de mesmes et le pavement; puis vint heurter à la chambre du secret où Jehan de Paris estoit en la forme et manière que vous orrez. Premièrement, toute la chambre, le ciel et pavement, estoient tendus d'ung velours vert à grans personnages d'or bien enrichis de perles, où estoit pourtraict l'Ancien Testament. Au coing de la chambre avoit un hault siège à trois degrez couvert d'un riche palle d'or, et par dessus avoit ung moult riche pavillon, tout fait d'orfaverie esmaillée, à grant nombre de cheynetes d'or qui tenoient diamans, rubis, esmeraudes, saphirs, et plusieurs aultres pierres précieuses qui estincelloient merveilleusement. Jehan de Paris et ses cent gentilzhommes etoient tous vestus de drap d'or batu tant riche que ne le vous sçaurois declairer, et si estoient toutes les robbes jus-

ques en terre, et toutes d'une mesure et mesme sorte, fors que Jehan de Paris, qui avoit ung moult riche collier tout couvert d'orfaverie et de riche pierrerie.

L'uissier vint ouvrir la porte pour veoir que c'estoit qui y heurtoit; si trouva le dit chancellier et les deux roys, que dit à l'uissier : « Que faict nostre maistre?

—Monseigneur, dit l'uissier, il est en son siège, qu'il devise avecq ses barons.

—Veez cy le roy d'Espaigne, dit le chancellier, qui le vient veoir. » Et alors entrèrent en la chambre comme vous orrez.

Comment le roy d'Espaigne et d'Angleterre, acompaignez de plusieurs grans seigneurs et barons, entrerent en la chambre de Jehan de Paris, et comment Jehan de Paris se leva de son siège pour faire révérence au roy d'Espaigne.

A l'entrée de la chambre, le chancelier se mit à genoil devant Jehan de Paris, disant : « Sire, veez cy le roy d'Espaigne, que vous vient saluer. »

Quand le roy d'Espaigne le vit en si haulte triumphe, il ne se peut tenir de s'incliner bien bas en luy faisant la révérence; et quant Jehan de Paris le vit, se leva de

son siège et le vint accoller en disant : « Sire roy d'Espaigne, Dieu vous maintiengne et toute vostre belle et noble compaignie. Au regard de vostre beau filz, il n'y a guères que nous nous sommes veuz; venez vous en seoir. » Adonc le prent par la main et le maine asseoir au près de luy, puis dit au roy d'Angleterre : « Prenez place où il vous plaira. »

Les barons de Jehan de Paris firent asseoir les aultres; et quant tout le monde fut assis, le roy d'Espaigne parla en ceste manière : « Jehan de Paris, si je ne vous nomme autrement il me doit estre pardonné, car voz gens ne nous ont voulu nommer voz tiltres; toutesfoiz vous soyez le très bien venu en ce païs, qui est du tout à vostre commandement.

—Grantz mercis, dit Jehan de Paris.

—Je vous prie, dit le roy, qu'il soit vostre bon plaisir de nous faire cest honneur de venir jusques au palais veoir les dames, que moult fort vous desirent; si y trouverez le roy et la royne d'Arragon, les roys de Navarre et de Portugal, et plusieurs aultres dames et grans barons et seigneurs; si ne serez pas si honnestement traicté ne reçeu comme céans; mais de belles et honestes dames et damoyselles y a, que vous feront bonne chère. »

Les gens du roy Anglois estoient tous marrys de la grant humilité et amour que le roy d'Espaigne monstroit à Jehan de Paris :

« Vrayement, dist Jehan de Paris, vous ne les dames n'estes pas à reffuser; si ferons collation et puis les yrons veoir. »

Comment Jehan de Paris fit aporter espices et confitures de toutes sortes, et vins de plusieurs façons et couleurs.

TANTOST apporterent espices et confitures de toutes sortes en grans couppes d'or et de pierrerie; après, les vins de plusieurs manières, dont le roy estoit tout esmerveillé.

Quand ilz eurent fait la collation, Jehan de Paris dit au roy : « Or sus, allons quant il vous plaira. » Si print le roy par la main dextre et le roy d'Angleterre par la main senestre, et se mettent en chemin.

Quant il fut arrivé à la porte de son logis, il dit au cappitaine de la garde qu'il ne menast que ung peu de gens, tous les barons et les cent hommes de son habit. Incontinent le cappitaine se mit devant avec cent hommes d'armes pour faire voye, car grant estoit la presse du peuple de tous

estatz. Les dames et les seigneurs qui estoient demorez ou palaix se desconfortoient, en disant que Jehan de Paris ne viendroit point, puis que les deux roys demouroient si longuement; mais tantost il vint un chevalier courant, qui vint dire : « Sus, mesdames, apprestez vous, car veez cy venir les plus belles gens et mieulx en point que jamais furent veuz sus la terre. » Grant joye eurent les dames et seigneurs, et sus tous en eut grant joye la pucelle, à qui le cueur tout sautelloit de joye. Le roy d'Arragon print la royne d'Espaigne, et sa fille fut menée par le roy de Navarre, et le roy de Portugal print la royne d'Arragon, et les autres princes et barons prirent chascun dame ou damoiselle, et se mirent en très belle ordonnance; si les allèrent ung peu veoir venir de loing par les fenestres, puis se mist chascun en sa place, en disant l'ung à l'aultre :

« Ne voyez-vous pas comment celuy prent honneur devant les roys, que tous deux les maine et marche le premier? Par Dieu, il est homme de grand haultesse et audace, et ne montre pas qu'il soit en païs estrange.

—Certes, disoient les autres, il est partout le plus fort, que luy donne ce courage.

—Par Dieu, dit la pucelle, la fiereté

qu'il a luy sied moult bien, car c'est ung droit mirouer de beaulté. »

Et à tant véez cy entrer les hommes de sa garde, que tous ensemble saluèrent la compaignie, et se vont serrer en une part contre ung coing de la salle, qu'il sembloit que tous cent ne tinssent pas la place de quarante.

Comment Jehan de Paris entra en la salle où estoient les seigneurs et dames, qui luy vindrent au devant.

Estre arrivé, Jehan de Paris entre les deux roys d'Espaigne et d'Angleterre, entrèrent en la salle; les seigneurs et damoyselles leur vindrent au devant. Jehan de Paris salua les roys d'Arragon, de Navarre et de Portugal, puis osta son chappeau et baiza les deux roynes.

Après print la pucelle par la main bien privéement et la baiza moult doulcement, en disant : « Je vous mercie, ma doulce seur, de vostre present. » Lors elle rougit ung peu et s'enclina jusques bien bas. Puis dit Jehan de Paris à ses barons : « Allez baizer toutes ces dames, et nous nous irons reposer. »

Si print les deux roynes par les mains, et

dist au duc d'Orléans, qui emprès luy venoit, qu'il lui admenast la damoiselle ; si s'en va asseoir au plus noble lieu de toute la salle, qui moult grande estoit, et se assit au milieu des roynes; puis dist au duc d'Orléans : «Cosin, amenez moy ce que vous ay baillé; vous n'estes pas si honteux que vous ne pregnez du meilleur endroict, » dont chascun ce mit à rire, et puis dist haultement : « Messeigneurs, prenez place où bon vous semblera, car nous avons prins la nostre. »

Si commença à deviser avecq la pucelle, et tous les roys et grans princes, et dames et damoiselles, le plus qu'ilz peurent se approuchèrent pour les ouyr deviser.

Et en parlant, la pucelle dit à Jehan de Paris : « Sire, vous avez amené une moult belle armée, la mieux en point que jamais l'on veit en ces contrées.

— M'amye, dit Jehan de Paris, je l'ay faict pour l'amour de vous.

— Et comment, dist la pucelle en rougissant, pour l'amour de moy ?

—Je le vous diray, respondit-il. J'ay ouy dire que l'on vous devoit demain combatre, et pour ce je vous viens offrir que, se vous avez point à faire de mes gens d'armes, qui ont bonnes lances et roides, que les aurez pour vous secourir. »

De ce mot fut moult grant le bruit par

la salle de rire, car tous escoutoient diligemment.

« Sire, dit la pucelle toute honteuse, je vous mercie de vostre office, car il n'y fault pas si grande assemblée.

— Sainct Jehan, dist-il, il est vray, car ce sera corps à corps en champ de bataille etroict. »

Jamais vous ne vistes tant rire comme les seigneurs et dames rirent des questions qu'il luy faisoit.

Si dit le roy de Navarre au roy d'Espaigne : « Ouyez vous pas cest homme que mon cosin, votre beau filz, blasmoit en disant que par foiz il dit les motz d'ung follastre ; par Dieu, je croy que non fait, mais les baille si très couverts que nul ne les peult entendre ; si vouldroye bien que les luy fissions expliquer.

— Je le veulx bien, dist le roy d'Espaigne, mais j'ey peur de luy desplaire, car sus ma foy c'est la plus plaisant creature que je visse oncques ; si suis tout ravy de luy ; s'il vouloit, il acquerroit beaucoup de dames.

— Par ma foy, autant vous en dis ; si seroit bon de le faire boyre.

— Voyre, dit le roy, mais nous ne pourrons ainsi faire comme il nous a fait ; pleust à Dieu que vous y eussiez esté.

— Amen, dist il, mais ilz ne s'en iront pas encore; si desire fort à avoir acoinctance à lui. »

Comment le roy fist apporter pour faire colation à Jehan de Paris.

Entant le roy commanda apporter colation, qui tost fut preste, et le maistre d'ostel de ceans vint dire à ung des barons de Jehan de Paris comment il le feroit boire.

« Attendez, dit celuy-ci, et je vois querir celuy qui l'en sert, que luy portera. »

Et incontinent, celuy alla dire au duc de Normandie que l'on vouloit servir de vin; le duc appella l'escuyer et luy dit qu'il allast prendre la couppe pour servir de boire, ce qu'il fit incontinent, et deulx aultres escuyers aussi, qui prindrent chascun une couppe et les vindrent présenter toutes trois à Jehan de Paris, lequel print la sienne et commanda bailler les aultres deux aux deux roynes, en disant:

« Beuvons nous trois pour despescher, et les aultres beuvront quant il leur plaira. »

Si beut sans riens attendre, puis bailla sa couppe à la pucelle, que devant luy tenoit, en disant:

« Tenez, m'amye, j'ay beu à vous; je croy bien que jà ne me craindrez.

— Par Dieu, dit la pucelle, il n'y a cause pour quoy; si vous en mercie de bon cueur. »

Les rois et aultres seigneurs et dames beurent, que fort s'esmerveilloient d'ont Jehan de Paris prenoit ainsi l'honneur sus tous les roys, qui estoient plus vieulx que luy.

Quant colation fut faite, les roys et dames s'approchèrent de Jehan de Paris pour railler et deviser avec luy.

Si luy demanda le roy de Navarre :

« Jehan de Paris, mon doulx amy, que dictes vous de nostre nouvelle mariée?

— Certes, dit-il, je n'en sçauroye dire que tout bien et honneur, car il me semble que Dieu l'a parfaite à son loysir, que riens n'y a oublié. Si n'a besoing que d'un bon officier.

— Et quel officier, sire? dit-elle.

— Or le demandez à mes seigneurs, savoir mont s'il le vous sçauront nommer.

— Par ma foy, dist le roy de Portugal, vos motz sont si fors à entendre que nous ne sçarions que exprimer. Si vous prions que le nous vueillez nommer.

— Vrayement, dist il, c'est chose bien aizée à sçavoir, car je croy bien que de

maistre d'ostel, d'escuyers et de secretaires est elle bien fornye ; mais voulentiers, quand dames sont loing de leurs païs, elles en desirent souvent avoir des nouvelles, et pour ce elle a bon besoing du bon chevaucheur. »

Quant ilz entendirent ces parolles, chascun ce print moult fort à rire.

« Or par Dieu, dist le roy d'Espaigne, Sire, vous sçavez bien ce qu'il fault aux femmes, mais en vos motz il fault tousjours gloses. »

Comment le roy d'Espaigne demanda à Jehan de Paris l'exposition des motz qu'il avoit ditz au roy d'Angleterre, son beau filz.

Si je n'avoye peur de vous desplaire, dit le roy d'Espaigne, je vous demanderoye l'exposition d'aulcuns motz que vous avez ditz en chemin à mon beau-filz.

—Certes, dit Jehan de Paris, demandez ce qu'il vous plaira, car riens ne me sçauroit desplaire.

—A vostre congié donc, dit le roy d'Espaigne, je vous en vois dire ung. Mon beau-filz d'Angleterre m'a dit que, quant vous veniez, ung jour qu'il pleuvoit très fort, vous lui distes que luy, qui estoit roy,

devoit faire porter à ses gens des maisons pour eulx garder de la pluye en chevauchant. Si ne puis entendre comme ses maisons pourroient aller, ne qui les porteroit.»

Jehan de Paris se print moult fort à rire, puis luy dist: « Certes, cela est bien aysé à entendre, car, si vous eussiez esté sur le lieu, vous l'eussiez bien congneu; car il pouvoit bien prendre exemple à moy et à mes gens, qui prismes manteaulx et chaperons à gorge, avecq nos oseaux, qui nous gardoyent bien de la pluye; et quant il faisoit beau temps, nous les mettions sur noz bahutz. Et se sont les maisons que je disoye à vostre beau-filz, qui estoit moillié, luy et les siens, comme s'ilz fussent plongez en la rivière.

— Haa! dist le roy, par Dieu vous en dictes la vérité.

—Vrayement, dit le roy de Portugal à l'oreille du roy d'Espaigne, cestuy n'est pas si fol comme vostre beau-filz disoit, ains a ung moult beau et vif entendement de son eage.

—Encore vous en demanderoys je une aultre chose, dit le roy d'Espaigne, s'il est vostre plaisir. C'est que ung aultre jour vous luy dites pour quoy il ne faisoit porter à ses gens ung pont pour passer les rivières.

—De cela ne fault il pas grant exposition,

dit Jehan de Paris, car elle est de mesmes à la première. Il est vray que, par deça Bayonne, ung jour nous trouvasmes une petite rivière bien creuse et roide. Le roy d'Angleterre et ses gens, qui estoient mal montez, se mirent dedans pour passer, dont il s'en noya bien LX des plus mal montez, et je passay après avecq mes gens, qui n'eurent nul mal; et quant nous fusmes passez, le roy d'Angleterre me fist ses plains de ses gens qui estoient noyez. Et lors je luy dis qu'il devoit faire apporter ung pont pour faire ses gens à saulveté passer les rivières, c'est à dire bons chevaulx, comme ilz veirent bien les miens, qu'ilz n'eurent aulcun mal. Je cuydoie bien qu'il l'eust entendu.

—Par Dieu, dist le roy de Navarre, bien le luy bailliez par entendre.

—Or, puis que tant nous en avez dist, dit le roy d'Espaigne, je vous prie que nous declairez le tiers, et plus ne vous en parlerons.

—Je vous ay dit que tout ce qu'il vous plaira me plaist; pour ce n'en faictes difficulté.

—Je vous prie donc, dist le roy d'Espaigne, que vous nous declairez comment vous entendez ce que vous luy distes que vostre feu père estoit venu en ce pays il y avoit environ XV ans, et avoit tendu ung lax à

une canne, et que vous veniez pour veoir si la canne estoit prinse.

—De cela, dist Jehan de Paris, je ne blasme point le roy d'Angleterre, car il est bien fort à entendre; et toutesfoiz, puisqu'il vient à propoz, je suis contant de le vous déclairer. Or entendez que c'est : Il est vray qu'il y a environ xv ans passez que le Roy de France, feu mon père, vint en ce païs pour remectre vostre royaulme en vostre obéissance et lever le siège à la royne vostre femme, que véez cy; et quant il s'en voulut aller, tous deux luy donnastes vostre fille pour icelle marier où bon lui sembleroit, et il vous respondit que ce seroit avecques moy. Et c'est le lasson, et véez cy la canne que je suis venu veoir si elle est prinse. »

Comment Jehan de Paris rebrassa ses habillements pour demontrer qui il estoit, et fit rebrasser celles des ducs d'Orléans et de Bourbon, qui estoient avec luy.

Alors qu'il eut finé le parlement avecq le roy d'Espaigne, il rebrassa sa robbe, que dedans estoit d'ung velours bleu semé de fleurs de lys d'or.

Quand le roy et la royne d'Espaigne ouyrent ces paroles, tous deux se gectèrent à ses piedz avecq leur fille, en disant :

« O très-puissant et noble Roy, pour Dieu plaise vous nous pardonner nostre grant offence, car tout ce que vous avez dist est vray, et bien le sçavons, et la plus part de tous mes barons qui icy sont. Si suis content d'en recepvoir telle pugnition comme il vous plaira à ordonner. Et quant est de ma fille, bien sçay qu'elle n'est digne d'estre conjoincte avecques vous; mais dès maintenant je la vous livre pour la marier à celuy que sera vostre bon plaisir, et à celuy baille la possession de mon royaulme dès maintenant. »

Le Roy Jehan de France les leva et moult les mercia, puis dit à la pucelle :

« Ma mye, vous avez ouy ce que vostre père et vostre mère ont dit. Qu'en dictes vous, car le fait vous touche? Voulez vous le roy d'Angleterre?

—Très hault et puissant seigneur, je veulx tenir de point en point ce que mon père vous a dit, car les premières promesses doivent tenir; si me tiendroye à bien heurée se j'avoye ung de vos barons de vostre royaulme.

—Or me dictes donc lequel vous voulez, car véez en cy belle compagnie : si regardez dessoubz leurs robbes, car chascun porte ses armes. »

Comment le Roy Jehan commenda au duc d'Orléans et de Bourbon et à plusieurs aultres qu'ilz rebrassassent leurs robes.

Lors fist le Roy Jehan rebrasser toutes les robbes desditz barons, que moult beau veoir faisoit. Si se firent congnoistre les plus aagez, qui en Espaigne avoient estez avecq le feu Roy, comme les ducs d'Orléans et de Bourbon et plusieurs aultres barons et seigneurs.

Le Roy Jehan demanda de rechief à la pucelle : « Avez vous advisé lequel vous voulez de ceulx icy, ou se vous y voullez encore penser ?

— Très hault Seigneur, dist elle, à moy n'appartient pas de choisir, mais celuy qu'il vous plaira me plaira, en ensuivant la promesse que monseigneur mon père fit au vostre.

—Ha! par Dieu, vous estes fine femme, dit le Roy Jehan. Puis que vous dictes que vous voulez tenir la promesse de vostre père, c'est à dire que je doy aussi tenir la promesse que le mien fit, c'est que vous seriez ma femme. »

Alors se mirent tous à rire, fors que les Anglois.

« Or sa, dit le Roy Jehan, par vostre foy, vouldriez vous bien estre ma femme,

si vostre père et mère le vouloient et se je m'y consentoye?

— Sire, c'est une question où il ne fault point de responce, car bien pouvez sçavoir qu'il n'est chose au monde que tant je desirasse.

—Or donc, m'amye, et je me y consens, et vous prometz espouser le matin, au plaisir de Dieu et de voz amys. »

Le roy d'Espaigne et la royne le mercièrent moult fort, et les roys d'Arragon, de Portugal et de Navarre luy vindrent demander pardon de ce qu'ilz ne luy avoient fait l'honneur qui luy estoit deu.

« Sire d'Angleterre, dit le Roy de France, vous ne devez estre mal content de cecy, car elle estoit mienne passé a quinze ans; si n'ay voulu faulcer la promesse de feu mon père. »

Comment le roy d'Angleterre s'en alla de Burgues bien marry et courrossé, quand il vit que le Roy de France luy avoit osté celle qui tenoit son cueur et sa pensée.

Voyant toutes choses, le roy d'Angleterre fut fort marry et courrossé. Si se partit du palais, et dès l'heure s'en alla monter à cheval, et s'en alla luy et ses gens en leur païs le plus hastivement qu'ilz peurent.

Après le departement du dit roy, commença la feste grande et plantureuse par le palays; aussi fit-elle par la cité, quand on sceut que c'estoit le Roy de France qui espousoit la fille. Le souper fut moult grant, et servis de plusieurs entremetz qui venoient de la cuisine du Roy de France, et bien fut regardé la vexelle en quoy il estoit servi. La pucelle estoit si joyeulse qu'on ne le sçauroit racompter. Si m'en passe aussi pour cause de briefveté.

Quand vint le lendemain au matin, le Roy Jehan envoya de moult riches bagues à la pucelle; si luy envoya de vexelle d'or pour ung buffet et ung autre buffet de vaixelle d'argent, et ung pavillon tout faict de fleurs de lis chargié de pierreries, le plus riche que l'on eust jamais veu, et luy envoya ses tailliendiers pour luy faire des habillementz à la mode de France, et aussi à toutes ses damoiselles.

Comment le Roy de France espousa la fille au roy d'Espaigne en grand triumphe et honneur, à l'abit du païs, ors mis la coronne qu'elle portoit.

Le jour vint que les nopces ce devoient faire. Si espousa le Roy Jehan la fille du roy d'Espaigne, en la ville de Burgues et

en l'abit du païs, ors mis la couronne que le Roy Jehan luy donna, qui fort estoit riche. De la feste, des triumphes, des honneurs et des services qui y furent faitz, je m'en passe pour eschever là matière.

Quant ce vint le soir, le Roy Jehan dist que point ne coucheroit au palays, et pour ce furent menées les dames en son logis avecq la mariée. Quand elles virent les merveilles et richesses qui y estoient, toutes disoient que à bonne heure estoit la pucelle née d'avoir ung tel prince espousé, et qu'elle avoit faict en peu d'heure un beau change. La pucelle estoit si très joyeulse qu'elle ne sçavoit quelle contenance faire.

Cependant que les dames la desabilloient, le Roy Jehan arriva avecques belle compaignie; si dist à son amye: « Et puis, ma mye, vous desplaist il point d'avoir laissé le palaix de vostre père?

—Certes, monseigneur, il ne me fault pas demander, car je n'euz jamais si parfaicte joye comme j'ay eue quand je me suis trouvée céans; aussi n'est pas à comparer le palays de monseigneur mon père à vostre logis; mais encor dis je plus, que, quant vous n'ariez riens que vostre noble et redoubtée personne, si vous aymé-je mieulx que tout le demourant du monde. »

Ce mot pleust au Roy; si la courut acoler

et dist : « Ma mye, jamais ce mot ne sera oublié. Or sà, que donrez vous a ces dames et damoyselles, qui tant de peine ont prins pour vous?

—Monseigneur, dit elle, je ne sçay.

—Véez là, dit il, ces six coffres plains de bagues et de drap d'or. Departez les où bon les semblera, car pour ce faire ont ilz estez apportez. »

La pucelle se agenouilla et moult humblement le mercia. Mais il la leva bientost et luy dit que plus ne le fit, mais que privéement à luy parlât comme de pareil à pareil.

« Il n'est pas raison, dist la mère.

—Et je le veulx, dist il, et si luy commande desparte les bagues et joyaulx aux dames et damoyselles selon leur qualité. » Par quoy elles prisèrent fort le noble Roy de France.

Comment on coucha la pucelle, et comment le Roy de France s'alla coucher auprès d'elle.

Après que l'espousée eust été desabillée, se cocha, puis s'en allèrent les dames et damoyselles chascune en son lieu. Si vint incontinent le Roy de France, à qui il tardoit bien l'heure, en la chambre, lequel fut tantost desabillé; si se mist auprès celle

qu'il aymoit par dessus toutes creatures, et il n'avoit pas tort, car c'estoit la plus doulce, la plus humble, la plus belle, la plus sage, la plus honneste et la mieulx morigenée que fut pour lors en tout le monde.

Grant joye s'entrefirent les deux amans, et firent de beaux passetemps durant la minuit, comme vous aultres, jeunes gens, que bien aymez quelque belle jeune fille, quant la pouvez tenir entre voz bras; Dieu scet le plaisir et la joye que vous avez. Si l'engrossa celle nuyt le Roy d'un beau filz, que despuis fut Roy de France.

Et quand vint lendemain à heure de lever, le Roy Jehan se leva et s'en alla railler avecq ses barons, que moult joyeulx estoient de leur seigneur, que tant honestement son cas conduisoit.

Les dames vindrent veoir la nouvelle Royne, qui moult bonne chère leur fit. Et ainsi comme elles la cuydoient habiller, vint ung maistre tailliandier du Roy, que leur dit à genoulx :

« Mes dames, ne vous desplaise, car elle doit aujourd'uy estre habillée à la mode françoise.

—Hélas, mon amy, dit la Royne de France, je vous prie que je y soye habillée, car bonne Françoyse suis et seray tout mon vivant. »

Comment les costuriers et tailliandiers du Roy Jehan habillèrent la Royne à l'a mode de France.

Incontinent vindrent escuyers et costuriers de par le Roy Jehan mectre la jeune Royne en point en grant diligence; si luy vestirent une moult riche cotte d'ung drap d'or cramoisy, et par dessus une robbe d'ung velours bleu semé de fleurs de lys d'or, tant belle et mignonne que, avecq la beaulté qu'elle avoit, sembloit plus divine que humaine. Puis luy mirent en la teste ung atour merveilleusement beau et riche; si luy fut mis autour ung colier d'or tout couvert de rubis, de diamans et d'esmerauldes, et y avoit au millieu ung escharboucle que rendoit une grant lumière.

Et ainsi comme l'on l'abilloit, vindrent les roys d'Espaigne, de Portugal, de Navarre et d'Arragon, qu'ilz trouvèrent le Roy Jehan qui estoit avecq ses barons. Si le saluèrent, et il les recueillit moult doulcement, puis luy demandèrent comme il luy estoit depuis à soir.

« Moult bien, la Dieu mercy; si trouverez vostre fille saine et saulve.

— Nous l'irons veoir par vostre congié, dirent les quatre roys.

—Il me plaist bien, et je y voys avecques vous, dit le Roy Jehan, pour veoir et ouyr qu'elle vous dira. »

Et quant furent entrez en la chambre, et ilz virent la Royne de France ainsi habillée, luy firent la reverence deue comme à royne appartient.

Comment le roy de Navarre, parlant à la Royne de France, luy dit que les fleurs de lis luy estoient montées dessus.

Quant les quatre roys eurent faict la révérence à la nouvelle Royne, elle leur rendit leur salut et leur fit moult bonne chère. Si furent moult esbahiz de la veoir en si riche estat.

Adonc luy dit le roy de Navarre en riant : « Comment, madame ma cosine, les fleurs de lis vous ont montéez dessus le corps.

— Ouy, dit-elle, beau cosin, mais encores en y a il beaucop plus par dedans, que jamais n'en sauldront. »

Quant le Roy Jehan l'entendit, il en fut merveilleusement joyeulx, et si n'en fit nul semblant.

Quant tout fust apresté, on alla à l'eglise, qui fut moult richement tendue de fleurs

de lis, et le Roy les donna à la dicte eglise, et tous les hornemens de l'autel, qui grant richesse valloient. Que vous iroys-je plus racomptant? La feste dura xv jours. Si donna le Roy Jehan de moult riches dons au roy et à la royne d'Espaigne, ses beaux père et mère; si fit il aux roys d'Arragon, de Portugal et de Navarre, et à leurs femmes, et generallement à tous les chevaliers, barons et seigneurs, dames et damoiselles, tant que chascun le tenoit au plus vaillant et riche prince que fut au monde.

Comment le Roy Jehan print congié de son beau père et de sa belle mère pour s'en retorner en France, et comment la Royne de France ploroit pource qu'il avoit dit qu'il la lairroit en Espaigne.

Après que les nopces furent passéez, le Roy de France vint au roy d'Espaigne et à la royne, présent leur fille, sa femme; si leur dit :

« Beau père et vous, belle mère, vous sçavez comme j'ay grand charge de mon royaulme gouverner et entretenir, et si ay avecq moy la plus part de mes barons; si ay laissé ma mère seulle, que grant desir a de me revoir. Pour ce, si c'est vostre plaisir, me donrez congé, et, doubtant vous

desplaire, ne vous oze demander licence de emmener m'amye; car, s'il est vostre plaisir qu'elle demeure, je vous la recommande. Je luy lerray son estat comme à telle Royne appartient, car de vous biens ne veulx-je qu'elle despende un denier. Je vous prie que traictez bien vostre peuple, et, le plus que pourrez, le gardez de oppresser, et ilz prieront Dieu pour vous. »

En disant ces parolles, la jeune dame fondoit en larmes, voyant qu'elle estoit pour demourer et que son amy s'en alloit sans elle. Oyant le roy d'Espaigne ce que le Roy de France luy avoit dit, luy respondit : « Monseigneur mon filz, puisqu'il vous a pleu me faire cest honneur que d'avoir prins ma fille à femme, je vous supplie que ne la vueillez laisser, car sans vous elle ne pourroit durer comme la raison bien le voudroit. Si vous supplie que en ce royaulme vueillez commettre telz gouverneurs comme il vous plaira, car dès maintenant je vous livre le royaulme.

—Monseigneur, dit le Roy de France, qu'est-ce que vous avez dit? Je vous prie que jamais n'en soit parlé, car de ce royaulme et du myen, tant comme vous vivrez, pourrez faire et disposer à vostre voulenté; car soyez seur et certain que vostre royaulme ne voz biens ne m'ont point esmeu à

avoir vostre fille que icy est, mais sa bonne renommée; et puisque c'est vostre plaisir que je l'enmayne, j'en suis moult joyeulx, se elle s'i veult consentir. »

Quand la Royne de France oyt les parolles que le Roy Jehan avoit dictes, elle se gecta à genoulx devant luy en disant :

« Mon très redoubté Seigneur, pour quoy demandez-vous mon consentement? Car sur ma foy, je n'en ay point, sinon ainsi comme le vostre le meyne, et vous asseure pour tousjours que vous ne sçauriez demander chose qui ne me pleust; et s'il estoit possible que je peusse sçavoir toutes voz voulentez, à mon pouvoir je les acompliroye. »

Longuement parlèrent ensemble de ceste departie, que trop seroit longue à racompter; à la fin, après plusieurs parolles, pleurs et regretz, prinrent congié les ungs des aultres.

Comment le Roy de France et sa femme la Royne partirent d'Espaigne pour eulx en aller en France.

Avoir prins congié les ungs des aultres, le Roy de France et la Royne ce partirent d'Espaigne, et firent tant par leurs journées qu'ilz arriverent en France, où ilz fu-

rent receuz par les bonnes citez et villes à grant honneur et triumphe.

Si firent tant qu'ilz arrivèrent à Paris, où la réception que l'on leur fit seroit trop longue à racompter; car grant honneur leur fut faict, et aux seigneurs d'Espaigne qui leur dame avoient conduitte. Si demeurerent en France six moys, pendant lequel temps firent bonne chiere, si s'en retornerent en Espaigne.

Et au bout de IX moys fit la royne ung beau filz, et au bout de cinq ans en fit ung aultre, lequel fust roy d'Espaigne après le decèz de son grant père, et le premier fut Roy de France après son père, que longuement vesquit et que tint son royaulme en bonne paix et union. Puis trespassèrent de ce siecle pour aller en la gloire éternelle, où je prie à Dieu qu'il nous doint grace que y puissions parvenir. *Amen.*

FIN.

NOTES ET VARIANTES

P. 2, ligne 5. *Que j'ay translatée d'espaignol en langue françoise*. Par le sujet, par la glorification de la supériorité de la France, qui est l'esprit même du fond et des détails de tout le livre, il est certain ue ceci n'est qu'une formule littéraire et une manière d'augmenter l'éloge en le mettant dans la bouche d'un étranger. On trouve dans quelques bibliographes, dans les *Anonymes* de Barbier (n° 16,659), dans le *Lexicon* d'Ebert (1821, n° 10,756), dans *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, de Græsse, 1842, p. 391, échos d'un premier auteur que je n'ai pas retrouvé, que le traducteur français s'appellerait *Pierre de la Sippade*. Ce fait ne se trouve pas dans les manuscrits, et ne se trouve pas davantage dans aucune des éditions que j'ai vues. Les historiens de la littérature espagnole, et Ticknor en particulier, ne parlent pas de *Jean de Paris*, qui n'y figure d'aucune façon. Les noms de *Pedro*

de la Cespeda et de *Juan de Paris*, qui sont deux auteurs espagnols, n'ont rien qui se rapporte à notre roman. C'est sans doute une confusion avec le *Roman de Paris et de la belle Vienne*, que Barbier (nº 8,106) dit traduit du provençal en français par Pierre de la Sippade.

P. 5, ligne 8. *Une mienne petite fille qui n'a que trois mois*. P. 17, elle en a « cinq ou six, » ce qui cadre très-bien avec ce qui précède : dans les éditions elle a d'abord *trois ans* et ensuite *cinq ou six mois*.

P. 5, ligne 9. *Seguonye*. (V. le Glossaire.) M. Mabille a remarqué que quelques éditions portent Senoye.

P. 7, ligne 3. *Qu'il appartiendra*. C'est à ce mot que finit la 6e page du manuscrit du Roi et que commence, par suite d'une lacune initiale, le manuscrit de M. Gaullieur.

P. 8, ligne 4. *Quant le dict hérault fut*. Ms. G.: *furent*.

P. 8, ligne 24. *Par quelque promesse que*. Ms. G. : *pour*.

P. 10, ligne 22. *Burges*, qui est *Burgos* (V. le Glossaire), n'a pas la même étymologie que Bourges, son similaire. Le nom latin de la première est *Burgi* ou *Marburgum*, tandis que celui de la seconde est *Biturigum* et *Bituricæ*.

P. 12, ligne 23. *Par devers le roy*. Ms. G. : *pour*.

P. 13, ligne 15. Le Ms. G. offre ici une feuille déchirée, qui commence à *Quant elle fut*, et se termine p. 15, au commencement du chapitre : *Quinze jours dura la feste*.

P. 21, ligne 3. *Au bout de quatre ou cinq ans après ;* c'est la leçon du Ms du Roi et des éditions ; le Ms. G. dit : *cinq ou six ans*.

P. 23, ligne 21. *Pour mieux les attraire à leur voulenté ;* les éditions modernes, au lieu de *voulenté*,

donnent *fille*, qui n'a là pas de sens et vient de *fillé*, leçon des éditions gothiques qui avait probablement le sens de *filet* : « pour les mieux prendre dans leurs filets. »

P. 26, ligne 1. *A quelque IIII^{xx} chevaux*. Ms. G. : « *VIII^{xx}*, » c'est-à-dire 160 ; les éditions gothiques : *a tout quatre cens chevaulx*.

P. 27, ligne 26. L'appellation de *cousin* est encore employée dans les formules de la politesse royale sous la forme de *mon cousin* ; elle était beaucoup plus répandue autrefois, et ne s'arrêtait pas aux princes ; ainsi, dans le roman de Saintré, « la dame des belles cousines. »

P. 34, ligne 18. Les éditions du XVIe siècle, (la première ne paraît pas antérieure à 1530, c'est-à-dire en plein François Ier,) ont ici une addition tout à fait importante à signaler : comme l'éditeur a bien vu que les habillements n'étaient plus à la mode, il a, par amour de l'exactitude, accusé l'antériorité en ajoutant, comme incidence : « selon la mode qui pour lors couroit. »

P. 37, lignes 15 et 16. *Tant qu'il vit celuy que l'on luy avoit dict ; lors*. Ms du roi : « Celuy qu'il demandoit. Si, etc. »

P. 38, lignes 15 et 16. *Cent hommes et cent pages*. Les éditions donnent toutes : « et ces pages. »

P. 39, lignes 20 et 21. *Et chevauche devant, pour l'amour de la pouldrière*. (V. le Glossaire.) Les éditions gothiques donnent : « et chevauche devers la pouldre. »

P. 40. L'intitulé du chapitre manque dans le Ms de M. Gaullieur.

P. 41, ligne 9. *Et puis j'en amasseray de l'autre*. Le Ms. G. : « et, si je puis, etc., » qui est moins bien dans le sens. — Ligne 15. *Par ma foy*. Ms. G. : « en bonne foy. » — Ligne 16. *A bout*. Ms. G. : « à

bot. » — Ligne 21. *Or chevauchons*. Ms. G. : « mais. » — Ligne 22. *Aller anuyt coucher prés d'Orléans.* Les éditions ajoutent : « à six lieues du moins. »

P. 50, lignes 6 et 7. *Comme ilz chevauchoient entre Cibe-Favyère et Bayonne.* Cette incidence a été supprimée par les éditeurs gothiques, sans doute parce qu'ils ne la comprenaient pas, et j'avoue ne pas être plus avancé qu'eux. Les deux manuscrits ne sont pas même d'accord. Le Ms Gaullieur donne *Cibe-Favyère*, le Ms du roi *Eibe-Favière*. Je n'ai pas trouvé l'un plus que l'autre; Favières, comme Faverolles, est un nom de lieu plutôt septentrional; Fabas serait plus méridional. *Eibe* se rapproche de la forme Eybens (Dauphiné), et de Eybeynes (Dordogne). J'ai préféré la forme *Cibe* à cause de son analogie avec *Cibits, Ciboure* et *Sibas*, qui se trouvent dans les Basses-Pyrénées. Mais notre auteur peut bien avoir mis un nom en l'air, et, comme ce doit être un lieu d'étape, il ne serait pas impossible qu'il s'agît tout simplement de Saint-Sever, qui est en effet sur la route de Bordeaux à Bayonne, en prenant le chemin par La Réole, Bazas et Mont-de-Marsan.

P. 53, ligne 7. *De trois à quatre vings*. M. G. : « de LX à IIII^{xx}, » ce qui montre que l'on disait indifféremment *trois vingts* ou *soixante*.

P. 67, lignes 12-14. La phrase *Car... alloit* manque aux éditions; par contre, ligne 17, après les mots *le roy* elles ajoutent : « fort curieux de sçavoir si Jan de Paris estoit en ceste compagnie, » phrase malheureuse, car on va voir par la question du roi qu'il croit positivement Jean de Paris dans cette troupe. — On remarquera la mauvaise forme *Jan*, fréquente dans les éditions gothiques, et qu'on ne trouve jamais dans les manuscrits.

P. 72, ligne 4. *Et quant il en fut passé XX ou XXII*, Ms. G. : « X ou XII. »

P. 77, ligne 11. *Grant rocte*. Ms. G. : « grant monde. »

P. 79, ligne 28. *Et il respondit que Gabriel s'appeloit*. N'y a-t-il pas dans le choix de ce prénom une allusion à l'ange Gabriel de l'Annonciation ? Le page est là pour introduire son maître et annoncer la bonne nouvelle, et la bague qu'il reçoit plus loin fait penser à l'anneau de fiançailles.

P. 82, ligne 13. Du mot *regardez* au mot *moult riche* inclusivement de la ligne 25, le Ms. Gaullieur offre une lacune qui résulte de la déchirure des deux tiers inférieurs d'un feuillet.

P. 83, ligne 24. *Avecq moult belle compaignie*. L'un des deux Mss : « chevalerie. »

P. 85, ligne 7. L'hermine peut certainement être employée partout et n'avoir par suite aucune valeur héraldique ; mais il m'étonnerait qu'en fourrant d'hermine le caparaçon du grand écuyer de Jean de Paris, l'auteur n'ait pas voulu, sans en avoir l'air, faire une allusion aux armes de Bretagne, et par suite à celles que la reine Anne venait joindre aux armes de France. — Ligne 21. *Six cens hommes*. Ms. G. : « *ces* cens hommes. »

P. 89, lignes 8 et 9. *Alors le roy dit au conte de Quarion et à ung sien aultre baron*. Le M. du Roi dit seulement : « Si leur dit le roy, » leçon moins bonne, parce que le sujet de *leur* ne se trouve alors que dans l'intitulé du chapitre.

P. 90, ligne 20. *A qui le roy d'Espaigne a donné charge de venir parler à Jehan de Paris*. Ms. du Roi : « que le roy d'Espaigne envoye devers J. de P. » — Ligne 26. *Entrèrent*. M. du roi : « furent entrez. » — Ligne 30. *Ung drap d'or de haulte lisse*. On distingue les tapisseries en tapisseries de haute et basse lice, c'est-à-dire à chaîne verticale ou horizontale, à cause de la disposition de la pièce mobile du métier au moyen de laquelle on ouvre les fils de la

trame pour y faire passer la navette. Les éditions gothiques ont fait là une correction malheureuse en imprimant *de haulte liesse!*

P. 95, ligne 27. *De nous laisser entrer*. Les deux Mss, où l'on ne trouve pour ainsi dire jamais de mauvaises leçons, donnent pourtant ici *laissez*.

P. 97, ligne 2. *Grant nombre de gens*. Ms. G. : « barons. »

P. 98, ligne 30. *Et si estoient toutes les robbes jusques en terre*. Il est curieux de remarquer (V. la note sur la page 34) que les éditions gothiques du XVI[e] siècle suppriment ce détail parcequ'il n'est plus de mode à leur moment.

P. 101, ligne 11. *Confitures de toutes sortes en grans coupes d'or et de pierrerie*. Les éditions gothiques, mêlant les mots, donnent « confitures *d'or* de toutes sortes en grans coupes de pierrerie. » Celles-ci sont des coupes taillées dans des matières précieuses, comme le lapis, l'agathe, ou le cristal de roche.

P. 102, lignes 2 à 5. *Se desconfortoient... si longuement*. Ms. du roi : « furent tous esbaïz quant ilz virent que les deux roys tant demouroient. »

P. 103, ligne 5. *Se vont serrer en une part contre ung coing de la salle*. Ms. G. : « se vont tirer en ung coing de la salle. » — Les éditions gothiques ont tout à fait changé le titre du chapitre; au lieu de le donner en deux lignes très suffisantes, et d'autant meilleures qu'elles ne préjugent rien, elles le changent en une analyse avec citation : « Comment Jehan de Paris se assist au plus haut lieu de la salle avec la pucelle et dist : Messeigneurs, prenez place où il vous plaira, car nous avons prins la nôtre. »

P. 104, ligne 1. *Au duc d'Orléans*. Le Ms. G. et les éditions : « au duc de Normendie », ce qui ne va pas avec la suite. — Lignes 5 et 6. *Puis dist au duc d'Orléans : Cosin, amenez moy*. Ms. du Roi :

au duc d'Orléans son cosin : Amenez moy.—Lignes 9 à 11 : *Puis dist haultement : Messeigneurs, prenez place où bon vous semblera, car nous avons prins la nostre.* Le Ms. du Roi met ici un peu de confusion; il met : « car nous avons prins la nostre » avant « puis dist », et le remplace à la fin de la phrase par : « car quant à moi je suis bien. » — Ligne 26. Le Ms. du Roi supprime le *que*.— Ligne 28. *Que les aurez pour vous secourir* est seulement dans le Ms. Gaullieur.

P. 107, lignes 14 à 16. Le Ms. Gaullieur donne : « Si luy demanda le roy de Navarre qu'il luy sembloit de leur nouvelle mariée. »—Ligne 24 : *Savoir mont.* Le Ms. du roi donne par erreur : « sçavoir *moult.* »

P. 108, ligne 5. *Et pour ce elle a bon besoing du bon chevaucheur.* Le Ms. G. : « Et pour elles (sic) a besoing d'un bon chevaucheur. »

P. 109, ligne 2. *En chevauchant.* Le Ms. G.: « en chemin. »

P. 111, ligne 6. *Je suis contant de le vous déclairer.* Le Ms. G. : « Je suis contrainct le vous déclairer. »

P. 114. Il y a là, dans le M. G., une lacune de deux feuillets qui commence au titre du chapitre, ligne 19, et va jusqu'à la page 118, au mot *et* qui commence la seconde ligne.

P. 121. Il serait assez curieux de savoir si Charles VIII, après avoir épousé Anne de Bretagne à Langeais (6 décembre 1491), n'a pas, comme Jehan de Paris, laissé à l'église où ils avaient été mariés les tentures et la *chapelle* qui avaient servi à la cérémonie. Cela est si bien dans les habitudes qu'on pourrait presque l'assurer d'avance; mais une constatation précise apporterait encore une confirmation de plus à l'identification du mariage de la duchesse Anne avec celui de la fille du roi d'Espagne.

Il faut ajouter que le mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII ayant eu lieu à Nantes, en décembre 1499, cette distribution de vases et d'ornements porta sur toute la province. (V. *Vie d'Anne de Bretagne*, par M. Le Roux de Lincy, I, 174-5.)

P. 124, ligne 11. *Et au bout de IX mois fit la royne un beau fils et au bout de cinq ans en fit ung aultre, lequel fut roy* [*d'Espaigne après le décèz de son grant père, et le premier fut roy*] *de France après son père.* Toutes les éditions omettent ce que j'ai mis entre crochets, de sorte que c'est le second fils qui est roi de France et qu'il n'est plus question du premier, malgré ce qui est dit p. 118, ligne 13.

On a vu par le peu de variantes que j'ai relevées combien les deux manuscrits sont identiques. Ils ne diffèrent que par de légères variations d'orthographe, comme à cette époque la même plume en offre d'une ligne à l'autre, et qui ne touchent ni le texte, ni même la langue. Il serait peu utile de constater qu'on y trouve indifféremment *adonc, ambaxade, autres, baützˌ du ciel, contre le sien, decez, et, derriers, dit, extime, fallut, fault, festier, fit, à genoil, hurter, illecq, incontinant, interroguer, les quieulx, se mect, message, nostre, païs, plains, ris, savoit, tardist, telz, terrible, utencilles, vaixelle, vallet, vecy*, et qu'on trouve en même temps *tantost, embassade, aultres, bahutz, des cieulx, comme le sien, décex, si, derniers, dist, estime, faillut, fauldra, festoyer, fist, à genoux, heurter, là, bientost après, lesquels, se mit, messager, mon, pays, plaintes, cry, sçavoit, tardast, tieulx, merveilleux, utenxilles, vaisselle, varlet, voicy.* Ce serait encombrer un texte et des notes de pointilleries inutiles.

Il sera plus important de noter, à propos des édi-

tions de la Bibliothèque bleue, non pas les différences de détail, mais seulement les suppressions de chapitres. M. Mabille les a signalées en notes et nous les relevons d'après lui. Les chapitres supprimés sont : le premier, les deux des p. 28 à 34, qui sont remplacés par quelques lignes ajoutées au précédent, les deux des p. 82-84, celui p. 101-103, les deux des p. 111-114, celui p. 117-118, et enfin celui p. 120-121, c'est-à-dire l'introduction, les conversations du roi à Vincennes, deux des montres de l'entrée, le détail de la doublure armoriée des robes qui fait reconnaître le roi et les ducs de France, la consommation du mariage, où se trouve le mot si important de l'épousée, si mal tenu par la reine, qu'elle sera bonne Française, enfin la plaisanterie sur les fleurs de lys, toutes choses très-nécessaires, mais qu'on a coupées comme des longueurs qui détournaient de l'intérêt, surtout si elles se sont trouvées dépasser le nombre de pages que les imprimeurs de Troyes ont pu se fixer pour dépenser le moins possible et gagner le plus possible.

GLOSSAIRE-INDEX

A

A, avec, 28,47, 72.
A tant, là dessus, à ce moment, 56, 69.
A tout, avec, 35, 71, 75, 82.
Accoller, donner l'embrassade, 100.
Achoison, occasion, affaire, 8.
Aconcevoir, atteindre, 38.
Acoustré, habillé, 35, 60 ;— bien fourni, bien servi, 43.
Acoustrer, 65.
Acquenée, jument, 58, 82.
Acquérir des dames, gagner leur amour et leurs faveurs, 105.
Actendre (Que) deust estre, qui valut la peine d'être attendu, 44.
Affaire (Avoir) de, avoir besoin de, 64.
Affier, promettre, assurer, 60.
Allouer (S') à quelqu'un, consentir à être de sa suite, se louer à lui, 52.
Amaindrir, amoindrir, 32.
Ammoteurs, chefs d'un soulèvement, 13.
Ancien Testament, brodé en or sur une tenture de velours, 98.
Anciens, âgés, 97.
Anges, employé comme terme de comparaison, 86.

C

D

Départir, faire le partage, distribuer, 117.
Dépendre, dépenser, 41, 122.
Dépens (*A ses*), à ses frais, 41.
Derrier, derrière, 88.
Désarmer (*Se*), se dépouiller de son armure, 96.
Desconforter (*Se*), se désoler, se plaindre, 4; — s'ennuyer, 102.
Despescher, faire vîte, 106.
Dessevré, séparé de, 12.
Deux à deux. On remarquera que le cortége de Jean de Paris marche seulement deux à deux, 70, 79, 83, 86, et quatre à quatre, 76; cela était nécessité par l'étroitesse des rues anciennes, et la même chose devait alors avoir lieu à Paris.
Deviser, causer, s'entretenir de, 42, 49, 73, 99, 104, 107; — imaginer, deviner, 42.
Diamans, 98. 119.
Dieu mercy (*La*), 49.
Diffamations, médisances, histoires scandaleuses, 2.
Diligemment, avec attention, 79.
Dissimulé, avec notre sens moderne d'*incognito*, 29, 30; — en habit dissimulé, 31.
D'ont, d'où, *de unde*, 48.
Doubter, craindre, avoir peur, 29, 82.
Drap d'or, 32, 33, 58, 82, 85, 87, 98, 117; — rare à Londres, 25; — cramoisi, 119; — pris dans le sens de tapisserie à fils d'or, 90.
Draps de soie, 32, 33, 34.
Dur à croire, difficile à croire, 44.
Durer, vivre, se conduire, 122.
Duyt, habitué, élevé à, de *ductus*, 82.

E

F

G

H

Heurter, frapper à une porte intérieure, 98, 99. — Le mot est plus technique qu'il n'en a l'air. Ducerceau nous a conservé des dessins de heurtoirs; ils sont composés d'une poignée fixe dont l'intérieur est denté, et d'un anneau libre qu'on frottait contre ces dents, ce qui explique l'expression de *gratter à la porte*, si fréquente au XVIIe siècle.
Holifans, éléphants, 151.
Hommes d'armes choisis pour leur grande taille, 33, 70, 78, 84, 88; — synonyme de gendarmes, 80.
Honneurs (*Faire les grans*) *d'une chose*, 73.
Hosseure, housse, caparaçon de cheval, 85.
Hôtel (*Maître de l'*) servant par semaine, 83.
Huisset, petit huis, la petite porte à un seul battant qui accompagne la grande porte cochère, comme à l'Hôtel Cluny, 96.
Huissiers du service intérieur de Jean de Paris, 97.
Humilité, déférence, soumission envers quelqu'un, 14, 18.
Huys, *uys*, porte, 91, 93.

I

Impencer, penser, croire, s'imaginer, 56.
Infinitif absolu, que nous exprimerions par la forme *après que*. Eux être arrivez en Espagne, 25; luy estre arrivé, 92; être arrivé, 103; avoir prins congié, 123. Cette forme se trouve dans Rabelais.
Innumérable, innombrable, 33.
Instrumens (*les*), avec le sens de musiciens, 27.

J

JEAN DE PARIS, *passim*.
Journées (*Par leurs*), en voyageant tous les jours, 20, 26.
Jouvencel, jeune homme, 87.

L

M

N

O

P

Du temps de La Fontaine la soudure n'était pas encore faite, puisqu'il a dit de son loup : En bon point, gros et gras ; — *Empoint*, 76, 78 ; — *en point*, 89, 104, 119.

Populaire (*le*), le peuple, 12.

Porte (*Grant*), porte cochère à deux battants, 96. On la laisse ouverte pendant que le roi d'Espagne est chez Jean de Paris ; c'est une trace du cérémonial du moyen âge.

PORTUGAL (le roi de), 57, 61, 62, 73, 74, 100, 103, 109, 119, 121.

Poudrière (*la*), la poussière, 39.

Poulailles, 43.

Pourpoints, 86.

Premier que, avant, 79.

Privéement, avec liberté, 117.

Provision (*Donner*), pourvoir, parer à, 7.

Pucelle, jeune fille, 27, 66, 71, 79, 83, 86, 87, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 115, 116, 117.

Q

QUARION (le comte de), 89-93.

Que, avec le sens de *qui*, au singulier et au pluriel, 19, 23, 28, 29, 31, 61, 79, 84, 90, 91, 100, 102, 112, 118, 119, 120, 121, 123, 124 ; — qui, avec le sens de *quod* neutre, 10, 43, 75 ; — avec le sens de *ce qui*, 28, 102, 113.

Question, querelle, guerre, 7.

Queue (*Mots qui n'ont ne chef ne*), 61. Nous disons encore : *sans queue ni tête*.

Qu'i, avec le sens de qu'ils, 50.

Quieulx, quels, parisianisme, 73, 74.

Qu'ilz, avec le sens de *qui*, confusion facile avec l'ancienne prononciation, qui supprimait beaucoup de lettres, 1, 2, 9, 33.

R

Railler, causer avec enjouement. 107.
Railleries dissolues, plaisanteries déshonnêtes, 2.
Raison (*Faire la*) *de*, punir, 7.
Ravi, surpris, transporté, 71.
Rebras, revers de la manche qu'on montre en la retroussant, 85.
Rebrasser, retrousser en relevant, 111, 113.
Recueil, accueil, 1, 14, 87.
Recueillir, faire bon accueil, 119.
Redresser quelqu'un, le faire se relever quand il s'est mis à genoux, 4, 13.
Réduit, remis en sujétion, vaincu, 19.
Refrener, calmer, arrêter, 4.
Regarder quelqu'un, prendre en considération l'opinion de quelqu'un, 28.
Régime (*le*), le gouvernement, 18.
Regracier, remercier de, 16.
Relever, le même sens que *lever* et *redresser*.
Remercier, avec un régime direct, 18, 46.
Remonstrances, sages conseils, 20.
Renard (Fourrures en). 51.
Résidu (*le*), ce qui reste, ce qui est au delà, 13.
Retraire (*Se*), se retirer dans ses appartements, 27.
Retrait, grippé, rétréci, 51.
Revenu, imposition périodique, 16.
Révérence (*Faire la*), saluer, 8, 87, 99, 120.
Riens, avec le sens de quelque chose, 1, 17, 42.
Rimer (*Ne savoir que*) *à une chose*, ne savoir quelle rime y mettre, n'y rien comprendre, 76.
Ris (*le*), le rire, 63.
Rivage (*Hors du*), débordé, 62.
Robe, long vêtement de dessus des hommes, 50, 85, 98-99, 111, 112, 113.

S

Serrés ensemble, assez près les uns des autres pour se rejoindre facilement, 10.
Ses, avec le sens de *ces*, 109.
Si, au sens affirmatif, 11.
Siècle (le), la vie terrestre, 124.
Siège, trône, 98. On remarquera que le siége de Jean de Paris est non dans le milieu, mais dans le coin de la pièce. Le trône du roi de France était placé de même dans la *Chambre dorée* du Palais de Justice à Paris. La raison qui faisait considérer le coin comme la place honorable devait être qu'il est impossible d'y mettre plus d'une personne qui se trouve ainsi sans pair, et vue de partout.
Silence, au féminin, 46.
Soie, employée dans les tapisseries, 93.
Solempne, solennel, 3.
Sommier, cheval de somme, 33.
Sonner, appliqué à des instruments de musique, 47, 78.
Soufferte, pauvreté, 49.
Suisse. On désignait sous ce nom un tambour particulier et de forme très allongée, 70.
Sumes, sommes, *sumus*, trace de l'affectation savante de la fin du xv[e] siècle, 76.

T

Tables (Lever les), desservir, 63.
Taborins de Suisse, gens à cheval jouant du tambour de Suisse, 70.
Tailliendiers, tailleurs, pour femme comme pour homme, 115, 118, 119.
Taffetas bleu, par allusion à *l'azur* des armes de France, 84.
Talent, désir, envie, 54.
Tantost, vite, bientôt, 1, 78.
Tapissé, tendu de tapisseries, 90, 93.

U

V

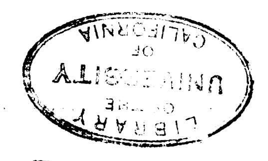
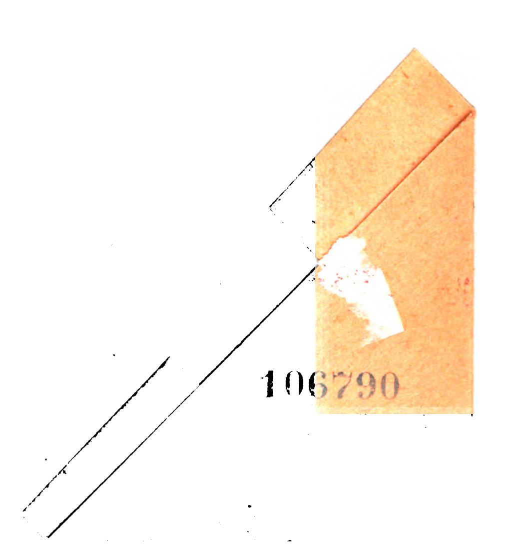


TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Imprimerie Boucne, Hetrix et Cie, à Saint-Germain.





106790

